

Jean-Claude Dorléans

Brassée de Broutilles Deux

Janvier 2013-Septembre 2013

Ludwig disait qu'il ne faut jamais juger une broutille sur sa mine.
Qu'on ne sait jamais, qu'elle peut en cacher une autre.
Fred Vargas

Nous ne devons pas tenter de sauver le monde, mais de subsister ;
c'est la seule véritable aventure qui s'offre encore à nous,
en cette heure tardive de l'histoire.
Friedrich Dürrenmatt

Quand on est jeune, il est trop tôt ;
quand on est vieux, il est trop tard.
Diogène

Au mois de janvier 2013, poussé par ce goût maladif pour l'arbitraire je venais de clore abruptement au nombre soixante-dix-sept une première *Brassée de Broutilles* et j'avais laissé planer la menace d'une possible suite. D'aucuns n'avaient pas manqué de s'esclaffer et même de s'esbaudir, avançant que je n'oserais pas, que l'abus en tout est une grossière erreur et que la meilleure empathie a ses limites. C'était sans compter...

J'en sais qui se gausseront et dénonceront un coupable penchant pour la facilité quand n'importe quel écrivain véritable mettrait un point d'honneur à trouver un titre différent à chaque opuscule. Je me permettrai juste de rappeler à ces cuistres qu'ils oublient un peu vite – mais peut-être l'ignorent-ils, sots qu'ils sont – que Paul Valéry n'a pas manifesté davantage d'originalité en publiant *Variété 1*, *Variété 2*, *Variété 3* et ainsi de suite ou, plus modestement *Tel Quel 1* et 2. Albert Camus fit de même avec ses *Actuelles* et Sartre avec ses *Situations*. Et je ne m'étendrai pas sur le cas de ces fumistes que pourtant l'on encense et qui intitulent sans vergogne leurs plaquettes *Poésies 1*, *2*, *3* jusqu'à ce que la sénilité les interrompe. On en a vus que l'indigence accable au point de se satisfaire d'un seul mot qui, entre nous et hormis la prétention qu'il affiche, ne veut pas dire grand chose : *Œuvres*.

Voici donc *Brassée de Broutilles 2* dont vous me direz des nouvelles. Composée, à l'instar du volume 1 – lequel ne portait d'ailleurs nul numéro puisque l'auteur n'avait pas à l'époque pour ambition de lui assurer une descendance, aussi prestigieuse fut-elle – de textaillons pareillement hétéroclites, cette brassée-ci n'appelle donc aucun commentaire préalable qui pût lui servir d'excuse. C'est à prendre ou à laisser. J'en devine qui déjà tiquent, habitués qu'ils sont à lire la quatrième de couverture pour savoir (croire savoir serait plus exact puisque sa fonction est de berner le chaland imprudent) si cela vaut vraiment la peine de dépenser l'argent des commissions pour acquérir un fascicule à qui l'on ne pourra même pas, compte tenu de sa minceur de prisonnier politique détenu dans les geôles personnelles du roi des Belges, confier la charge de caler la commode Ikea de la chambre d'amis, achetée à vil prix au chef de service sans scrupules du département Bonnes Affaires du ministère de la Justice. Ceux-là – je veux parler de ceux qui tiquent – eussent aimé qu'on leur vantât la camelote et, tant qu'à faire, que ladite fut préfacée par quelque illustre garçon d'ascenseur à qui ses renvois valent d'être normalement publié chez les meilleurs de ses confrères. Franz-Olivier Giesbert étant coincé dans les sous-sols, j'ai décidé de procéder moi-même à l'éloge des pages qui vont suivre. Si tout va bien.

L'ouvrage intitulé *Brassée de Broutilles 2* – dont vous me direz des nouvelles, je crois l'avoir déjà suggéré – faisait jusqu'ici gravement défaut à la littérature internationale. Il n'est, certes certes, pas sans

évoquer *Brassée de Broutilles* (à qui l'on est évidemment tenté, a posteriori, d'attribuer le numéro 1 bien qu'en vérité... voir plus haut) mais je tiens à mettre en garde quiconque serait tenté par l'amalgame, son contenu est radicalement différent dès lors que l'auteur a pris sur lui d'en réécrire la totalité afin que tous les textillons ici-même rassemblés soient rigoureusement différents de ceux du volume premier. Tout est donc parfaitement inédit et mérite en l'occurrence de chatouiller l'intérêt de chacun, contrairement à cette coutume héritée de la fin du dix-neuvième qui veut que lorsqu'on a lu le début de la première page et n'importe laquelle au hasard d'un premier opus, le second de cet auteur est forcément exceptionnel, sans qu'il faille pour cela en lire même autant.

Alors qu'ici, comme dans le cochon, tout est bon. Encore qu'en toute objectivité il faille relativiser puisque ce pauvre quadrupède n'est plus dorénavant, comme il le fut au temps de Jean-Pierre Chabrol, grassement nourri de fines châtaignes dont on aurait pris soin d'ôter non seulement la première peau mais également la seconde. En quelque sorte et pour nous résumer, ces *Broutilles* seraient aussi goûteuses que du cochon d'antan, or il se trouve que l'on n'en fait plus. Du cochon d'antan. Non seulement on ne lui épiluche désormais plus ses châtaignes mais nul ne vient lui faire la conversation ni ne le sort dans l'enclos pour qu'il hume l'air nouveau à chaque changement de saison et celui subtilement différent au quotidien, on l'élève en batterie, comme la volaille, ou comme l'écrivain.

Tout est bon ? C'est vite dit ! m'objecterez-vous. Je vous l'accorde, vite dit, vite écrit, et vite lu, ce qui est bienvenu puisque nous n'avons affaire ici qu'à des broutilles, en somme *des choses inutiles et sans valeur*, souvenez-vous, je vous avais prévenus dès le début. Il vous faut donc accepter de lire *des choses inutiles et sans valeur*, comme on regarde le tableau d'un artiste inconnu ou la brume qui doucement monte de la terre humide un matin de printemps tandis qu'à quelques kilomètres de là un dictateur ordinaire fait bombarder une école ou un hôpital. On ne peut sans cesse n'accorder son attention qu'à ce qui sert à quelque chose et s'orne d'un code-barre ou est coté en bourse.

Seriez-vous là aujourd'hui si vos géniteurs avaient décidé de ne conserver que l'utile et de réelle valeur ? Excusez-moi, je ne voulais pas me montrer désagréable.

JCD

Vous voulez rire...

J'entends, plus ou moins régulièrement, de doctes penseurs affirmer péremptoirement que l'homme est un animal comme les autres. Qu'il me soit permis de pouffer, et d'affirmer conjointement – bien que j'aie horreur de faire deux choses en même temps – qu'il n'en est rien. Je ne reviendrai pas sur le fait que l'homme dispose de la faculté de rire de tout et de n'importe quoi, y compris lorsque c'est dramatiquement inapproprié, alors que le crocodile, qui a pourtant une fort jolie denture, ou le mille-pattes ordinaire, ne rient jamais. Certes certes, on m'objectera que la hyène, elle aussi rit, mais ce n'est pas suffisant pour en déduire qu'elle est identique à l'homme puisque ses machoires lui permettent de broyer jusqu'à trois cents kilos de nourriture – y compris les os d'un éléphant adulte – au centimètre carré alors que Schwarzenegger par exemple, pourtant fort bien équipé, ne parvenait pas à dépasser les vingt kilos avant d'être élu gouverneur de l'État de Californie. J'ajoute que la femelle de la hyène est équipée d'un clitoris de la taille d'un pénis alors que celle de l'homme, à l'exception de certaine joueuse de tennis dit-on, ne lui arrive pas à la cheville. Et encore, en tirant fort dessus. Mais ce ne sont là que frivolités bestiales sans commune mesure avec le rire ou l'intelligence de l'homme, surtout celui du vingt et unième siècle qui a plusieurs comptes en Suisse. Nous l'allons montrer tout à l'heure, comme disait un fabuliste célèbre qui avait néanmoins omis de passer chez son coiffeur avant de se faire portraiturer.

En second lieu, j'attirerai donc l'attention de nos penseurs de salon sur la merveilleuse aptitude à penser dont dispose l'être humain (quand bien même ce serait pour énoncer de déplorables âneries), ce qui le distingue impitoyablement de l'animal qui continue aujourd'hui encore d'ignorer que, tout simplement, deux et deux font souvent quatre et que la bataille de Marignan... Enfin bref, l'animal ne pense pas et je ne pense pas non plus d'ailleurs (je ne me souviens plus de ce que je voulais dire)... ah oui, je ne pense pas que même l'hippopotame, qui a pourtant une plus grosse tête que n'importe quel chercheur du CNRS, soit capable de répondre au questionnaire précédant le concours d'entrée dans la police municipale d'un gros bourg de la Creuse. C'est assez dire, me semble-t-il.

J'ajoute, sans toutefois vouloir blesser personne, que le bœuf est obligé de se faire remplacer par le taureau au moment de grimper sur la vache pour fabriquer de futurs ris de veau alors que, même semblablement handicapé, le haute-contre réussit à chanter un opéra de Rameau sans le secours de petites pilules bleues. On notera également avec profit, du moins l'espère-je, qu'aucun animal, pas même domestiqué par l'homme et par là susceptible d'intégrer les rudiments les plus basiques d'une culture forgée au fil des millénaires, n'est capable de conduire correctement une automobile, fut-ce sur une petite route de campagne complètement déserte où déambule le hérisson innocent. On n'ose imaginer ce qu'il pourrait en être sur l'autoroute des vacances à l'occasion des grands chassés-croisés de juillet-août et sans l'aide de bison-futé, qui n'est d'ailleurs pas plus un animal que mon derrière n'est du poulet.

Nul animal n'est jamais nommé ministre et pas davantage président du Médef ou du FMI. On voit par là quel fossé d'une profondeur insondable nous sépare, à jamais sans doute, de l'albatros ridicule que ses ailes de géant empêchent de marcher avenue de Rivoli pour y faire trois courses ou du fier alezan infoutu de gagner le prix d'Amérique sans son jockey sur le dos pour lui fouetter la croupe. Sans doute trouve-t-on ici la justification des abattoirs, de la corrida, de la soupe d'ailerons de requin et du ruban attrape-mouches. Notamment.

Il est en revanche exact qu'aucun animal n'a jamais peint des bandes alternativement blanches et noires de huit centimètres sept de largeur. Comme quoi, il n'est pas donné à tout le monde d'être artiste.

janvier 2013

Une anecdote

L'autre jour, ou peut-être le mois dernier – je veux dire par là que le jour dont j'entends vous parler n'est pas le jour d'aujourd'hui mais un jour plus ou moins ancien dont je n'ai pas pris la peine, et je ne m'en excuse pas, de noter si c'était un mardi ou un vendredi, un quatorze ou un vingt et un et que même le mois je ne m'en souviens pas avec précision, et que c'est comme ça vu que j'en ai un peu ma claque de devoir constamment rendre des comptes, préciser où j'étais, avec qui et ce que je faisais tandis que les forces armées françaises entraient au Mali et qu'une détenue désormais célèbre quittait, sans regrets semble-t-il, les geoles mexicaines et rentrait donc dans son pays d'origine (ça va ça vient !) où elle entamera sans doute prochainement une brillante carrière dans le cinéma. C'est quand même incroyable que des inconnus manifestent une telle curiosité à l'égard de mon emploi du temps et qu'il me soit impossible de m'en aller – sans avoir préalablement fourni un mot d'excuses de mes parents – tranquillement me goinfrer d'ignobles morceaux de pain rassi que l'on trempote dans une lessiveuse de gruyère fondu, même que tu as un gage si ton croûton choit au fond du magma glougloutant, sur les pentes ignoblement enneigées de Méribel les Allues, dans le domaine skiable des Trois vallées où l'aiguille du Péclet culmine à trois mille cinq cent soixante et un mètres, d'où l'on peut assister, lorsque le ciel est extrêmement bien dégagé, au lever des couleurs par nos vaillants pioupious rassemblés à cet effet devant le centre de torture du camp militaire de Bamako. C'est quand même incroyable, disais-je, qu'en plein pays des droits de l'homme la liberté individuelle, et particulièrement la mienne à laquelle je suis spécialement attaché, soit pareillement bafouée et qu'il faille sans cesse justifier de ses déplacements, ou de l'absence de ceux-ci car il est tout autant suspect de ne point tenter, ne fut-ce qu'une fois par semaine mais on préfère généralement que la pratique en soit ritualisée au quotidien, quelque sortie en direction du bourg voisin afin d'y siroter son pernilard, comme un con quelconque occupé à regarder passer les cons ignominieux, avachi dans un fauteuil en plastique décoloré à quelque terrasse de café tandis que le mistral fait tourbillonner la poussière et claquer les bâches à rayures des auvents crasseux. L'instinct grégaire ne m'habite guère et une certaine clandestinité m'agrée, pourquoi faudrait-il donc que j'avoue au pandore de service et au médocastre convoqué pour l'occasion le contenu de mon bol alimentaire, la consistance de mes selles après avoir décliné, preuves en mains, mon identité et reconnu n'être pas affilié à quelque cellule plus ou moins dormante du terrorisme international alors que j'ai ostensiblement refusé de m'encarter à l'un ou l'autre des partis qui se partagent en alternance le pouvoir. Tandis que je m'épanche et narre, par le menu et par écrit de surcroît mais dans le plus grand secret, l'incohérence de mes états d'âme, l'extravagance de mes ressentiments et détestations, le monde court à sa perte avec un sourire de contentement dont j'observe qu'en aucune circonstance il ne s'altère. J'observe et je note mais jamais ne passe aux aveux, j'écris pour les scorpions, s'ils nous survivent, s'ils réchappent du prochain séisme de magnitude trente-neuf-huit sur l'échelle de Sviatoslav Richter, qui ne joue plus tellement du piano depuis qu'ayant découvert Lichtenberg il s'est reconverti dans la pose de paratonnerres. J'aspire à ce que l'on m'ignore, j'aspire à vous ignorer complètement durant le temps qu'il me reste à vivre, j'aspire et j'éternue parce que vos poussières m'indisposent, il m'arrive encore parfois de penser que vous vous fourvoyez, que vous avez tort et que c'est bien dommage, qu'il vous suffirait seulement d'ouvrir vraiment les yeux, une main dans la poche je me tâte, mais non, c'est inutile, il est trop tard, il était déjà trop tard il y a dix mille ans.

L'autre jour... quelle importance !

janvier 2013

Irrécupérable

Souvent j'entends, de bien braves gens au demeurant, vitupérer l'islam. Je comprends tout à fait qu'étant, eux, catholiques, protestants, hébreux ou même bouddhistes, leur soit intolérable l'existence d'une autre religion que la leur, laquelle est bien évidemment à leurs yeux la seule qui convienne à la plupart de leurs congénères plus ou moins bien sexués. On sent d'ailleurs parfois poindre une certaine méfiance à l'égard d'autres croyants dont ils ne partagent visiblement pas les convictions. C'est qu'ils aimeraient beaucoup que la religion pour laquelle ils ont opté – parce que c'était celle de la famille depuis six générations sans compter les disparus pendant les guerres, les victimes de la peste bubonique ou de la diarrhée à odeur poisseuse symptomatique du choléra – soit aujourd'hui celle de tout un chacun, ou au moins celle des gens comme il faut. Et s'il fallait se résoudre à brûler sur le foirail quelques milliers d'infidèles pour leur faire bien comprendre que nous n'avons pas gardé les cochons ensemble, pourquoi pas après tout, disent-ils en brandissant un couteau à trancher, car ce ne sont pas les exemples qui manquent par le passé plus-que-parfait. L'espèce en l'occurrence la plus catégorique est l'athée que nulle foi protubérante n'habite et qui, par conséquent, s'avère infoutu de s'en remettre à quelque dieu que ce soit au moment où son diafoirus de proximité lui annonce que les carottes sont cuites et qu'il serait sans doute plus que temps de passer chez le notaire pour mettre la paperasse à jour.

Bel exemple d'œcuménisme global que cette offre promotionnelle qui permet à tous, fervents intégristes, de se rassembler dans une seule et unique croisade en faveur de l'extermination de l'islam, sachant qu'il sera toujours d'actualité de revenir ensuite à ce qu'il convient de dénoncer chez l'allié temporaire. Là encore, l'athée saura se montrer intraitable, conchiant avec autant de volupté que de haine les dévôts de tout poil que taraude leur foi en un dieu dont on attend quand même une photo récente et qui soit ressemblante. L'athée de modèle courant est un animal qui ignore la tolérance, plus fermé à toute manifestation de croyance qu'une Marennes-Oléron un soir de Noël il pouffe de rire quand on tente de lui parler de son avenir après la mort. L'athée est irrécupérable, on dit que c'est une sorte d'intégriste négatif que seul le spectacle de Christine Boutin en porte-jarretelles lisant *La philosophie dans le boudoir* sur le scène du Casino de Paris parvient à émouvoir. Il est donc probablement idiot.

Sus à l'islam, hurlent-ils tous en chœur tandis qu'à l'écart le mécréant les domine du haut de son dédain superbe, sus à l'islam et défendons nos vraies valeurs humanistes et boutons le burnous hors de nos frontières, scandent-ils en agitant leurs pétoires tandis que les enturbannés d'en face, tournés vers La Mecque, aiguissent leurs cimenterres en chantant Trabadja la mouquère.

Heureusement pour la démocratie, les laïcs d'obédience principalement social-démocrate veillent, pour qui toutes les religions se doivent d'être respectées dès lors qu'elles ne nuisent pas à la bonne marche des affaires, bien au contraire. Car le laïc est ouvert – ce qui me fait penser que je n'ai sans doute pas fermé le gaz – et s'imagine, le sot, que si tous les gars du monde voulaient bien se donner la main, eh bien, Louis Henri Jean Farigoule (qui se faisait appeler Jules Romains pour faire son intéressant) ne se serait pas échiné durant une quinzaine d'années à écrire pour des clopinettes les vingt-sept volumes de ses *Hommes de bonne volonté* dont Spielberg lui-même n'a pas jugé utile, ou rentable, de faire un film de trois heures quarante avec les duettistes Niro & Caprio. Qui ne valent sûrement pas Laurel & Hardy.

À tant médire de l'islam, à tant le vilipender, ne nous étonnons point si demain nos audacieux retraités que turlupine dès les beaux jours le syndrome de l'explorateur ne réussissent désormais plus à se faire photographier par le bédouin de service devant la seule des sept prétendues merveilles du monde encore visible – je veux bien sûr parler de la pyramide de Kéops – et qu'il leur faille se contenter de celle du Louvre, de proportions infiniment plus modestes (car l'esclave aujourd'hui se rebiffe et renacle) mais il y a le métro pas loin.

Car le constat est amer – et elle ne peut d'ailleurs l'ignorer, tu lui demanderas ! – et l'avenir morose : ou bien nous consentirons, même si ce n'est pas de gaieté de cœur, à trancher les doigts du petit con qui m'a taxé mon portable pendant que je tirais du fric au dab, oui nous consentirons dans la joie à lapider nos nombreuses femmes infidèles en attendant de récupérer les soixante-dix ou soixante-douze houris aux grands yeux qui nous attendent déjà au paradis, ou bien, hélas trois fois hélas nous devons réapprendre à charger les poubelles dans le camion-benne, à passer le balai en plastique vert dans les caniveaux des cités mal famées et à vivre à trente-cinq par moins dix dans des foyers Sonacotra installés entre deux bretelles d'autoroute. L'islam dit que c'est chacun son tour et le crucifié en pampers troisième âge ajoute que les derniers seront les premiers. Foutredieu !

janvier 2013

Nécessité fait loi, ou devrait...

Ne devrait-on pas euthanasier tout individu dont le corps médical reconnaît qu'il est porteur d'une maladie qualifiée de grave ? La question méritait d'être posée. Je la pose donc. Les autorités compétentes sont aujourd'hui en mesure de fournir la liste complète, ou peu s'en faut, des différents patients – comme on dit – dont la maladie est prise en charge à cent pour cent par la Sécurité sociale. Or, nous connaissons le coût de ce genre de pathologie et nul ne peut contester le fait qu'à terme l'issue en est toujours fatale. Pourquoi donc nous croyons-nous obligés de gaspiller des sommes considérables qui mettent en danger le budget de la nation pour des soins, des examens, des traitements, et même des interventions chirurgicales dont on sait qu'ils n'ont d'autre utilité que de prolonger de quelques jours ou quelques mois – lorsque le praticien n'est ni alcoolique ni parkinsonien et hors de toute infection nosocomiale – l'existence misérable d'un client qui n'en sera pas même reconnaissant, pourquoi ? Combien de lits pourraient être ainsi rendus vacants qui permettraient au personnel des hôpitaux d'accueillir un peu plus dignement, en tout cas autrement que dans des couloirs ventés, des hommes, des femmes et des enfants dont l'état de santé général est plutôt bon mais qu'un accident fortuit a conduits aux urgences, celui-ci pour un panari, celui-là pour une entorse ou une hémorragie nasale et cet autre, adepte invétéré de la tronçonneuse, qui s'est amputé d'une jambe sans le vouloir, combien ?

Une mesure, certes radicale mais on a rien sans rien, qui peut également permettre de libérer des emplois, des appartements, des véhicules et même du matériel orthopédique dont on pourrait utilement faire profiter des sujets faiblement handicapés dont l'existence n'est pas immédiatement condamnée. Sait-on vraiment ce que coûte un tumeurux alors qu'il n'est plus bon à rien – sauf à fournir éventuellement quelques organes si son cancer n'est pas généralisé ? Et je préfère ne pas évoquer ici le cas de ces malades du sida sur lesquels on expérimente différents traitements, tous plus inutiles les uns que les autres, à seule fin d'utiliser des dons et subventions qui pourraient être à bon escient affectés à la construction de courts de tennis ou de parcours de golf pour des gens encore en excellente santé. Car il en existe certainement que le nodule pourtant malin a choisi d'ignorer pour un temps et qui s'en vont guillerets dans le clair matin prendre au comptoir leur café, ou leur ballon de muscadet, en faisant des projets d'avenir. J'allais oublier les myopathes qui n'ont vraiment aucune chance d'en réchapper mais pour qui on organise des quêtes télévisées dont le produit, s'il était converti ne serait-ce qu'en mobilhomes, servirait à mettre à l'abri du froid et des intempéries des êtres humains qui étaient peut-être sains avant qu'on ne les jette à la rue. Quant aux triple-pontés coronariens et autres insuffisants cardiaques que n'eut-il été judicieux, ou simplement courtois, de leur épargner – et plus encore à leurs proches – de probables séquelles cérébrales en mettant un terme à de hideuses souffrances avant que n'ait eu lieu l'irréparable outrage qui transforme l'être pensant en légumineuse flétrie.

C'est certainement sans allégresse aucune, je l'admets volontiers, que la paire de géniteurs doit prendre sur soi afin de réclamer l'injection létale qui fera de leur pauvre rejeton de cinq ans au crâne nu d'enfant de troupe un cadavre mou qu'on enferme dans un plumier pour le mettre au trou. Mais c'est ainsi lui éviter bien des vicissitudes et des humiliations, le temps ne travaille que pour la maladie, jamais pour le malade. Mourir jeune et en bonne santé eut certes été préférable car on a toujours tendance à s'y

prendre trop tard. On tempore, on remet et tout s'aggrave et se détériore, inéluctablement. On se dit qu'on aurait dû mais que l'on n'a qu'une vie et que la curiosité justifie tout, y compris l'abominable. Et puis, l'espérance... le progrès, on est prêt à y croire pourvu que ça dure encore un peu, parce que, après, c'est si long et il fait si noir.

février 2013

Une petite pensée pour les seconds couteaux

L'homme aime les élites, les chefs, les vedettes, les vainqueurs pour dire les choses en termes de compétition. Il a un sens aigu de la hiérarchie et la respecte. Bien sûr, il apprécierait beaucoup que ce soit lui qui trône au sommet de ladite hiérarchie et s'il possède un minimum d'esprit combatif il fera de son mieux pour grimper vers le haut de l'échelle parce que c'est s'assurer la garantie d'un meilleur salaire, d'une plus grande reconnaissance et la possibilité de jouir de quelques privilèges, dont celui de pouvoir humilier à son tour ceux qui tentent de lui ravir sa place. La compétition, le goût de la performance habitent l'individu dès son entrée en maternelle et il apprendra très vite qu'il lui faut être le meilleur s'il veut rafler les bonnes notes, les bons points, peut-être même les indulgences, accéder aux premières places et obtenir les félicitations des professeurs et voir ses parents se dandiner de fierté, eux qui n'ont jamais dépassé le stade du certificat d'études. La machine est en marche et ne s'arrêtera que lorsque son existence s'achèvera, encore que certains mettent un point d'honneur à mourir les premiers et, si possible, de manière brillante et spectaculaire.

Chef est par définition un titre enviable et ils sont nombreux à l'envier. On peut être chef de service, sergent-chef, général en chef ou chef d'état-major, chef d'équipe, de cabinet, de gare, de clinique, de cuisine ou d'entreprise, chef de famille, chef d'orchestre voire chef d'État, mais dans ce dernier cas président flatte davantage, d'autant qu'à ce niveau il ne reste plus d'échelon à gravir et il est donc légitime que l'heureux élu s'accroche à son siège et rechigne à l'abandonner. Dictateur à vie est la bonne solution mais le rêve inouï serait dictateur du monde, d'aucuns s'y emploient et ne désespèrent pas d'y parvenir. L'esprit de compétition trouve son plein épanouissement dans ce que les amoindris du cortex cérébral nomment avec gourmandise le sport, en dépit du fait que le titre de vainqueur n'y soit jamais que momentané. En arts, et hormis quelques fonctionnaires que titille la fonction de chef d'école ou de mouvement, l'apothéose est atteinte lorsque le candidat se voit sacré génie. Jusqu'à ces récentes années où l'on découvrit que l'art pouvait être contemporain et qu'il était donc nécessaire, voire indispensable, que l'on pût déjeuner avec quelque génie en bonne santé, cette nomination était le plus souvent attribuée à titre posthume. Afin de s'épargner la honte d'avoir raté le couronnement d'un génie trop tôt disparu l'État organise de gigantesques expositions de pseudos artistes hélas encore vivants, sans doute pour compenser par exemple le fait d'avoir omis de s'y employer lorsqu'il en était encore temps pour Rebeyrolle ou Leroy. Pour les écrivains on a inventé les prix littéraires grâce auxquels on distingue chaque année une dizaine de génies censés remplacer dans les manuels Marcel Proust ou Céline, surtout Céline d'ailleurs dont les héritiers seraient innombrables, si l'on en croit les spécialistes en génétique. Croyant tenir les nouveaux Baltard et Garnier on confie à de prétendus architectes le soin de concevoir un Opéra Bastille, une Bibliothèque Nationale ou une Grande Arche de la Défense. Depuis que la musique se conjugue au pluriel le génie est aussi instantané que le café et sa durée est égale au temps de dégustation du breuvage que d'aucuns consomment pour demeurer éveillés durant l'exécution de l'une ou l'autre partition.

L'ayant constaté, je me suis interrogé sur la dure et cruelle condition de quiconque n'est pas consacré et honoré à hauteur de son génie absent. Car il y eut certes jadis d'authentiques génies – pas toujours reconnus comme tels en leur temps mais il n'y avait pas alors de ministère de la Culture, c'est assez dire

combien les tristes élites étaient alors abandonnées à elles-mêmes et, privées de guide, en arrivèrent à préférer Meissonnier à Van Gogh et Delly à Paul Léautaud, ou l'inverse, qu'elles n'avaient d'ailleurs lu ni l'un ni l'autre. Mais qu'en était-il de ces deuxièmes et troisièmes couteaux sur qui on a bien vite refermé les tiroirs de l'oubli alors que vivants ils ne pesaient déjà pas bien lourd dans ce que l'on nomme, un peu abusivement car elle n'en a guère, l'opinion publique. L'expression deuxième ou troisième couteau concernerait, dit-on, les domaines politique et du plus ou moins grand banditisme – le voisinage est aussi savoureux qu'éclairant. On a daigné en étendre l'usage au théâtre, puis au cinéma, où il désigne les rôles secondaires, ceux dans lesquels les comédiens qui les interprètent sont bien souvent cantonnés à vie. Sacha Guitry aurait peut-être été moins impérial sans Jeanne Fusier-Gir ou Pauline Carton pour le faire reluire. Erich Wolfgang Korngold et Max Reger sont-ils des seconds couteaux quand Wagner, Richard Strauss ou même Mahler occupent le devant de la scène musicale, et qui sont alors les troisièmes couteaux (auquel cas les deux premiers ne seraient plus seconds mais seulement deuxièmes) ? Je me posais ce genre de questions en contemplant, navré mais les papilles néanmoins encore émues, mon verre et la bouteille de beaujolais blanc – la matinée tirait à sa fin – pareillement vides l'un et l'autre. Et je songeais à ces quelques musiciens de jazz demeurés inconnus de bien des amateurs parce qu'élevés à l'ombre de génies trop grands pour que ceux-ci laissent un peu de leur gloire retomber avec effet sur la tête de ceux-là qui n'avaient que leur talent pour vivre. Je songeais à ces deuxièmes ou troisièmes couteaux en écoutant un enregistrement de Flip Phillips (1915-2001) datant de 1975 alors que Charlie Parker était mort depuis vingt ans et je me disais que, sans les tout premiers vinyles du Bird écoutés lorsque j'avais seize ans, peut-être n'aurais-je jamais connu ne serait-ce que le nom de Flip Phillips. Ni celui de Dave Schildkraut (1925-1998) – altiste parkérien totalement sublime dans *Solar* et *I'll Remember April* (1954) de Miles Davis et que seuls les fouineurs compulsifs auront peut-être découvert dans un album de George Handy (1954 également) ou bien dans celui d'Oscar Pettiford (toujours en 1954). D'impénitents névrosés peuvent avoir réussi à se procurer, si le talent de Dave Schildkraut les motive assez, les deux galettes noires de label Honey Dew où il s'exprime en leader sur quatre plages, les quatre autres étant dévolues à l'excellent trompettiste Tony Fruscella, autre second couteau. Enfin, car la gloire est bien pingre avec les obscurs, lesdits névrosés se seront certainement offerts, pour un anniversaire par exemple, *Last Date*, unique véritable album enregistré sous son nom en 1979.

Comme quoi il ne fait pas bon n'être qu'un deuxième ou troisième couteau quand l'homme manque de temps disponible et de curiosité pour aller voir ailleurs que là où on lui dit de regarder, c'est-à-dire en haut de l'affiche. Ce qui me semble caractéristique d'une époque et d'une société qui a érigé le concept d'obsolescence en règle de vie c'est qu'elle n'a plus le temps matériel de fabriquer des génies, l'heure est à l'urgence donc au jetable (en informatique on appelle consommables les petites fournitures telles que les cartouches d'encre pour imprimante), il faut grimper au pinacle en deux temps trois mouvements, même si le pinacle n'est pas bien élevé, car d'autres gloires tout aussi éphémères sont en cours de fabrication et s'appêtent à prendre place sur le marché. Pour une durée aussi brève qu'en apparence inopinée. L'innovation – le terme, en l'occurrence, prête à sourire – est aujourd'hui continue et les tigres y sont, comme les mouchoirs, en papier. Dans tous les domaines prétendument artistiques le génie se fait rare, voire désespérément absent, en conséquence de quoi les deuxièmes ou troisièmes couteaux n'ont plus de raison d'être et ne subsiste dorénavant qu'une morne médiocrité générale, consommable, où chacun pioche, le temps d'un caprice, et finit par trouver son bonheur. On voit par là combien est modeste ce que recouvre un tel mot dont les clients des maisons closes aidaient jadis leurs pensionnaires à faire des gorges chaudes.

Chacun attend d'un bon couteau qu'il coupe et tranche. Aujourd'hui, hélas, n'existe plus que des couteaux sans lame auxquels manque le manche, Lichtenberg nous avait prévenus.

février 2013

Historiquement parlant

Pour René Pons

Par un bel après-midi de printemps un homme sans âge vraiment défini – afin de faciliter la compréhension d'un récit déjà partiellement abscons nous l'appellerons César Bach, sans qu'il entretint pour cela quelque relation que ce fut avec le célèbre cantor de Leipzig et pas davantage avec l'inénarrable comique troupier partenaire de Laverne qui fit pisser de rire toute une génération encore ignorante de Jean-Marie Bigard – cet homme donc s'ennuyait ferme à la terrasse d'une sorte de café dépourvu de tables et de chaises tout autant que de serveur. C'est-à-dire que le concept de café n'avait pas encore été inventé et César Bach ne s'impatientait néanmoins que fort peu du fait qu'il manquait totalement de repères et de points de comparaison, à la différence de quiconque poireaute depuis une demi-heure au bar de l'Arrivée ou du Départ de n'importe quelle gare sans avoir réussi à attirer l'attention de l'unique serveur à la fois myope et astigmat. Il faut d'ailleurs préciser que la fameuse course des garçons de café était elle aussi encore dans les limbes sans que l'on sût alors qu'elle existerait un jour. C'était certes un bel après-midi de printemps bien que l'on fêtât ce jour-là, sans que nul n'en ait eu vent, les Croix Glorieuse, un prénom tombé depuis en désuétude dont l'anniversaire coïncide généralement assez mal côté printemps puisque le calendrier de la Poste le situe à la mi-septembre, entre Aimé et Roland, ce qui, en termes de rigueur alphabétique, souligne à l'évidence le laisser-aller des appointés postaux. En vérité, César Bach n'était qu'indifférence placide vis-à-vis de cette coutume festive qui allait faire la fortune des fleuristes et des marchands de babas au rhum, lui-même ne connaissant aucune jeune fille, même impubère, que ses parents, fussent-ils exagérément pris de boisson le jour de sa naissance, aient eu l'idée saugrenue mais rigolote de baptiser Croix Glorieuse, surtout quand on a pour patronyme Néandertal ou Cro-Magnon.

César Bach s'emmerdait dru. Il aurait probablement aimé être écrivain si le métier avait existé car, même sans diplômes, il permet à n'importe qui de se faire un nom sans avoir nécessairement remporté le premier prix au concours de l'Eurovision. Plutôt que de s'abimer les mains et se ruiner la colonne vertébrale à transporter des rochers pour en faire des dolmens ou des parthénons, il aurait certainement opté pour un emploi de bureau où, avec à portée de main un dictionnaire ou deux, l'homme s'épanouit dans la créativité et peut espérer décrocher le Goncourt et ainsi passer dans la lucarne cathodique pour y afficher sa réussite et ses mocassins à glands signés Berlutti. Peut-être même se serait-il fait remarquer très rapidement en écrivant, presque d'un seul jet, les *Pensées* de Pascal bien avant que Montesquieu en ait eu l'idée. La presse unanime aurait salué la qualité de son inspiration lors de la parution de ses *Fleurs du Mal*, un recueil de poésies qu'il eût choisi de signer d'un pseudonyme afin de ne point désarçonner son fidèle lectorat.

Ce n'est que bien des années plus tard qu'un écrivain, peu connu des services de police mais à qui Gallimard venait justement d'adresser le relevé de ses droits d'auteur – lesquels sans être exorbitants s'avéraient néanmoins substantiels – choisit, tant il s'emmerdait dru lui aussi alors qu'une aube livide se levait sur la bonne ville de Nîmes où il avait décidé de se mêler à la grande fraternité des hommes, choisit donc disais-je de poser au monde cette question fondamentale pour l'avenir de la littérature : *Quel genre de citation pouvait faire l'homme de Néandertal ?* On en reste pantois !

février 2013

À un cheveu

Il y a dix ans, j'étais à la gendarmerie de la rue de Valenciennes, à Paris, et j'étais en train de lire un livre de mon père, un livre qui me racontait ses aventures, ses escapades, ses voyages, ses rencontres, ses amours, ses peines, ses joies, ses tristesses, ses espoirs, ses rêves, ses cauchemars, ses secrets, ses mensonges, ses vérités, ses regrets, ses regrets, ses regrets.

Convoqué d'urgence à la gendarmerie la plus proche pour y être entendu et probablement incarcéré au motif, très spécieux il est vrai, que j'aurais détourné à des fins prétendument subversives des sommes importantes – les autorités laissent entendre qu'elles seraient en vérité considérables – destinées à l'édification d'une sorte de centrale nucléaire devant alimenter en électricité dès le début du mois d'octobre 2097 l'usine d'armement que l'armée allemande (on dit aujourd'hui européenne mais on nous l'avait déjà dit précédemment) s'apprête à faire construire dans le parc du Mercantour, il ne me reste que très peu de temps pour laisser à ceux qui me survivront, probablement et si tout va bien pour eux, le récit des aventures rocambolesques de mon propre père le jour où il faillit rencontrer Sarah Bernhardt au Café de la Paix à Paris.

Ayant quitté en ce début d'après-midi du mois de juin l'appartement qu'il occupait non loin de la station de métro Faidherbe-Chaligny, mon père décida de passer chez son coiffeur habituel pour se faire couper les cheveux qu'il ne portait d'ailleurs pas exagérément longs, la mode en étant passée et pas encore revenue. De gros nuages traversaient le ciel en hâte d'ouest en est mais, n'écoulant que ses convictions naturellement optimistes, il se dit qu'il avait bien le temps d'arriver à l'échoppe de la rue Rambuteau où Monsieur Marcel officiait en qualité de coiffeur pour hommes, car mon père ne supportait pas l'idée de rencontrer, en étant quelque peu négligé, l'homme qui lui avait fixé rendez-vous à dix-neuf heures quinze au Café de la Paix pour lui proposer une caisse de Château Margaux à un prix défiant toute concurrence (personnellement je préfère les bourgognes, même un peu verts). Optimisme bien regrettable puisque, à peine eut-il dépassé la place des Vosges qu'un orage de grêle déferla sur le quartier, l'obligeant à chercher refuge au musée Carnavalet – qui est ouvert du mardi au dimanche de dix à dix-huit heures et ça tombait fort bien puisqu'on était jeudi. Où il rencontra, tout à fait par hasard puisque celui-ci habitait dans le dix-huitième et travaillait dans le quinzième, l'oncle de sa voisine de palier, un homme dont la conversation est certes agréable mais d'un débit plutôt diarrhéique et qu'il est malaisé d'interrompre sans se montrer impoli, ce à quoi répugnait mon père. Contrairement à moi. Profitant d'une accalmie, mon père, cet homme extrêmement urbain au sourire si doux, invoqua un rendez-vous dont il précisa qu'il était important et s'éclipsa vivement afin de rejoindre Monsieur Marcel, lequel ne l'attendait pas le moins du monde puisqu'il avait décidé de profiter du temps incertain pour s'en aller visiter sa pauvre mère qui était en phase terminale – alors que le professeur Schwartzberg n'était pas encore né – à l'hôpital Necker, à l'autre bout de Paris et sur la rive gauche de la Seine. Ayant fait chou blanc comme on dit, mon père se résigna à confier le rafraîchissement de son ornement capillaire à un confrère dudit Monsieur Marcel dont la réputation n'était plus à faire puisqu'il coiffait régulièrement Albert Préjean et René Coty mais avait, en l'occurrence, l'inconvénient d'exercer son activité avenue de Saxe, à deux pas de l'hôpital Necker précisément sans qu'un tel concours de circonstances eût pu permettre, s'il l'avait su, à Monsieur Marcel de lui couper les cheveux dans la chambre où sa vieille maman se mourait, relativement en silence. Toujours est-il que le métro s'imposait, nulle grève n'étant à l'ordre du jour. Hélas, en sortant de la station Duroc, et bien qu'il ne neigeât pas encore alors qu'à Vladivostok si, force lui fut de constater que tout le quartier était bouclé par les forces de l'ordre pour permettre, apprit-il de la bouche d'une indigène en cheveux, à une manifestation de l'Action française de se dérouler dans la dignité et le respect des libertés d'autrui pourvu qu'autrui fut français de

souche et baptisé à Saint-Honoré d'Eylau. Parfois, le temps passe plus vite que le café ou que la mode des blazers bleu marine à boutons dorés. Ajustant fermement son couvre-chef afin de dissimuler au mieux le désordre de sa coiffure, mon père se rua sur le premier taxi qu'il vit et la chance lui sourit, l'homme avait fait Verdun et connaissait son affaire.

Il était dix-neuf heures vingt-huit lorsque mon père franchit la porte du Café de la Paix. Son vendeur de Château Margaux l'attendait. Sarah Bernhardt venait tout juste de partir.

Il s'en est en somme fallu d'un cheveu que je sois aujourd'hui le second fils de Sarah Bernhardt, et par conséquent un peu juif, ce qui m'aurait peut-être permis de devenir cancérologue, même si nous savons tous combien les cordonniers sont les plus mal chaussés. Mais nul ne peut ignorer que le professeur Schwartzberg lui-même n'était pas cordonnier.

février 2013

Albert est mon cousin

Bien que l'homme soit, par certains côtés, un peu étrange – je ne donnerais pas ma fille à un type aussi mal peigné et qui tire la langue aux gens dans la rue – et même carrément excentrique de l'autre côté puisqu'il était Bernois après avoir été à l'origine Ulmois, il faut reconnaître à Albert Einstein le mérite de nous avoir expliqué en termes assez simples (pour qui n'a pas passé son enfance au fond de la classe, tout près du radiateur, à rêver de ce qui se cache sous les jupes des filles) le principe pourtant complètement évident de la relativité. Car enfin, qui oserait prétendre le contraire ? À moins d'être totalement demeuré et je sais que de nombreux cas existent. Comparée à celle de Picasso la réussite de Raymond Barre en tant qu'artiste du vingtième siècle est relativement modeste et, dans un autre ordre d'idée, le beurre de Normandie est relativement meilleur que le saindoux, bien que le mot lui-même invite davantage à s'étendre. C'est à partir de tels exemples concrets que nous sommes à même d'apprécier le concept de relativité et de rendre grâce à Albert Einstein qui n'était pas aussi convaincu que Teilhard de Chardin, mais bien sûr tout est relatif.

Certes, l'homme était complètement hypertrophié de l'hémisphère gauche du cerveau, ce qui n'est pas donné à tout le monde et surtout pas à un quelconque commentateur sportif occupé à nous narrer les performances physiques de bipèdes en short, habités par une haine farouche, massacrant à coups de pied une innocente petite baballe en cuir et piétinant hystériquement le gazon d'une pelouse où le perce-neige ne parvient jamais à s'épanouir quand les premiers rayons d'un soleil printanier viennent tendrement en caresser les frêles gramens. Mais le fut-il, hypertrophié (de combien de pour cent et par rapport à qui ?) que cela n'ôte rien au fait qu'il convient de rendre à César le billet de cent francs que lui avait emprunté Arman un jour que celui-ci n'avait pas de quoi prendre un taxi pour rentrer chez lui et que Christo refusait de lui prêter un centime au motif qu'il se nommait en vérité Fernandez et qu'il lui avait fauché son stradivarius préféré pour en faire une sculpture. Et à Albert Einstein rendre la paternité d'une découverte qui nous a permis depuis d'estimer que par moins trente degrés il fait quand même sensiblement moins froid que par moins quarante-cinq et que la mort de quinze-mille Ougandais est nettement moins dommageable pour l'avenir de l'humanité que le panari à l'index gauche de n'importe quel président-directeur-général d'une entreprise du Cac 40.

Il aura donc fallu attendre pas moins de deux cent mille ans pour que nous soit enfin révélée cette évidence élémentaire qui nous permet désormais de relativiser le caractère éventuellement dangereux d'une explosion nucléaire. On me rétorquera que Paris ne s'est pas fait en un jour, et c'est très probablement vrai puisque, aujourd'hui encore, les travaux continuent. Nous ignorons en revanche qui a commencé, et davantage encore qui en a eu l'idée car c'est quand même obéir à une pulsion bien singulière que d'entreprendre – par exemple et alors que nous étions tout juste sortis du Pléistocène – l'édification de la gare d'Orsay alors que personne n'avait prévu d'en faire un musée et que Gustave Courbet ne s'était même pas posé la question de savoir s'il allait ou non s'attaquer bientôt à *L'origine du monde* et qu'il n'avait peut-être même pas acheté chez Sennelier la toile vierge idoine de quarante-six sur cinquante-cinq centimètres. À ce propos, notons d'ailleurs que l'opinion de Monsieur Courbet concernant l'origine du monde est sujette à caution et qu'il convient donc de la relativiser, d'aucuns de par le monde justement et avec des divergences notables proposant d'autres hypothèses. Personnellement et fort de l'en-

seignement de notre ami Albert, je reste persuadé qu'il faille dorénavant nous montrer davantage circonspect en termes de certitudes.

Je lis, à l'instant, que nous serions aujourd'hui le mardi dix-neuf février et qu'il serait bienvenu de fêter les Gabin. Rien ne le prouve, relativisons, voulez-vous !

février 2013

Devine qui vient dîner

On rencontre parfois des gens dont le nom ne nous est pas inconnu, il remue en nous quelque chose d'incertain, soit parce que l'un ou l'autre de leurs ascendants ou eux-mêmes se sont brillamment illustré lors d'un exploit sportif, guerrier ou politique ou à l'occasion d'un fait divers particulièrement spectaculaire ou odieux. Mais il se trouve que dans l'instant nous voici réduit à nous demander à quel titre son patronyme nous est familier. On cherche, on s'embrouille, on mélange tout. Est-il ou fut-il chef d'État ou de gouvernement ici ou là ? A-t-il assassiné sa femme et leurs cinq enfants avant de se jeter du deuxième étage de la Tour Eiffel ? Ou bien est-ce lui le vainqueur d'un quelconque Tour de France, d'un éventuel tournoi de Wimbledon, à moins qu'il n'ait tourné en compagnie d'Ava Gardner ou de Rita Hayworth dans un film de... mais de qui déjà ? Peut-être est-il en réalité le chanteur de l'incontournable groupe de hard rock mort d'une overdose à la veille d'un concert au Zimbabwe ? Ne serait-il pas plutôt cet ancien mercenaire bien connu au Congo qui s'est ensuite converti au catholicisme avant de devenir cardinal ? L'inverse, bien qu'assez rare, demeure toutefois plausible et justifie que l'on s'informe plus amplement avant d'inviter semblable connaissance à dîner à la maison. Surtout lorsqu'on a des enfants. On le voit, le nom ne suffit pas et il importe d'en savoir davantage afin de ne commettre aucun impair. Van Gogh par exemple. Prenons le cas de Théo van Gogh, né Théodorus van Gogh en 1857 à Groot-Zundert, petite localité proche de Bréda dans le Brabant-Septentrional (on se gardera de le confondre avec Théo van Gogh, né Theodoor van Gogh un siècle plus tard à La Haye, cinéaste néerlandais qui mourut en 2004 à Amsterdam, assassiné par un islamiste). Theodorus van Gogh, son père, est pasteur de l'Église réformée et sa mère, Anna Cornélia Carbentus est la fille d'un relieur. Marchand d'art néerlandais travaillant pour Goupil & Cie, il rejoint durant l'hiver 1880-1881 la maison mère à Paris, rencontre le célèbre collectionneur Andries Bonger dont il épouse en 1889 la sœur, Johanna Bonger, ce qui ne l'empêchera pas de mourir en 1891 dans une maison de santé d'Utrecht, syphilitique et complètement dérangé dans sa tête. On raconte que son frère aîné, Vincent, peignait sans grand succès des tableaux et la rumeur prétend qu'il était lui aussi un peu dérangé.

février 2013

Je renacle à trier

Il arrive souvent que de solides humanistes, convaincus de détenir la vérité et obstinés au combat pour que triomphe enfin la justice et l'équité, s'essaient à me rallier à leur cause au nom de vertus que je ne possède pas. Ce sont de fiers et nobles soldats qui se battent pour que demain soit moins pire qu'aujourd'hui, ils se veulent respectueux d'un environnement déjà complètement saccagé et entendent s'opposer aux immenses profiteurs pour qui n'a de raisons d'exister que ce qui leur remplit les poches. Sous le regard distant mais amusé de ces pollueurs professionnels, ils trient méticuleusement leurs petites ordures personnelles, persuadés qu'ainsi ils s'opposent à l'inexorable dévastation. À cent mètres de là, un généreux chef d'entreprise, à qui l'on doit la création de centaines d'emplois qu'il supprimera demain pour délocaliser, fait enfouir à cinquante centimètres sous la surface du sol ou déverser dans la rivière la plus proche ses très grosses ordures. En séparant soigneusement le verre du métal, du plastique, du bois, du carton et des épluchures de légumes, il semblerait donc que je puisse contribuer par mon civisme à ce que les très grosses ordures du généreux chef d'entreprise créateur d'emplois deviennent, par un phénomène de symbiose en quelque sorte, nettement moins dégoûtantes. Une telle conviction force l'admiration et les solides humanistes ont bien du mérite. Si on le leur demande ils tendent l'autre joue, ils ont la foi chevillée au corps, ce sont des braves. Un petit empereur corse avait les siens qu'il emmena toucher leur retraite en Russie. Être sacré brave est certes plus valorisant que d'être sacré con. La plus formidable idée qu'aient eue les négriers aura été de donner à leurs esclaves de l'argent pour qu'ils fabriquent et achètent ensuite les saletés indispensables à leur si attendrissant épanouissement. Pourquoi n'en jouiraient-ils pas, eux aussi, puisqu'ils se sont battus pour que règnent la justice et l'équité. Bien sûr qu'ils auraient préféré l'égalité puisque la justice notamment est rendue par les négriers, mais il faut savoir raison garder, si le négrier et l'esclave sont égaux le négrier et l'esclave cessent d'exister, l'égalité est contraire à la hiérarchie et il est indispensable que certains soient plus égaux que d'autres, sinon c'est l'anarchie, n'est-ce pas. Et nous n'en sommes pas là.

Je reconnais que c'est manifester une belle grandeur d'âme que d'ambitionner amener les méchants à devenir bons en faisant à leur place ce qu'ils refusent de faire dans ce but. Je sais aussi que certaines personnes, un peu isolées certes, ont tenté de faire comprendre gentiment, il y a maintenant quelques dizaines d'années, à des voisins un peu envahissants que leur comportement vis-à-vis d'individus arborant de manière ostentatoire leurs convictions identitaires manquait quelque peu d'empathie, le résultat s'avéra décevant. Lorsque les objectifs des uns sont pareillement différents des aspirations des autres il faut s'attendre à ce que ce soit celui qui est le mieux armé qui l'emporte. N'importe quel humaniste fervent soutiendra que les esclaves (autant dire les bons) sont infiniment, immensément plus nombreux que les négriers (les méchants) et que, par conséquent, viendra forcément un jour où les méchants, les larmes aux yeux, béeront d'admiration en découvrant combien les bons avaient raison, depuis toujours. Ramón Gómez de la Serna prétendait que *l'optimiste est celui à qui rien n'arrive après avoir mangé des saucisses aux haricots*. Je le soupçonne de n'avoir pas, de son vivant, cru en l'homme autant qu'il est nécessaire mais il est vrai que le sage est celui qui ne va pas à l'opéra après avoir soupé d'un cassoulet. D'ailleurs, le sage ne va jamais à l'opéra, il écoute Ravi Shankar sur son Teppaz.

février 2013

L'horreur absolue

J'ai parfois au matin et durant un instant plutôt bref une risible envie de voir changer le monde, heureusement un tel besoin est aussi fugace qu'occasionnel et il est vraiment réconfortant qu'il en soit ainsi. Je devrais, pour mon confort personnel, chercher et trouver le moyen de mettre un terme définitif à de semblables égarements. Il y a plus ou moins une heure j'ai pressenti, avant même d'avoir abandonné la tièdure moelleuse de ma couette, que la journée s'annonçait particulièrement désastreuse, un exceptionnel silence menaçant m'incitait à la méfiance. Quelque olibrius avait probablement fait expédier sur la commune voisine une ogive nucléaire à seule fin d'en rayer radicalement la totalité de la population dans le but probable de construire à cet emplacement un vaste hypermarché avec parking de douze mille places ou un nécessaire camp de concentration. Ce sont des ogives à très faible rayon d'action, idéales pour des frappes qui soient vraiment chirurgicales et presque sans bruit, destinées à des cibles très localisées et de dimensions modestes. Matériel très sophistiqué permettant de détruire, si on le souhaite, un seul foyer pour peu que le logement soit suffisamment isolé, sinon on risque évidemment la bavure. J'eus brièvement une pensée pour les trois ou quatre personnes de ma connaissance dont l'existence venait de s'achever un peu abruptement certes mais sans les longues souffrances qu'entraîne presque toujours l'usage d'armes conventionnelles que seuls utilisent encore désormais les besogneux misérables de la petite délinquance.

On comprend bien que vouloir changer le monde relève aujourd'hui de l'utopie, du vœu pieux et qu'il est préférable de jouer le jeu en s'équipant sans attendre avec un armement qui soit à la mesure de ses ambitions de survie. Voici quelques années de ça, on nous avait prévenus : demain on rase gratis ! Nous y sommes et l'heure est au pragmatisme. Ne nous leurrions pas, avec sept milliards d'êtres humains il faut faire de la place et nul n'a de temps à perdre à prétendre faire le tri entre utiles et inutiles, les utiles étant forcément les mieux armés et les plus rapides. L'époque où l'on tergiversait encore est révolue, les résultats obtenus en associant la chimie et l'agro-alimentaire nécessitent des délais exagérément longs qui ne sont plus tolérables, l'heure est à l'urgence. Les procédures que l'on qualifiait d'humanitaires sont obsolètes, on rase, mais ce n'est gratis que pour celui qui est rasé, le barbier doit avoir les moyens correspondants à son projet.

En ouvrant les rideaux je compris la raison de ce silence menaçant. Il avait neigé et il neigeait encore. Tout était blanc, comme la mort.

février 2013

Santé !

Tu te répètes, tu radotes et ça ne sert à rien de fulminer pareillement, sois donc plutôt zen, ou bien prends des pilules et fous-nous la paix, il y a quand même des choses plus graves dans la vie... Disent-ils. Pour commencer, j'aurais aimé que l'on m'accordât le privilège de décider moi-même de ce qui est grave et de ce qui ne l'est pas, après quoi je souhaiterais rappeler aux béats que la gravité des événements qui nous concernent est toujours plus grave que celle des événements qui concernent le voisin et donc, bien entendu, je suis mieux placé que quiconque pour dénoncer sans relâche le fait qu'il neige devant ma porte et même tout autour de moi, aussi loin que porte mon regard, même sans mes lunettes. Non seulement je suis farouchement hostile aux chutes de neige et rigoureusement hermétique à l'enchantement que procure aux distingués poètes la beauté sidérante d'un monochrome blanc à faire pâlir de jalousie n'importe quel artiste contemporain qu'habite le génie de la peinture au rouleau, mais je me dis à chaque fois que bien sûr le pire – tout est certes relatif – est à venir puisque succède inévitablement au grand manteau d'hermine virginale la phase gadouilleuse, et glissante elle aussi, agrémentée de divers bruits de succion dégoûtants. Qui ne sont pas sans m'évoquer le rituel d'absorption sans cuillère du bol de soupe brûlante à cinq heures du soir dans les établissements gériatriques.

La phase gadouilleuse est le fruit d'un inéluctable redoux que redoutent les aficionados de la glissade hors piste mais ne qui les empêche nullement, bien au contraire, de s'adonner à leur plaisir favori puisque le risque est un excitant de première catégorie. Et il m'arrive parfois de frôler l'orgasme quand j'apprends qu'un groupuscule de ces demeurés audacieux – je ne sais pas si vous saisissez la fulgurance du paradoxe – disparaît dans une superbe avalanche provoquée par un intempestif mais néanmoins prévisible ramollissement de la divine poudreuse. On dit alors du fameux manteau d'hermine qu'il est instable et ma jubilation frise la grossièreté.

Il arrive, c'est certes moins courant mais le bonheur ne naît-il pas du rare et de l'inattendu, qu'une opulente coulée s'abandonne jusqu'à venir se répandre sur la si jolie petite départementale en lacets, recouvrant ainsi avec une somptueuse générosité non dépourvue d'un très bel effet de surprise une demi-douzaine d'automobiles remplies de familles excessivement nombreuses qui cheminaient en confiance vers la station où elles avaient réservé pour une semaine. Naturellement les arrhes n'étant pas restituées les frais d'obsèques furent à la charge du survivant parental qui depuis plus de vingt ans espérait, l'imbécile, que les chers petits l'inviteraient, rien qu'une fois peut-être, à partager en sa sinistre compagnie leur séjour annuel à la montagne, lui qui n'aura donc jamais connu l'indicible émotion que procurent les désormais incontournables vacances d'hiver, ignorant définitivement les joies des lendemains enchanteurs de remonte-pente et de fondue savoyarde.

Mes modestes satisfactions je les obtiens par oui-dire, je me contente de peu et n'ambitionne nullement de m'en aller sur le terrain vérifier l'exactitude des informations qui me sont fournies par de scrupuleux fouille-merde dont le sens du détail fait honneur à la profession. D'autant que les photographies que l'on peut parfois obtenir sont le plus souvent décevantes, je préfère imaginer. Je pense par exemple à certains auteurs ayant séduit quantité de lecteurs grâce à leurs descriptions de situations dont ils n'ont jamais été les témoins. Ils se régalaient à inventer, choisissent avec soin leurs épithètes, précisent un geste, une couleur, une odeur sans avoir jamais assisté quelque médecin légiste dans ses travaux et il va de soi

que, pour la plupart, ils n'ont égorgé ni éventré quiconque de leur vie, peut-être même que la découpe du dominical gigot aux flageolets les indispose à un point tel qu'ils préfèrent se nourrir d'un paquet de chips bien grasses et trop salées. Souvent, lors d'un retour de week-end, si les policiers ne nous obligeaient à poursuivre notre route, nous serions tentés de faire une petite halte à l'occasion d'un copieux accident où les voitures broyées fument encore, abandonnées au-dessus de flaques suspectes aux reflets irisés, on aimerait alors s'approcher assez près avec son appareil numérique entièrement automatique, entrevoir et archiver un visage ensanglanté ou complètement défiguré, un membre arraché, entendre les râles d'une victime incarcerated dans les tôles tordues, mais nous irions au devant de graves déceptions. La chair est triste et il est ô combien préférable de rentrer chez soi où, confortablement installé dans son lit tandis que la nuit étend sur la ville le rassurant murmure des vivants, nous pouvons, avec une bonne tisane de tilleul ou de camomille, reconstituer la scène et imaginer les détails qui nous manquent. La gadoue, la neige, les avalanches qui ensevelissent une portée de crétins congénitaux, je n'ai nul besoin de sortir pour les haïr, je les vois d'ici, le dos à la fenêtre. Et je me ressers un verre à leur santé, mais j'évite la camomille ou le tilleul.

février 2013

Examen de passages

Je n'ai pas l'âme des grands voyageurs, aller jusqu'au village auquel je suis rattaché administrativement, je n'en vois pas la nécessité. Arpenter la route dans un sens puis dans l'autre, sans but, sans autre excuse que celle d'avoir largement dépassé la limite d'âge, ce qui nécessite, selon les experts en décrépitude, la pratique quotidienne de cet exercice prétendument salubre, la marche, voilà une occupation dont je me passe fort bien. Tous les vieillards marcheraient – quand ils le peuvent encore – à seule fin d'entretenir leur carcasse et ce qu'elle contient d'accessoires plus ou moins fonctionnels encore en état de fonctionner. Marcher serait, dit-on, bon pour la santé, et si ma tante en avait... elle s'appellerait Zatopek. Or, mettre un pied devant l'autre n'a pour moi de raison d'être qu'en ville, dans l'une ou l'autre de ces cités où j'ai vécu mais plus spécialement dans celle où je suis né et dont je me suis enfui un jour que l'idée de vivre au soleil s'était faite plus turgescence. Entendons-nous bien, je ne regrette nullement d'être là où je suis depuis quarante ans mais, quelquefois, la nostalgie étant ce qu'elle est, j'aimerais bien aller marcher dans Paris. Il faudrait pour cela que Paris fut à une centaine de mètres de mon bureau – j'allais écrire de mon lit – parce que les voyages et tout ce qu'ils supposent suffisent à me faire remballer mes envies d'errances dans les rues sales et bruyantes de la capitale où marcher lui est consubstantiel. Dans Paris on peut marcher du matin au soir, la ville est immense et chaque quartier est différent, chaque rue particulière. Et puis, dans Paris, des architectes inspirés ont eu l'idée de construire des passages couverts, merveilleuse trouvaille permettant de passer d'une rue à une autre sans avoir à déployer son parapluie. Certains sont plus séduisants que d'autres. Celui du Caire, dans le Sentier, a beau être le plus long avec ses trois cent soixante mètres et ses trois galeries, il manque aujourd'hui singulièrement de cette nécessaire diversité puisqu'il n'abrite plus désormais que les boutiques des grossistes en confection et tissus. Il est, de plus, particulièrement étriqué. Ma préférence va vers ceux où j'ai baguenaudé durant des heures, probablement parce qu'ils étaient les plus proches de mon lieu de travail. Il faut dire qu'à l'époque, sans doute influencé par le slogan riche d'espérances qu'affichait au fronton de ses usines le groupe IG Farben (célèbre fabricant du Zyklon B qui fit beaucoup pour la gloire du Troisième Reich au point que le général Theodor Eicke eut l'idée saugrenue d'orner dudit slogan l'accès aux différents camps de vacances dont il était en charge de la promotion) je croyais probablement encore que travailler, à l'instar de la marche à pied, c'est non seulement la santé assurée mais également la possibilité d'accéder enfin à la liberté. Arbeit macht frei !

J'affectionne principalement le passage Jouffroy, curieusement construit en deux sections séparées par un escalier destiné à compenser le dénivelé, juste après l'étrange façade de l'hôtel Mozart qui jouxte la librairie Vuli où j'ai déniché quelques-uns des livres de ma bibliothèque. J'ai dès cette époque choisi d'ignorer le fameux musée Grévin – les musées m'inspirent peu et moins encore les guignols en cire que l'on y sanctifie – dont il héberge, assez discrètement je dois dire, la sortie. La rue de la Grange Batelière traversée, lui succède le passage Verdeau, plus court de moitié et quelque peu déshérité en raison de son éloignement par rapport aux grands boulevards mais désormais sérieusement repris en main par les antiquaires que la proximité de l'Hôtel Drouot a vraisemblablement incités à s'expatrier en annexe hors de leur Village Suisse. Il ne recélait durant les belles années de ma fin de jeunesse qu'un unique et

modeste libraire chez qui je ne me souviens pas avoir fait d'excitantes découvertes. De l'autre côté du boulevard Montmartre le passage des Panoramas prolonge Jouffroy avec une verrière dont l'architecture métallique est moins sophistiquée. Les philatélistes, que les verrières ne préoccupent guère, y trouveraient, paraît-il, leur bonheur.

Les passages Choiseul, des Deux Pavillons, les galeries Colbert et Vivienne donnent tous dans la rue des Petits-Champs mais on est là en un tout autre quartier. La Bourse et la Banque de France ne sont pas loin, c'est assez dire combien l'heure n'est pas ici à la gaudriole, il n'empêche qu'il fut un temps où l'on pouvait se permettre de venir y flaner après s'en être allé faire provision de quelques bouteilles de bon vin chez le regretté père Legrand.

Existe-t-il de semblables parcours protégés au cœur d'autres métropoles où l'on pourrait pareillement musarder histoire de passer le temps, je l'ignore et n'éprouve nullement l'envie de les découvrir si c'est le cas, car je n'y ai nul souvenir qui me les rendraient proches et sensibles. Je n'ai plus le goût de la découverte et il est trop tard pour s'attacher. Mais j'irai quand même peut-être un jour à Nantes, passage Pommeraye, dans l'espoir d'y croiser Lola.

mars 2013

Projet d'avenir

Il faudrait que j'écrive un livre posthume. On prétend que cela se vend bien, mieux même. C'est Maurice Roche qui en avait eu l'idée, je crois. Naturellement, il l'attribuait à son éditeur pour ne pas avoir l'air. Ce n'est pas plus difficile à écrire qu'un livre normal, courant, ordinaire, mais on est quand même un peu, beaucoup, obligé de l'écrire de son vivant. La différence c'est qu'il ne sera publié qu'après le trépas de l'auteur, lequel ne sera évidemment pas là pour le voir, ce qui est quelque peu frustrant. Surtout si c'est une sorte de chef-d'œuvre et qu'à ce titre il connaît un succès considérable. Personnellement, j'aimerais assez écrire un chef-d'œuvre, même à titre posthume, le problème étant que je ne suis pas certain de m'en apercevoir, même de mon vivant, surtout de mon vivant tiens-je à préciser. Des chefs-d'œuvre je crois en avoir lus quelques-uns. Extérieurement, on ne se rend compte de rien, on est obligé de les lire intégralement pour s'en apercevoir, et souvent après décantation. Les éditeurs ont des trucs à eux pour nous faciliter les choses, ils entourent le bouquin d'une bande de couleur – rouge généralement, c'est plus accrocheur – sur laquelle ils laissent entendre qu'il s'agit du chef-d'œuvre de l'année, du mois, ou du jour, comme pour les œufs frais. L'honnête homme qui passait par là afin d'aller demander à son boucher habituel de lui préparer les morceaux nécessaires à la confection d'un bœuf bourguignon de Bernard Loiseau dont il a lu la recette dans le Figaro Madame de madame, cet homme pourtant honnête donc a soudain l'œil attiré par cette tache rouge dans la vitrine du marchand de journaux où il achète chaque semaine L'Équipe et le Figaro Madame de madame, il suspend un instant son pas allègre et fermement déterminé puis se penche pour déchiffrer ce qui est écrit au milieu de cette bande rouge de bon aloi et y découvre qu'il s'agit d'un chef-d'œuvre puisque c'est écrit dessus, il se dit alors qu'il ne peut pas passer à côté, que ce n'est pas tous les jours – ce en quoi il ne se trompe pas vraiment – qu'on tombe fortuitement sur un chef-d'œuvre juste en bas de chez soi, il entre dans l'officine où une jeune fille très bien de sa personne s'apprête à faire provision de magazines en couleur très bien informés et il demande à l'homme planté derrière sa caisse enregistreuse s'il serait possible d'avoir le livre qui est là, celui avec la bande rouge, oui, dans la vitrine, c'est cela même, merci beaucoup. Il parcourt la quatrième de couverture, hésite un moment car ce qu'il vient de lire ne lui semble pas présenter toutes les caractéristiques du chef-d'œuvre mais finalement il se décide parce que, n'est-ce pas, ce n'est pas tous les jours et qu'il faut bien de temps en temps s'offrir une petite gâterie culturelle, en complément du bœuf bourguignon de Bernard Loiseau. Le problème est que le chef-d'œuvre annoncé, et même carrément promis puisque les promesses n'engagent que ceux à qui elles s'adressent, n'est pas posthume et que, subséquemment, ce n'est pas tout à fait un vrai chef-d'œuvre. Quand le jeune Marcel Proust, pétant de santé, publia *À la recherche du temps perdu* nulle radio, nulle publication spécialisée – pas même Le Nouvel Observateur qui pourtant s'y entend pour débusquer les chefs-d'œuvre – n'ont eu le flair de signaler l'événement et d'anticiper le succès à venir. On voit par là combien le chef-d'œuvre gagne à être posthume. Certes, c'est désolant pour l'auteur mais il faut se rendre à l'évidence, il en va de même dans tous les domaines de la création, sauf peut-être dans celui de la chansonnette mais peut-on sérieusement parler de création ? Force est toutefois de reconnaître que de nombreux artistes se voient aujourd'hui consacrés alors que nul diplômé de la faculté de médecine n'a encore décelé chez eux le moindre symptôme d'un probable cancer. On peut à l'heure actuelle consommer, voire acquérir, du chef-d'œuvre à très bon marché. En dépit du caractère engageant d'une telle politique, j'ai décidé d'écrire plutôt un chef-d'œuvre posthume. Nous verrons bien. Enfin, vous verrez...

mars 2013

Post-it

Je me souviens, répétait Georges Perec qui a fini par ne plus se rappeler de rien, là où il est allé, pas même de son nom. Ce qui démontre à quel point il est important, voire vital, de prendre des notes. Sauf bien sûr si l'on n'ambitionne pas de rentrer chez soi pour dormir dans son lit. J'ai vu des gens sans orgueil aucun s'en aller passer la nuit à l'hôtel, ou chez n'importe qui, au motif qu'ils avaient oublié leur adresse comme d'autres oublient de mettre un pantalon avant de sortir de chez eux pour aller dîner en ville ou honorer quelque rendez-vous, d'une importance aussi relative soit-elle. Ce pauvre Alzheimer n'est pour rien dans un tel laisser-aller, il s'agit essentiellement d'une sorte de distraction plus ou moins congénitale, d'un manque affligeant de respect vis-à-vis d'autrui comme de soi-même auxquels ils ne songent nullement à remédier.

Par souci d'efficacité j'ai personnellement choisi de me prémunir contre une éventuelle tentation d'oubli, je note tout. J'ai un agenda dans chacune des pièces – il faut juste que je pense chaque matin à les ouvrir à la page du jour, tous et sans en omettre aucun sinon je vais à la catastrophe, ne sachant plus si nous sommes mardi ou mercredi et si je suis moi-même ce que je prétends être. Je peux certes opter pour l'opinion majoritaire et me fier à la proposition commune du plus grand nombre d'agendas, mais c'est extrêmement déstabilisant, d'autant que j'entretiens une réelle animosité à l'égard des majorités, quelles qu'elles soient. Toutes les montres et pendules doivent indiquer la même heure, à une minute près car je ne suis pas hostile à un soupçon de fantaisie n'excluant toutefois pas un certain goût du risque. Je fixe ainsi la veille, arbitrairement et c'est ce qui est réconfortant, l'heure à laquelle je prendrai le lendemain mon petit déjeuner, m'autorisant toutefois le luxe de choisir au dernier instant, en fonction des conditions climatiques de l'instant, si l'événement aura lieu en terrasse ou à l'intérieur. J'ai, c'est vrai, été tenté il y a peu de créer de nouveaux emplacements qui m'auraient permis de varier mes plaisirs en m'offrant la possibilité de m'installer plutôt sous les pins que sous les chênes, ou l'inverse selon l'humeur du moment, ou même carrément à proximité de la route afin que les automobilistes de passage aient ainsi l'opportunité de constater amèrement mon oisiveté alors qu'eux-mêmes doivent se hâter vers leur emploi précaire et mal rétribué. Mais j'ai préféré renoncer car il m'aurait fallu effectuer ce choix à l'avance afin qu'il fut inscrit dans chacun des sept agendas, au risque de me trouver contrarié par un changement de météo inopiné ou par une imperceptible variation de mon humeur dont les caprices sont naturellement imprévisibles.

Après quoi je note de ne pas omettre d'aller ramasser le courrier, sauf le dimanche il va de soi, dans la boîte prévue à cet effet, activité soumise à fluctuation dès lors qu'elle échappe à mon contrôle puisque je ne dispose d'aucun pouvoir véritable vis-à-vis des fonctionnaires de la Poste, opération qui sera inexorablement suivie de la pause déjeuner prévue de manière un peu aléatoire entre treize et treize heures vingt-neuf, car c'est toujours à ce moment de la journée qu'un imbécile quelconque décide de vouloir me faire partager au téléphone une information totalement dénuée d'intérêt. Je m'efforce ensuite de ne point céder à la tentation de la sieste digestive dont les effets peuvent nuire gravement au bon déroulement du planning nocturne. J'ai donc décidé de ne faire nulle mention de cet épisode dans aucun de mes agendas, son caractère impromptu l'excluant d'office d'un emploi du temps rigoureux. Il est donc tout à fait possible que de manière subreptice un accès de lassitude me contraigne à m'allonger aux environ de dix-sept heures dix-huit sans qu'il faille pour cela en faire une règle incontournable.

À vingt heures précises je mentionne chaque jour le rituel dînatoire dont il ne saurait être question de différer l'exécution sans compromettre celui du coucher qui ne peut excéder vingt-deux heures trente. Ensuite évidemment le pire est à craindre et il serait insensé de prétendre planifier de manière fiable les différentes périodes d'insomnie. C'est en somme un peu comme d'ambitionner inscrire à l'avance le jour de son premier cancer – dont la durée souvent tend à s'éterniser de manière indécente – ou celui de sa définitive rupture d'anévrisme, pourquoi pas dans ce cas vouloir aussi souligner en rouge la date à laquelle surviendra enfin une indicible minute de bonheur d'une plénitude et d'une intensité jusque là forcément inégalée et à jamais inégalable.

Mais il est plus raisonnable d'en faire mention sur un post-it que l'on pourra, à loisir, déplacer d'un jour à l'autre, indéfiniment, y compris dans l'agenda de l'année suivante. La principale qualité du post-it c'est qu'il est repositionnable (jusqu'à ce que l'adhésif nous trahisse, lui aussi).

mars 2013

Ah ! je ris...

Ce n'est pas pour dire mais je me sens aujourd'hui un peu las à force, chaque jour que fait le calendrier des Postes, de m'inquiéter de savoir où va le monde. Parce qu'enfin, tout de même, je ne suis pas le seul ici-bas à être concerné, il en va du sort de chacun et tous les chacuns devraient eux aussi – pas seulement moi qui ne suis pas tellement exceptionnel – se ronger les ongles d'angoisse en sachant ce qui les attend. Car, ne vous leurrez pas, ça ne va pas être bien joli à voir, demain, après-demain ou l'année prochaine, globalement parlant et, au plan personnel, strictement individuel, il y aura des choses affreuses, inracontables, surtout devant les enfants qui croient encore plus ou moins au père Noël et s'imaginent que papa va très bientôt revenir de l'hôpital, que le chauffage sera rétabli la semaine prochaine ou au plus tard à la Saint Glinglin, comme l'a dit en riant un peu fort le concierge de l'immeuble, parce qu'en février a-t-il ajouté c'est souvent le mois où il fait le plus froid, mais qu'ensuite vient le printemps.

Je ne puis seul, avec les mots du dictionnaire, pourfendre l'injustice, dénoncer l'ignominie, vilipender les crapules et stigmatiser les vils affairistes alors que je pourrais (devrais ?) m'en foutre totalement, royalement, et regarder en toute sérénité confortable n'importe quel film, même comique et français, sur mon écran plat de deux mètres de large en grignotant des pistaches et en dégustant des Picon-bière, vautre en tee-shirt troué et en slip douteux sur mon canapé Ikea (noble entreprise suédoise dont j'apprends à l'instant qu'elle vendait des desserts chocolatés fourrés au caca, on croit rêver !).

J'ajoute que depuis trois mois il pleut sans discontinuer (on me dit que ça ne fait pas plus de deux jours et que j'ai toujours tendance à exagérer mais je me méfie des positivistes exacerbés qui ne veulent voir que le verre à moitié plein alors que le mien est complètement vide) et que c'est vraisemblablement très mauvais pour mon équilibre psychique, ajouté à la guerre pas froide du tout qui s'annonce une fois encore avec l'Allemagne alors que la ligne Maginot est demeurée (mais pas seulement elle) complètement à l'abandon depuis des années, juste au moment où les installations nucléaires de Cadarache sont en passe d'être bombardées par les islamistes que vient de conforter leur succès sans précédent dans tous les pays arabes auxquels le printemps du même nom venait tout juste de rendre leur dignité – mais pas le pactole que leurs tyrans respectifs leur avaient confisqué afin de s'assurer un avenir décent.

J'ajoute également – c'est assez dire si j'ai de bonnes raisons de n'être pas aussi enjoué qu'il conviendrait pour entraîner derrière moi et avec succès dans une farandole débridée les derniers optimistes encore en vie – que l'équipe de football du Qatar, actuellement basée en France pour les salaires et en Suisse pour les impôts, ne sera probablement pas qualifiée pour participer aux épreuves éliminatoires du certificat d'études dont le ministre de tutelles entend pourtant rendre obligatoire l'obtention pour quiconque souhaite répondre aux questions souvent embarrassantes de commentateurs sportifs débiles officiant, en clair, en direct, en différé et en rediffusé sur toutes les chaînes de Canal Foot. J'ajoute encore que c'est bien fait pour nous qui n'avons cessé de confondre – et je reconnais que cela n'a strictement aucun rapport avec ce qui précède – le livarot et le pont-l'évêque. Alors que le premier est rond et le second carré.

J'ajoute enfin, car il faut savoir conclure avant que l'ennui ne s'installe, qu'il est fort peu probable de voir un jour Raymond Barre exécuter impeccablement dans la galerie des Glaces transformée en patinoire un triple axel sur des patins à double lame en chantant *Ah ! je ris de me voir si belle...* de Gounod. Et c'est quand même une bonne nouvelle.

mars 2013

Demain, ou après-demain au plus tard

Jadis, l'homme moderne, le citadin veux-je dire, possédait une toute petite poubelle, presque mignonne, un peu ridicule, qu'il plaçait sur le trottoir devant la grille de son pavillon afin que les boueux en déversent le modeste contenu dans leur gros camion bruyant. Dans les contrées les plus reculées, chez les ruraux comme on dit dans les services administratifs, on balançait – j'ai connu ça ici, au temps des Basses-Alpes – ses ordures dans la combe en passant sur le pont anonyme, quelque part à la sortie du village, alors que dans les cités cossues chaque pont est dédié à un grand homme dont il porte fièrement le patronyme ou à une bataille célèbre lorsqu'on n'a plus de grand homme sous la main. Mais nul ne jette par-dessus bord ses cochonneries dans la Seine, la Loire ou le Rhône. Sauf peut-être un désespéré parfois que l'on a privé du gaz à domicile sous prétexte qu'il n'avait pas réglé ses factures et qu'on oblige ainsi à mettre fin à ses jours sans beaucoup de panache en négligeant le plaisir collectif de la performance pyrotechnique.

Aujourd'hui que le progrès guide ses pas, l'homme vraiment moderne est à la tête de très grosses poubelles (dont il partage la jouissance avec ses voisins, même s'ils ne sont pas totalement de souche identique à la sienne) qu'en raison du progrès précisément on nomme containers et qui lui permettent de séparer ses ordures afin que l'éboueur – on voit dans cette évolution sémantique de la qualification une nouvelle manifestation du progrès – rassemble le tout dans son gros camion toujours aussi bruyant avant d'aller le déverser dans une décharge parfumée où les enfants des Roms s'en viennent jouer aux cow-boys et aux Indiens et/ou y picorer quelque détritrus éventuellement mangeable.

C'est que l'homme excessivement moderne produit désormais infiniment plus d'ordures qu'autrefois. Pour cause de progrès, associé au rigoureux principe d'obsolescence sans lequel s'abat sur lui la responsabilité de millions d'emplois supprimés, engendrant à court terme des familles désunies, jetées à la rue, la mère telle un pélican offrant son poitrail sanglant en nourriture à ses enfants, le père choisissant d'entrer dans la milice plutôt que de vivre d'humiliante mendicité. Et puis aussi parce qu'il a acquis cette vertu nouvelle qui est la marque de la civilisation sans quoi il ne saurait avoir droit au titre enviable de consommateur. Dès lors, il gaspille. Les ruffians de l'agro-alimentaire ont inventé une mesure imparable qui lui donne bonne conscience, la date de péremption.

L'homme excessivement moderne consomme, il y met un point d'honneur car il en va de sa survie et de celle de l'humanité tout entière. De sombres pessimistes, cherchant à démoraliser les peuples tendus tels des chibres en érection vers un avenir radieux voire irradié, s'inventent des menaces épouvantables, prédisent des catastrophes effrayantes, prophétisent d'abominables désastres tandis que d'ignobles nihilistes ne jurent qu'au nom du pire et, goguenards insolents, ricanent à l'énoncé des recommandations que formulent de doctes experts en permanence connectés au siège de la Banque mondiale. Et l'homme de demain (si dieu lui prête vie, comme on dit) sort de son automobile rutilante, toutes options incluses, une trentaine de sacs dont il déverse ensuite le contenu sur le sol en marbre du hall d'entrée et la table de la cuisine, selon qu'il s'agit de nourritures et de boissons plus ou moins exotiques ou d'objets de première nécessité comme un nouvel aspirateur, un quatrième téléviseur ou un tractopelle de salon. Après quoi, l'homme du jour (car le temps passe très vite quand on est moderne) s'emploie à vider les

placards, réfrigérateurs et congélateurs afin de faire de la place et, ainsi, de pouvoir ranger convenablement le produit de ses emplettes. Puis il se rend jusqu'aux vingt-huit poubelles – les indispensables containers – et y déverse ses ordures obsolètes, se résignant à abandonner sur le trottoir ce qu'il ne parvient pas à y faire entrer, comme le précédent tractopelle par exemple.

Il espère avec impatience le jour où, enfin, chaque maison individuelle, chaque immeuble seront raccordés à un grand réseau souterrain de ramassage des déchets, lui épargnant la terrible et indigne besogne quotidienne du transport des ordures ménagères. Il arrive que parfois le progrès se fasse quelque peu attendre.

mars 2013

Libre peut-être mais insomniaque

La liberté est un joli mot dont la République (française) a choisi d'orner le fronton de certains de ses édifices publics pour faire croire aux gogos qu'elle existe. Dans la foulée on a cru bon d'y associer l'égalité et la fraternité qui ne sont pas moins affirmations mensongères, voire utopies imbéciles. En s'installant comme système économique désormais mondial, le capitalisme a exclu définitivement toute idée d'égalité et de fraternité puisqu'il en est la négation même. En revanche, il s'est approprié la liberté en remplaçant le mot capitalisme, un peu trop austère et quelque peu connoté, par celui de libéralisme qui s'harmonise mieux avec la doctrine du tout pour moi et rien pour les autres que l'on peut traduire par l'encouragement à l'initiative privée, à la concurrence libre et non faussée – la formulation prête à sourire – et son corollaire institutionnel, l'économie de marché. Dans libéralisme il y a comme en transparence liberté et l'idée de compétition qui veut que le meilleur gagne. Ce qu'illustre idéalement le culte de la réussite. Sociale la réussite, c'est-à-dire visible, éclatante, spectaculaire, qui en impose et annonce clairement que celui-ci est meilleur que ceux qu'il est parvenu à écraser pour accéder à son relatif sommet. Éluard eut beau l'écrire sur ses cahiers d'écolier, Benjamin Péret lui indiqua quelques années plus tard où se situait le déshonneur des poètes. La liberté individuelle c'est ce qui permet à l'adulte de choisir parmi une dizaine le nom de celui qui démocratiquement l'asservira. À moins que ce ne soit pour lui la possibilité d'hésiter entre fromage et dessert, Parkinson et Alzheimer, crémation et putréfaction ou Indochine et Indochine.

Celui qui n'a jamais été contraint ne peut ressentir la liberté. Disait Fernando Pessoa en se dissimulant toutefois derrière le pseudonyme de Bernardo Soares car il ne pouvait ignorer combien la plupart de nos congénères, et donc la plupart des siens bien que ce ne soient pas les mêmes, renaclent à admettre que la liberté ne coule pas de source et se gargarisent du mot sans savoir ce qu'il signifie. Il en va de même pour ce qui concerne le sommeil dont Marcel Proust lui-même affirmait qu'*un peu d'insomnie n'est pas inutile pour apprécier le sommeil.* On pourrait bien sûr extrapoler à l'infini et affirmer par exemple qu'il faut avoir pris ses repas durant une semaine à l'hôpital pour pouvoir goûter pleinement deux œufs sur le plat préparés à la maison.

En 1957 le professeur Charles Rob proposait une solution que l'on qualifiera d'exemplaire pour qui-conque est atteint de troubles du sommeil. Son caractère typiquement britannique devra toutefois s'incliner devant la proposition autrement radicale que d'aucuns en leur temps avaient qualifiée de solution finale. Le cher homme, lors d'un congrès de vénérables médocastres avait ainsi résumé sa doctrine : *The best treatment for the condition is rest. The best way to rest is to sleep. The best way to get sleep is to relieve pain and the best way to relieve pain is to give whisky – big and rapid doses up to the maximum tolerance of the individual.*

À plusieurs reprises j'ai observé que le whisky ne peut pas tout. Il n'est pas impossible que l'honorable Charles Rob ait omis de préconiser en complément la lecture d'une ou deux pages de n'importe quel ouvrage d'Alain Finkielkraut. Ce serait alors tempérer l'insomnie par le masochisme.

mars 2013

Applause !

Probablement dans l'une de ses innombrables chroniques (il en aura écrit plus de deux mille) Alexandre le Grand, dit Vialatte, expliquait à peu près que si tout le monde mourait autour de lui il en attribuait la cause au fait qu'il n'existait plus de plaisir à vivre dans une société où tout le monde prend plaisir à tricher. C'était je crois dans les années soixante. Qu'écrirait-il aujourd'hui que tricher n'est plus même un plaisir mais essentiellement un art de vivre, une sorte de déontologie ? Est-ce que semblable putasserie n'aurait pas finalement eu raison de son humour et de son insatiable curiosité pour le comportement de ses congénères ?

C'est que pour être le meilleur, donc pour vaincre, tous les moyens sont bons. Autrefois, lorsque l'on décidait de faire la guerre, les deux parties se rassemblaient de chaque côté de l'aire de jeux et le plus impatient demandait à l'autre s'il était prêt. On allait jusqu'à prendre le temps de prononcer un mot historique, du genre *Tirez les premiers, Messieurs les Anglais !* Désormais, foin de la politesse, on s'arrange pour être le premier à lancer sa bombe à neutrons sans même sortir sur le pas de porte de son bureau ni se coiffer d'un casque lourd.

Nous sommes maintenant entrés dans l'ultime épisode du feuilleton. Le dernier acte est commencé et, forcément, chacun y met du sien pour être brillant sachant que tous ne le seront pas, loin de là. C'est une pièce à grand spectacle, une super-production et il y a naturellement plus de figurants que de premiers rôles, mais la dernière des soubrettes espère néanmoins recueillir sa part d'applaudissements. Contrairement aux répétitions, à la générale qui précède la première, l'excitation est retombée. À force de jouer chaque jour son rôle on en connaît toutes les ficelles, beaucoup ont même fini par renoncer aux effets, on s'en tient au texte, on est entré dans la routine. Le trac a disparu et tout à l'heure, quand le rideau tombera ce sera pour ne plus se relever. On n'aura même plus envie de revenir, une fois encore, pour saluer. La dernière c'est la dernière, après on n'en parlera plus.

Il y a ceux qui, jusqu'au dernier moment, resteront persuadés d'avoir interprété une comédie tandis que d'autres y auront vu une tragédie et parlent de Corneille, de Racine, quelques-uns auront tenté d'entraîner la troupe en direction du théâtre de boulevard sous prétexte qu'il n'y a que ça qui marche à la télévision, voire vers le burlesque débridé mais tout un chacun a bien senti que ça ne prenait pas, que le malaise s'était installé au fil des représentations. Les machinistes eux-mêmes auraient commis quelques erreurs, un changement de décor inopportun alors que la scène n'était pas terminée, un projecteur qui tombe lourdement et le vieux barbon qu'on emporte en hâte sur une civière alors qu'il est déjà complètement hors-service, tel jeune premier qui bafouille lamentablement, tel autre là-bas au fond qui titube ivre mort parce que depuis ses débuts on lui répète qu'il est plus mauvais que Francis Huster, et celle-ci qui croit encore qu'en exhibant – accidentellement chaque soir – ses seins elle obtiendra une meilleure critique et peut-être un rôle dans le prochain Spielberg (alors qu'il n'y aura pas de prochain Spielberg, comme quoi, même dans les pires moments, il y a toujours quelque chose de positif)... non, la pièce est nulle, plutôt mal écrite et d'une banalité consternante, les dialogues prévisibles et la mise en scène confuse ; souvent la musique, bruyante et incongrue, couvre les tirades des comédiens tandis qu'on projette des vidéos ineptes qui ne font qu'ajouter à l'incompréhension... à un moment donné, une

charge de CRS avec grenades lacrymogènes arrive comme un cheveu sur la soupe et personne sur la scène ne comprend cette intrusion qui ne figurait même pas dans le texte, on évacue les blessés qui seront achevés dans les coulisses parce que les hôpitaux ont tous fermé pour être, rapporte-t-on dans l'avant-dernier numéro du Figaro, transformés en logements sociaux par un gouvernement socialiste qui, en désespoir de cause (on l'avait pressenti) tente n'importe quoi pour redorer son image. On aura vu également traverser à plusieurs reprises, de côté cour à côté jardin et poursuivi par une horde de rasta-quouères vociférant des insultes en langue éventuellement batave, un petit homme au crâne dégarni en costume gris, portant un humble cartable comme en ont les instituteurs de province, les huissiers et les comptables ; il s'est un instant murmuré que c'était peut-être l'auteur, mais la critique parisienne elle-même, que l'on dit bien renseignée, a réfuté une telle aberration. À l'international on ne se prononce pas, l'ONU hésite encore à voter la résolution 133479.

Ainsi qu'on peut le constater la situation n'est pas enthousiasmante. Le théâtre imite la vie, il est mensonge, comme tout art, et le comédien triche sans cesse qui veut nous faire prendre les vessies pour des lanternes. Et croyant les voir allumées nous trichons tous par complicité, par habitude, par nécessité. Comédiente, tragédiente ! Acta est fabula.

mars 2013

Ceci est mon sang, disaient-ils

J'ai comme l'impression que les Témoins de Jehovah sont un peu en perte de vitesse, en tout cas on en voit moins. Me semble-t-il. Certes, je ne sors pas beaucoup, mais je me souviens que jadis ils débarquaient pour un oui pour un non et même sans crier gare, en couple façon homosexuels mais toujours très propres sur eux, bien habillés, avec des mines d'ecclésiastiques en civil pour mieux tromper leur monde. Un dimanche matin – alors qu'ils auraient probablement dû (je n'y connais rien en termes de singularités schismatiques) être occupés à honorer leur dieu – on frappe à ma porte. J'enfile un pantalon parce que, déjà à l'époque, je me méfiais des pédophiles bien que je ne fusse déjà plus de première fraîcheur, mais c'était quand même mieux que maintenant. J'habitais alors dans un petit village provençal assez ressemblant à l'idée communément répandue, à proximité du massif de la Sainte-Baume qui embaume le thym et le serpolet ainsi que le gaz carbonique quand l'autochtone enfourche son automobile pour s'en aller humer l'air vivifiant des alpages sans avoir à descendre de son véhicule diesel. Méfiant par nature, j'entrouvre l'huis. Ils étaient là, plantés et sombres comme deux cyprès à l'entrée d'un cimetière, la face enduite de ce bon sourire constipé qu'ils partagent avec le représentant de commerce soucieux de contribuer à l'enrichissement de notre culture en tentant de nous vendre à tempérament sur une trentaine d'années l'Encyclopædia Britannica en vingt-huit volumes. Le moins dégonflé des deux entreprend de me débiter son laïus – c'est un mot latin – sans même prendre le temps de reprendre son souffle lorsque tombe une virgule pourtant bienvenue. La plupart du temps je ne suis pas immédiatement grossier et je m'efforce presque toujours de retarder le moment où il me faudra nécessairement puiser dans mon répertoire le plus ordurier. Je lui laisse donc entendre que ça ne m'intéresse pas, que je n'ai pas le temps et que j'ai du travail. Mais si vous avez du travail c'est que Dieu vous l'a donné, me rétorque-t-il du tac au tac. Je n'aime pas beaucoup que Dieu, ou un autre, vienne fourrer son nez dans mes affaires.

Depuis lors j'ai pris l'habitude de n'entrouvrir ma porte que muni d'un cutter à large lame dans la main droite (je suis droitier et, de ce fait, moins habile de la gauche). Les Témoins de Jehovah sont farouchement opposés à toute transfusion sanguine. J'ai parfaitement conscience que son complice ne manquera pas de détaier afin de sauver sa peau mais je suis en fin de compte plutôt magnanime, je le laisserai filer. Comme un lâche.

Il n'empêche. J'ai comme l'impression que les Témoins de Jehovah sont un peu en perte de vitesse, je n'en vois plus un seul. Peut-être le secteur de la fabrication et de la vente de cutters a-t-il connu un essor spectaculaire au cours de ces dernières années. Ceci expliquerait probablement cela.

mars 2013

Sachons nous montrer précis

Depuis quelques années déjà la mode est aux sondages. L'engouement pour ce numéro de prestidigitacion culmine en période dite électorale. Lorsqu'on les interroge, les candidats déclarent vertueusement qu'ils se soucient comme d'une guigne de ces pronostics qu'ils déclarent fallacieux mais chaque matin, les yeux encore collés par le sommeil et la conjonctivite, ils s'empressent de vérifier s'ils ont grimpé ou sont redescendus dans la cote d'amour de l'échantillon représentatif. Car les sondés constituent un échantillon, un panel ainsi que les sondeurs aiment à les qualifier. Le sondage est un procédé quelque peu empirique, même lorsqu'il nous informe que le candidat Untel est crédité de vingt et un pour cent virgule sept. Le chiffre ainsi obtenu a des allures de précision car il doit faire sérieux pour convaincre de son utilité. Les pourcentages obtenus par le gagnant et les plus ou moins nombreux perdants ne correspondent jamais à ceux annoncés par les différents instituts de sondage qui ne sont eux-mêmes pas d'accord entre eux, misant ainsi sur le fait qu'il y en aura bien un qui se sera approché du résultat définitif.

Les statistiques, qui sont une forme de sondage a posteriori, se doivent d'avoir l'air encore plus précis, ce qui est évidemment beaucoup plus facile puisque le caractère prévisionnel en est rigoureusement exclu. Mais comme nul citoyen n'a jamais eu l'audace de prétendre vérifier l'exactitude des dites statistiques on peut bien nous raconter tout ce qu'on veut et affirmer on ne peut plus péremptoirement que la France affiche un taux de fécondité de deux virgule zéro un enfants par femme. Sans avoir suivi durant cinq ans des cours particuliers destinés à compléter les années passées à l'ENA, l'homme moyen et donc moyennement intelligent parvient parfaitement à comprendre que zéro virgule un enfant ne peut pas être viable puisque regrettamment incomplet et que sa mère aurait dû opter dès le début pour l'IVG. Sauf bien sûr si elle est une admiratrice inconditionnelle de l'occasionnel locataire du Vatican. Soutenir qu'en 2009 on a dénombré huit cent trente mille nouveaux-nés relève de la galéjade et ce n'est certainement pas Enrique Vila-Matas qui me contredira si j'affirme que ce chiffre rond est une fumisterie due à quelque fonctionnaire pressé de terminer son devoir de calcul pour partir en vacances aux Seychelles dont la devise nationale est *Finis coronat opus* que l'on traduit habituellement par *La fin couronne l'œuvre*, ce qui n'est pas totalement idiot. Car il est plus que probable que l'on ait omis quelques dizaines ou centaines de mioches que l'on aura passés par pertes et profits et dont on se sera débarrassés comme s'ils n'étaient possiblement pas totalement français au sens où l'entend généralement n'importe quel ministre de l'Intérieur.

Au travers de ces exemples pris presque au hasard on finit assez rapidement par constater qu'on nous raconte n'importe quoi et que les prétendus chiffres officiels que l'on nous brandit à tout propos ne sont que mensonges et supercheries. Aussi ai-je décidé de mettre en garde les futurs écoliers à qui l'on ira raconter des bobards en les obligeant à apprendre par cœur que la Loire mesure mille treize mètres alors que nul ne peut garantir l'endroit précis de son estuaire où elle cesse d'être la Loire pour devenir l'Océan Atlantique. Sans compter que c'est un fleuve que l'on dit extrêmement dangereux, surtout pour qui s'en va faire l'andouille sur une barque à fond plat avec une chaîne d'arpenteur accrochée à un piquet planté dans les colchiques du Gerbier-de-Jonc. Il en va bien entendu de même pour le mont Blanc

dont on nous assure qu'il culmine à quatre mille huit-cent-dix mètres et quarante-cinq centimètres. Fadaise évidemment. Quand je vois la hauteur de neige qu'il est tombé hier à Conflans-Sainte-Honorine je suis prêt à parier, sans même lui demander son avis, le salaire annuel d'un très quelconque pdg du Cac 40 que les quatre mille huit-cent-onze mètres étaient largement dépassés. On voit par là que tous ces chiffres ne sont pas fiables, qu'ils changent constamment comme varie le temps qu'il fait, surtout quand je sors de chez moi en oubliant d'emporter un parapluie.

Se complaire dans l'approximation n'est déjà pas très reluisant, mais arrondir ou mentir carrément ne sont pas des procédés dont nos élites aient à se vanter d'avoir usé et d'user encore. Se prétendant édifiantes, ce qu'elles sont d'une certaine manière, ces affirmations farfelues inspirent jusqu'au si sympathique marchand de légumes dont la balance indique le kilo quand il n'y a en vérité que huit cents grammes de pommes de terre, germes compris.

Que nous faut-il penser de ces oracles, fruits d'une copulation contre nature entre Élisabeth Tessier et Paco Rabanne, eux-mêmes nés du croisement incertain de Nostradamus avec un chercheur du CNRS maya, qui nous ont prédit la fin du monde à des dates variables mais toujours impeccablement précises ? Que ne sommes-nous morts dans des convulsions apocalyptiques le 28 juillet 1999, puis le 3 février 2000, avant que l'événement ne soit reporté au 21 décembre 2012 et que, fort dépités, ils nous annoncent maintenant que ce sera sans faute pour le 13 avril 2036. En dépit du fait éminemment préjudiciable que jamais ne figure l'heure exacte, une telle précision force le respect et je vais très prochainement – je fixerai le jour dès que possible puisque j'ai un peu de temps devant moi – préparer une valise et prévoir du linge de rechange.

Sinon, que vous dire de plus, si ce n'est que nous sommes le jeudi 14 mars 2013 et qu'il est à cet instant même quatorze heures et vingt-sept minutes, que nous fêtons – bien que je ne la connaisse point et je le regrette – Mathilde dont on me chuchote qu'elle est revenue, que le ciel est dégagé au prix d'un vent d'une sauvagerie comparable à celle des Hutus (je me suis laissé dire qu'ils n'auraient pas été très cordiaux avec les Tutsis) et que ce merveilleux textaillon réunit pas moins de 5009 signes alors que je n'en ai pas encore terminé. Sans compter que je suis toujours à la recherche du titre dont il ne faut jamais perdre de vue le caractère décisif sans lequel l'infortuné... disons plutôt le bienheureux lecteur peut parfaitement – encore qu'il n'y ait là nulle perfection – choisir de s'en aller plutôt ramasser des escargots mais il faut savoir que la préparation en est fastidieuse et qu'il est de loin préférable d'aller au restaurant. À condition d'en avoir un dans son voisinage en qui on aura toute confiance.

Voilà, j'ai trouvé le titre, nous en resterons donc là.

mars 2013

Seize neuvièmes

L'homme du vingtième siècle aura manifesté de bien singuliers penchants en matière d'habitat et tout porte à croire que celui du vingt et unième sera au final infiniment pire. C'est en tout cas bien mal parti pour qu'il en soit autrement. Dès le début l'homme des temps anciens découvrit qu'à l'évidence il valait mieux dormir dans une grotte que dehors, sauf s'il y avait des courants d'air il y faisait moins froid et on était ainsi plus ou moins bien protégé des bêtes sauvages toujours à la recherche d'un petit en-cas lorsque s'achève le journal télévisé. Mais il n'y a point partout de grottes confortables et en nombre suffisant pour la totalité de la population, allez donc en dénicher une – même pour célibataire endurci ou veuf ramolli – dans la plaine de la Crau ou au beau milieu du désert du Kalahari ! Peu disposé à attendre que Leroy-Merlin ouvre son premier magasin il se résigna à bricoler, en l'absence de la moindre visseuse-dévisseuse sans fil, celui-ci une cahute, celui-là une guitoune, cet autre – un nanti probablement – un T2.

Par une belle journée de mai il inventa le concubinage et quelque temps après car l'Histoire n'attend pas Jean-Pierre Claris de Florian (1755-1794) – qui est enterré à Sceaux, en plein Hurepoix mais il y a maintenant le RER B – prodigua ce conseil plein de sagesse qui allait contribuer notablement à l'essor de l'entreprise Bouygues : *pour vivre heureux, vivons cachés*. L'homme, qu'il fut monogame, bigame ou polygame, éprouva du coup si j'ose dire le légitime besoin de fermer la porte au moment de forniquer. D'ingénieux ingénieurs eurent l'idée de faire fabriquer des fenêtres équipées de doubles rideaux auxquelles on ajouta des volets, qui battent insupportablement lorsqu'il y a du vent et qu'on a omis de les attacher. Eugène Ionesco soutient que *l'air est pur à la campagne parce que les paysans dorment les fenêtres fermées*, on peut par ailleurs vérifier qu'en milieu urbain le citadin ferme lui aussi ses fenêtres, même s'il prétend que c'est en raison du bruit. Vivre caché semblait donc relever du plus élémentaire bon sens et le fait qu'il soit, nous dit-on, près de chez nous n'empêche pas que nous l'ayons totalement perdu de vue.

En effet, des architectes pervers – ils le sont tous peu ou prou – mirent au point une découverte insensée, la baie vitrée. Et la trouvaille fit florès. Car l'homme moderne n'aime plus vivre caché, probablement parce qu'il a renoncé à vivre heureux, à moins qu'il ne trouve son bonheur dans l'ostentation. Il lui faut désormais être ouvert sur le monde, ou au moins sur les autres, et il peut tout à loisir déguster ses lasagnes internationales tout en observant ses compatriotes occupés à sucer, qui les os de son poulet élevé en couveuse, qui les arêtes de son saumon nourri aux farines animales, qui les asperges bio à la crème de la militante d'Europe Écologie Les Verts. À l'heure de la sieste on partouze de chaque côté de la rue, en commun certes mais sans avoir pour autant à partager in situ les fantasmes sado-maso de l'obsédé obèse du troisième déguisé en Batman de série z. Dans nos campagnes, où l'air n'est plus aussi pur qu'il le fut au moment où Ionesco sortait du théâtre de la Huchette, la baie vitrée désormais triomphe tout autant, car il faut jouir du paysage et, du Luberon jusques aux contreforts monégasques la belle lumière provençale inondant le living immense s'accompagne de l'indispensable climatiseur sans lequel le résident primaire ou secondaire transpirerait tout aussi généreusement que s'il était coincé sur l'autoroute dans l'impitoyable fournaise d'un bel après-midi du mois d'août tandis que strident les cigales dans les pinèdes où s'entraîne le pyromane débutant.

L'homme moderne est immensément fier de ses multiples baies vitrées exposées plein sud, il peut de son fauteuil rotatif et sans bouger un orteil contempler son vaste gazon vert qui va de là à là (ample mouvement des deux bras largement écartés) qu'arrose jour et nuit sans nulle interruption le système Rain Bird à programmateur intégré. En agissant sur la télécommande dudit fauteuil il déplace latéralement et sans peine son champ de vision vers d'autres baies vitrées lui permettant d'observer la balancelle où stagne la mère de plusieurs de ses enfants, les parasols multicolores et la totalité de sa piscine bleue où barbote principalement sa secrétaire particulière et au-delà de laquelle est tapi dans l'ombre son valeureux quatre-quatre.

Convenons-en, sans la baie vitrée jamais la civilisation ne serait parvenue à atteindre un tel degré de convivialité et l'homme, tout moderne qu'il soit, jamais n'aurait réussi à s'épanouir dans le partage de son bien-être avec autrui. Vivre caché c'est très certainement se tenir à la marge, délibérément, c'est reconnaître sa faute et s'enfermer dans l'égoïsme le plus abject, c'est s'interdire d'être heureux et de le montrer.

Jean-Pierre Claris de Florian c'est la préhistoire du bonheur, tout restait encore à découvrir.

mars 2013

La fin des grands hommes

On ne fabrique plus guère de grands hommes, et même plus du tout, c'est sans doute l'époque qui veut ça. Ou le siècle, ce qui n'est pas plus précis mais il est apparemment vrai que nos grands hommes sont d'un autre temps. On a d'ailleurs cru bon, et même légitime, d'édifier en leur honneur des statues que l'on a plantées – le plus souvent sur un socle, y compris lorsque le grand homme était à cheval – dans un square ou sur une petite ou une grande place, tout dépendait de l'importance de l'homme. Certes, il ne reste plus désormais beaucoup de places encore désertes mais on pourrait certainement en créer de nouvelles, surtout maintenant que le rond-point est à la mode. On pourrait aussi, quitte à désobliger éventuellement quelque peu ses héritiers, remplacer tel ou tel autre grand homme par un plus récent, histoire de renouveler le paysage tout en honorant la mémoire de celui-là qui aurait bien mérité de la patrie en découvrant l'équivalent moderne du vaccin antirabique, en inventant la brouette nucléaire ou en révélant aux peuples ébahis que la terre est rigoureusement plate. Seulement voilà, des grands hommes nous n'en avons visiblement plus. En tout cas l'absence d'inaugurations de statues à leur gloire incite à penser qu'il n'y a plus personne dont on puisse se réjouir qu'il ait un jour existé. C'est pour le moins consternant mais je ne prêche pas pour ma paroisse, comme on dit, d'autant qu'il faut que ce soit à titre posthume.

Honoré de Balzac est mort en 1850. Auguste Rodin achève une sculpture le représentant en 1897 et il aura fallu attendre 1939 pour que l'on se décide à l'installer boulevard Raspail (ex-boulevard d'Enfer), à l'ancien carrefour Vavin devenu place Pablo Picasso en 1984, tandis que Le Centaure, œuvre en hommage à Picasso par César, trône à l'ancien carrefour de la Croix Rouge rebaptisé depuis place Michel Debré parce que c'est comme ça. Il n'empêche que ce n'est pas un grand homme puisqu'il n'a pas sa statue.

Notons toutefois que la notoriété des grands hommes d'hier s'est, pour nombre d'entre eux, quelque peu émoussée et que la statue a parfois davantage aujourd'hui pour vocation d'offrir aux pigeons un perchoir où fienter à l'aise que de faire souvenir au passant de quel illustre possible gredin elle perpétue en vain le nom. Le marbre traverse les âges sans trop s'émouvoir, il arrive que la pierre accepte mal l'affront que lui inflige en vertu du nécessaire progrès la circulation automobile, quant au bronze – s'il n'a pas été reconverti en canon afin de consolider l'amitié franco-allemande – il verdit ou noircit et s'intègre à merveille à la crasse ambiante des vastes métropoles. Car la gloire ne s'éparpille guère et préfère les cités où, par nécessité, prolifère le grand homme, elle n'y a que l'embarras du choix. Voilà pourquoi ces gens-là sont plus nombreux à Lyon qu'à Pontarlier et infiniment plus rares à Landivisiau ou Saint-Amand-Montrond. Lorsqu'on n'en a qu'un seul on est tenté de le gâter, on lui dédie la salle polyvalente, la rue qui mène au cimetière ou la place du marché, voire l'école communale s'il fut plus ou moins instruit, pour la statue il faudra attendre encore un peu.

C'est alors que survint la terrible misère consécutive à la disparition des grands hommes. Ne restaient plus désormais que des quelconques, de l'ordinaire sans beaucoup de mérite, rien qui justifiât que l'on s'enorgueillisse. Les drapeaux et la fanfare resteraient où ils sont depuis le dernier passage du Tour de France (dans la commune la plus proche), le vin d'honneur et l'inénarrable discours également. Ainsi va la vie, qui se passe fort bien des grands hommes.

C'est alors que survint la terrible misère consécutive à la disparition des grands hommes. Ne restaient plus désormais que des quelconques, de l'ordinaire sans beaucoup de mérite, rien qui justifiât que l'on s'enorgueillisse. Les drapeaux et la fanfare resteraient où ils sont depuis le dernier passage du Tour de France (dans la commune la plus proche), le vin d'honneur et l'inénarrable discours également. Ainsi va la vie, qui se passe fort bien des grands hommes.

mars 2013

Seul et unique

pour Pierre Capron

Être seul, c'est s'entraîner à la mort, affirmait Louis-Ferdinand Céline qui avait remarqué qu'en effet le cadavre ne brille pas par sa convivialité, même entassé en vrac dans les charniers des grands génocides historiques. C'est assez dire combien, lorsqu'on a refermé sur lui le couvercle du plumier et éteint définitivement la lumière, l'homme s'emmerde. Pourtant, lorsqu'il respire encore et que la plupart de ses organes essentiels demeurent vaille que vaille en état de marche, ce même homme prend généralement sur lui d'afficher une aussi bonne figure qu'il lui est possible. Il trinque volontiers, profère quelques imbécillités, il peut même sourire et, dans les cas extrêmes, rire aux éclats pour peu qu'il ait oublié un temps toute pudeur. Il arrive qu'il perde toute notion du ridicule, on dit alors de lui qu'il est heureux. Ou amoureux (sans amour on est rien du tout, c'est bien connu), la différence étant de l'ordre de l'infinitésimal, car dans de tels moments d'ébriété mentale il peut tout à fait énoncer de consternantes âneries et faire n'importe quoi, copuler frénétiquement en risquant le lumbago, perdre le peu de décence qu'il lui restait et chercher à se reproduire. On l'a vu sombrer dans la sénilité et le gâtisme précoce en présence de sa propre progéniture.

Paul Valéry soutient que l'homme seul est en bien mauvaise compagnie. Toujours, ajoute-t-il, catégorique. *Tout seul peut-être mais peinard*, nuança un jour qu'il était probablement d'excellente humeur Léo Ferré. Sauf qu'il lui arrive, à l'homme, d'inverser le propos et de constater que peinard peut-être, mais tout seul néanmoins. Car, s'il est souvent bougrement apaisant de vérifier combien il est bon et doux de constater sa peinardise, on peut aussi être tenté, parfois, de se lasser de devoir poser les questions et fournir les réponses. On ne saurait parler de conversation. Il y a certes des plages d'euphorie durant lesquelles l'homme peut parfaitement s'avachir devant son téléviseur et regarder jusqu'au générique de fin avec un air de béatitude épanouie la pire émission de télé-réalité en avalant sereinement son bol de camomille, ou encore, jouissant pleinement de sa solitude, il n'hésitera pas à déguster sans le moindre soupçon de honte un énorme cassoulet de Castelnaudary dont il n'aura pas à partager durant la nuit, voire instantanément dans les cas les plus critiques, les conséquences désastreuses.

Mais l'homme est un animal qui se sait vulnérable, il a pu le vérifier lorsqu'il a été heureux et/ou amoureux. Seul, il se sent encore plus vulnérable, il sait qu'il peut mourir sans crier gare d'un infarctus, d'une embolie pulmonaire ou d'une sclérose en plaques fulgurante sans que nul n'en sache rien – puisqu'il est seul – jusqu'à ce qu'on le découvre, deux mois plus tard, trahi par l'odeur. Voilà pourquoi l'homme se résoud le plus souvent à s'entourer d'amis, ou prétendus tels, dont il ne supporte pas toujours l'humour déplorable ou la manie qu'ils sont de se faire accompagner d'un plus affligeant qu'eux, invoquant le dicton fameux qui veut que plus on est de fous... et qui repartent bruyamment à deux heures du matin en ayant réveillé les voisins et en répandant les poubelles dans l'escalier.

L'homme seul peut aussi choisir de rembourrer sa solitude en introduisant dans son existence un chien, un chat, un canari ou un poisson rouge, plus rarement un cheval qui nécessite des herbages conséquents. Parfois, ayant vérifié en examinant le comportement de ses congénères la médiocrité de sa condition et constaté la dramatique réalité de son existence, il arrive que l'un de ces individus qu'afflige son implacable inutilité décide d'entrer dans les ordres, comme on dit. Une chose en entraînant une autre, il peut devenir pédophile. Ou pape. Ou les deux.

mars 2013

Parfois j'opine, souvent je réfute

Je n'ai pas une grande confiance – pour être tout à fait franc je dirais même que je n'ai aucune confiance. Principalement en ces individus onctueux qui se targuent de n'avoir pas d'opinion. Le grand, l'immense Lichtenberg disait que *rien ne concourt davantage à la paix de l'âme que de n'avoir point d'opinion*. Comme j'ignore si j'ai une âme, étant donné que de tous les endroits où j'ai eu mal un jour ou l'autre aucun ne se nomme ainsi et que j'ai eu mal à peu près partout, j'ai tendance à penser que je n'ai pas d'âme. Par conséquent, je n'ai donc aucune raison, même bonne, de chercher à ce qu'elle soit en paix avec elle-même et moi avec elle. Je peux dès lors tout à loisir me permettre d'avoir une opinion, à propos de tout et de rien, et de n'en point démordre, sauf peut-être sous la torture car je suis abominablement lâche. Mais je ne suis pas le seul et je pourrais citer des noms.

J'ai rencontré des gens, beaucoup plus lâches que moi, qui avaient choisi – et c'est bien le seul choix qu'ils firent jamais – une bonne fois pour toutes, de n'avoir nulle opinion concernant quoi que ce fut. Préfèrent-ils le bleu au rouge ? Ils ne savent pas et considèrent que l'un comme l'autre leur convient. Fromage ou dessert, Roux ou Combaluzier, la bourse ou la vie ? Ce n'est pas leur problème. Autant dire qu'en 1943 ils s'étaient fait une spécialité de n'être ni résistants ni collabos. Pourtant, ils n'étaient pas spécialement Suisses et je voudrais d'ailleurs profiter de l'occasion que je suis en train de m'offrir pour rappeler qu'à cette époque la fameuse neutralité suisse est à peu près aussi crédible que celle du Vatican. On pourrait à juste titre s'interroger sur la nécessité qu'il y eut à donner le droit de vote à des individus qui n'ont pas d'opinion, c'est pour le moins paradoxal.

Pourquoi ces gens-là iraient-ils au théâtre, au cinéma, au concert, voir des expositions, pourquoi liraient-ils des livres puisqu'ils sont incapables de se prononcer pour ou contre ce qu'ils ont vu, entendu ou lu. Car ils sont habités par la crainte de ne pas fournir la bonne réponse, celle qui sera conforme. Conforme à celle de ceux qui sont là ce jour-là, conforme à celle du dernier qui aura parlé, conforme à ce que l'on nomme l'opinion publique ? C'est s'exposer à devoir changer plusieurs fois d'opinion, en fonction du contexte, de l'opportunité, de la pensée majoritaire.

Dans les années soixante j'avais lu le livre d'un certain Roger Price, traduit sous le titre *Le cerveau à sornettes*. Roger Price, citoyen américain actuellement moins connu que Justin Bieber, à qui l'on doit l'invention de l'Évitisme, sorte de doctrine philosophique dont on peut légitimement s'étonner qu'elle n'ait pas rassemblé sous sa bannière tous les individus qui se targuent de n'avoir aucune opinion. Mais il est par ailleurs exact que les gens sans opinion sont le plus souvent également sans humour aucun, d'où leur incapacité congénitale à avoir jamais lu Roger Price. Ce qui n'empêche évidemment pas ceux qui ont une mauvaise opinion d'en être tout autant privés. Nous en déduisons, en toute humilité, que seuls sont susceptibles d'avoir une bonne opinion et l'humour nécessaire à cela ceux qui ont la même opinion que moi.

Roger Price résume l'essentiel de sa philosophie en une phrase qui dit assez simplement vers quelles catastrophes nous nous dirigeons : *Dès l'instant où la roue était inventée, les grands magasins devenaient inévitables*. Cet homme est d'un pessimisme noir, heureusement nous n'avons pas, lui et moi, la même opinion car j'aime beaucoup les grands magasins, principalement le rayon des sous-vêtements féminins. Mais j'évite d'y aller parce que parfois, souvent même, les femmes crient quand j'entre dans leur cabine d'essayage.

mars 2013

N'oubliez pas le guide, s'il vous plaît !

Les musées ne sont plus ce qu'ils furent. Ou alors il nous faut aller dans des coins reculés de province où nichent, oubliés comme si l'on avait honte d'eux et de ce qu'ils contiennent, de vieux bâtiments poussiéreux et glacés où nul n'entre jamais, sauf pour s'abriter lorsqu'il pleut. On a confié l'aménagement de nos plus prestigieux musées à des individus certainement diplômés à qui l'on a bien expliqué qu'il fallait désormais faire en sorte que l'on y circulât sans encombre quand les portes s'ouvrent devant le flot des visiteurs qui depuis déjà quatre heures poireautaient dans le froid mordant d'un hiver interminable ou transpiraient comme des terrassiers sans pelle ni pioche sous l'écrasante chape d'un soleil insolent. Car il est nécessaire que l'amateur d'art qui s'agglomère en un troupeau mouvant et dense progresse comme un inexorable tsunami, il lui faut de la place quand il s'avance en nombre vers les œuvres encadrées dont on l'a assuré qu'il s'agissait bien d'indiscutables chefs-d'œuvre. La vague doucement se stabilise, puis elle s'étire à un bout, s'allonge, se distend, menace de se rompre et se ressoude, on dirait une flaque d'huile sur le pont d'un cargo quand le roulis la déforme et lui donne vie. Bien entendu, ceux qui ont réussi à se trouver au premier rang sont autorisés à contempler pendant un instant plus ou moins bref l'œuvre immortelle tandis que derrière eux on se hisse sur la pointe des pieds, on se penche un peu à droite, un peu à gauche pour tenter d'apercevoir la chose qui ne mesure pas plus de trente centimètres sur quarante, cadre compris. Mais, dans un subtil mouvement d'anticipation, quelques-uns, là-bas, entament un glissando latéral et prennent à leur tour possession des places stratégiques face à un autre non moins inoubliable tableau. Les derniers seront les premiers, tous ou presque avaient pourtant été prévenus lorsqu'on les avait inscrits au catéchisme.

Le musée est une sorte de mausolée où l'on conserve ce que nous ont laissé des morts plus ou moins célèbres, mais quelquefois anonymes quand ils vécurent bien avant l'invention des Renseignements généraux. En province on y entasse tout ce que de besogneux chiffonniers ont collecté dans les environs, on peut ainsi y contempler dans la plus absolue tranquillité les portraits de quelques notables oubliés définitivement figés sous le vernis sombre qui craquelle ici ou là, ainsi que quelques débris de poteries éventuellement gallo-romaines, une collection d'animaux empaillés, des mousquets et d'antiques tromblons heureusement hors d'usage, un lit clos et un bahut récupérés avant le grand raid des antiquaires, tout un bric à brac que l'on s'est efforcé de mettre en scène en fonction de l'ampleur de l'édifice et des maigres subventions récoltées auprès des institutions mollement concernées. On y respire la mort et l'on y attrape froid.

À San Francisco, la grande salle du musée de la légion d'honneur est presque totalement déserte. Au centre, assise sur une banquette, une femme vêtue avec élégance d'un tailleur gris contemple un tableau représentant une femme qui lui ressemble. Ses cheveux blonds s'enroulent en un chignon qui fait comme un trou noir à l'arrière de sa tête. Il s'agit vraisemblablement d'un musée où personne jamais n'organise de grande exposition rétrospective d'un artiste de renommée internationale puisque nul n'a jugé opportun d'ôter la banquette où l'admiratrice est actuellement assise, afin de dégager l'espace pour que s'y répande sans gêne aucune la horde des visiteurs amateurs d'art. Debout derrière un pilier, James Stewart observe la scène.

mars 2013

Éditeur, ce n'est pas n'importe quoi !

S'il vous plaît, faites le nécessaire pour arrêter la fabrication du livre. Écrivait Raymond Carver en conclusion à la lettre qu'il adressait à son éditeur Gordon Lish le 8 juillet 1980 à huit heures du matin pour lui dire qu'il ne pouvait accepter la version remaniée du tapuscrit de *Beginners* que celui-ci venait de lui faire parvenir. Il faut dire que Raymond Carver devait beaucoup (il affirmait lui devoir tout) à son éditeur qui avait fait le choix de le publier alors que Carver ne jouissait même pas de la popularité d'un quelconque joueur de base ball. En réduisant de plus de la moitié le texte original de ce recueil de dix-sept nouvelles Gordon Lish entendait lui restituer le caractère concis, épuré qui avait fait le succès des écrits antérieurs de son poulain. Or il se trouve que ces textes représentaient pour Carver, dans leur forme originelle, l'affirmation du combat qu'il venait de mener contre l'alcool, la solitude et qu'il se refusait absolument à les amputer d'éléments qu'il estimait importants, voire indispensables, comme par exemple certains personnages et faits annexes, certaines phrases trop longues qui risquaient de contrarier, selon Lish, l'adhésion de ses lecteurs.

Beginners est paru en 1981 chez Knopf, aux États-Unis, sous le titre *What We Talk About When We Talk About Love* dans sa version light, comme disent les experts en diététique. En France il fut rebaptisé en 1986 *Parlez-moi d'amour* dans la traduction de Gabrielle Rolin aux éditions Mazarine. Il fallut attendre 2009 pour que l'on exhume le manuscrit intégral, conservé à la bibliothèque Lilly de l'université d'Indiana et que paraisse *Beginners* chez Jonathan Cape, puis l'année suivante sa traduction française par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso intitulée *Débutants* aux éditions de l'Olivier. Dans la post-face à cette nouvelle édition William L. Stull et Maureen P. Carroll, de l'université de Hartford, rappellent que Raymond Carver avait promis à sa compagne Tess Gallagher que ces dix-sept nouvelles seraient un jour publiées dans leur état d'origine. Raymond Carver est mort trop tôt, en 1988.

Reconnaissons à Gordon Lish la qualité du travail qu'il entreprit et mena à son terme mais autorisons-nous à penser que, quand même, l'auteur n'est pas quantité totalement négligeable. Car s'il est vrai que le titre d'éditeur, au sens où les Américains l'entendent et qui est légèrement différent de celui que nous attribuons, nous, aux directeurs de collection, autorise celui qui en est investi et quel que soit son talent à relire, corriger, modifier voir tailler dans le manuscrit de l'auteur dont il a la charge au sein d'une maison d'édition, peut-être faudrait-il que ses prérogatives ne s'exercent pas au détriment de l'écrivain lui-même et contre sa volonté.

Je m'étonne qu'aucun galeriste ne retouche lui-même les œuvres d'un artiste qu'il consent à exposer dans ses locaux ; je m'étonne que nul interprète, qu'il soit pianiste ou chef d'orchestre, ne corrige au gré de sa fantaisie et de ce qu'il croit être plus adapté au public du jour telle symphonie, concerto ou opéra ; je m'étonne que tel comédien ou metteur en scène ne décide de supprimer purement et simplement l'acte deux de la pièce d'un dramaturge plus ou moins célèbre... Mais il est vrai et incontestable qu'il existe dans la corporation des éditeurs quelques sujets particulièrement brillants auxquels il nous faut reconnaître des qualités de flair incontestables sans lesquelles nous ignorerions tout de l'œuvre littéraire de Minou Drouet, Jean-Pierre Papin, Michel Drucker ou Jean-Louis Debré. Erreur ô combien impardonnable, j'allais omettre – bien que cette énumération ne prétende pas à l'exhaustivité, loin de là

– l'inénarrable Jean-Philippe Smet. Notons d'ailleurs que bien souvent l'éditeur est lui-même un écrivain admiré de ses pairs, c'est assez dire s'il sait de quoi il parle et au nom de quoi ses compétences méritent d'être saluées. Voilà pourquoi Félix Léon Edoux inventa en 1864 l'ascenseur et la corporation des plumitifs le renvoi. On voit par là combien l'éditeur est un personnage qui gagne à être connu.

mars 2013

Madame

Au terme d'une fin d'après-midi consacrée à la liquidation totale d'une bouteille de Bowmore à peine entamée et dans la perspective d'une soirée morose tout entière dédiée à l'ennui j'avais, afin de l'embellir finement, projeté de revoir une seconde fois un téléfilm dans lequel vous tenez le premier rôle, ce qui, à mes yeux, en constitue le seul et unique intérêt. Sur un scénario faussement audacieux et plutôt opportuniste (de l'usage des sites de rencontres lorsqu'on vient tout juste de se faire larguer par un mufle – comment est-ce possible vous concernant ?) il vous incombait de nous faire croire que la solitude est à ce point intolérable qu'il faille, à tout prix, la combattre en compagnie de n'importe quel autre mufle, et il n'en manque pas. L'œuvre en question n'est certes pas un chef-d'œuvre immortel mais vous êtes de tous les plans qui la composent, et c'est plus que suffisant. C'est essentiel.

Ayant repris un peu plus tard mon Raymond Carver en cours je songeais qu'il était nécessaire que je vous dise – en vous laissant l'ignorer – combien vous éclairez d'une lumière grave et légère les femmes que vous contribuez à faire exister. La première fois où je vous ai vue j'ai immédiatement été séduit par ces minuscules rides que l'on nomme pattes d'oie pour ne pas prononcer le mot rides tellement infamant et qui se forment au coin de vos yeux lorsque vous souriez sans que vos lèvres ne s'écartent. Je vous ai vue ensuite danser le tango avec un huissier intransigeant et timide dans un appartement parisien. Tout près de votre tempe palpitait une veine et lui, l'huissier, tombait, littéralement, amoureux de vous. Qui aurait pu ne pas succomber, il n'aurait plus manqué que ça ! J'aurais aimé être huissier, bien que ce soit une corporation qui ne m'inspire nulle empathie, ou même acteur, pourquoi pas, j'aurais, toute honte bue, avec vous appris à danser le tango. J'aurais suivi des cours de fitness avec Jane Fonda (plutôt qu'avec Bob Sinclar) pour que mon ventre épouse le vôtre et répudié toutes mes épouses – précisément et bien que je ne sois plus guère polygame – pour sentir le poids, imperceptible pourtant, de votre bras sur mon épaule. Et admirer infiniment votre nuque, Madame, tandis que vous glissiez sur la musique que Carlos Gardel ou un éventuel Piazzolla interpréterait rien que pour nous... Je suis souvent revenu vous admirer dans ce film d'une pudeur et d'une tendresse inouïes. C'est le plus beau souvenir que j'aie de vous.

D'autres existent, il est vrai moins parfaits, moins idéalement conformes à l'idée que je m'étais faite de vous à l'issue de la première projection. Car définitivement vous êtes Fanfan. Je n'ignore pas que tout comédien est tenu de ne trouver de vertus qu'au dernier rôle qu'il interprète puisque c'est là le discours obligé qu'impose l'exercice promotionnel, auquel d'ailleurs vous vous prêtez fort peu, me semble-t-il. Je sais aussi qu'en termes de création seule compte l'œuvre en cours ou tout juste achevée et qu'a fortiori rien ne saurait égaler en promesses celle à venir. Pourtant, de vous à moi et sous le sceau de la confiance, vous admettez peut-être, puisque je promets de n'en souffler mot à personne, que l'on puisse éprouver de l'intérêt, de la tendresse, de l'amour, pour quelque chose qui n'est pas de l'instant.

J'entretiens des amours échouées avec d'autres que vous, mais c'était avant et vous n'étiez alors, dans le meilleur des cas, qu'adolescente et donc inconnue de moi. Ce que je regrette terriblement. Mais peut-être qu'en jupe plissée bleu marine et socquettes blanches vous m'eussiez moins troublé, allez savoir ! D'autant que ce n'est même pas certain, Madame.

mars 2013

That is the question

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir écrire ce matin ? Face à une telle interrogation n'importe quel individu à peu près normalement constitué perçoit presque immédiatement toute l'angoisse existentielle de celui qui s'exprime ainsi, de manière concise et radicale alors qu'un franc soleil printanier inonde la salle de bains où cet homme désespéré tentait, bien en vain, de réaliser le nécessaire ordonnancement d'une coiffure dont il aurait dû renoncer depuis longtemps à vouloir obtenir quelque effet séducteur. L'homme s'interroge à voix haute, bien que nul interlocuteur ne soit présentement disposé à l'entendre et moins encore à lui fournir une réponse, fut-elle complètement imbécile. C'est là une des difficultés inhérentes au langage parlé qui nous contraint à remplacer le point d'interrogation écrit par une subtilité vocale qui n'est pas toujours perceptible quand le questionneur est natif du canton de Vaud, par exemple. Et je tiens à préciser que ce n'est point là faire injure au banquier suisse à qui j'ai confié mes économies car ladite subtilité est encore davantage difficile à saisir en présence d'un chasseur inuit d'Akulivik tentant d'obtenir que je lui indique l'heure d'ouverture – que moi-même j'ignore – des Galeries Lafayette, surtout s'il a préalablement vidé quelques bouteilles de téquila en compagnie d'un général mexicain histoire de fêter plus ou moins dignement la victoire du président des États-Unis d'Amérique lors de la dernière élection présidentielle. Car l'intonation a son importance puisque c'est elle qui établit la différence entre une affirmation et une question.

Alors que par écrit tout devient simple puisque nous avons inventé le fameux point d'interrogation, bougrement pratique et bien connu des rédacteurs en chef de presse, effectivement écrite puisque le terme n'implique nullement que ce qui y est écrit le soit bien. Le rédacteur en chef de presse écrite, principalement hebdomadaire, affectionne le point d'interrogation, il a pour lui une tendresse particulière puisqu'il lui permet de dire sans affirmer. Il tempère l'accusation et la rend inattaquable juridiquement. Ainsi il annonce : *Dupont assassin ?* et la semaine suivante *Durant pédophile ?* avant d'ajouter afin de doper les ventes *Dugenou coupable ?* parce que l'injustice est un solide argument marketing.

Précisons à l'intention des infographistes qui continuent dans la plupart des cas à ignorer farouchement l'existence de règles typographiques puisque l'ordinateur permet d'oser n'importe quoi, n'importe comment. Précisons leur donc qu'au pays de Descartes, et même en verlan, une espace fine insécable précède le point d'interrogation, contrairement aux us et coutumes des Nord-Américains qui s'obstinent à croire que McDonald's a inventé l'apostrophe et aux Britanniques encore aujourd'hui persuadés d'avoir battu Napoléon à Waterloo, ce qui les autorise, croient-ils, à rouler à gauche dans un pays ridiculement monarchiste. Les Espagnols, qui aiment dissiper toute ambiguïté, en ornent le début et la fin de leur phrase interrogative, une fois à l'envers et l'autre à l'endroit. Nous sommes allé voir chez les Grecs qui l'ignorent et le remplacent sans vergogne par le point-virgule, ce qui justifierait leur tendance à ne jamais répondre aux questions qu'on leur pose concernant la mystérieuse disparition du colosse de Rhodes. Il a cours également en Chine et au Japon mais comme le sens de la question nous échappe complètement il est préférable de faire comme si nous n'avions pas entendu.

On voit par là l'importance capitale du point d'interrogation sans lequel nous n'aurions aucune légitimité à nous demander qui a flanqué par terre le vase de Soissons. En l'absence dramatique du point d'interrogation, comment pourrions-nous espérer obtenir une réponse, éventuellement intelligente,

lorsque nous demandons, pourtant poliment, au serveur à front bas où sont les toilettes s'il vous plaît ? Combien de marins, combien de capitaines, qui sont partis joyeux pour des courses lointaines mais privés du point d'interrogation, tourneraient toujours sans fin sur le lac d'Annecy parce que Claude Klotz lui-même n'aurait jamais daigné leur indiquer la sortie pour rejoindre les mers adragantes, combien ? Ce n'est pourtant pas faute de l'avoir réclamé mais la voix s'est éloignée, et Jean Constantin continue inlassablement de chercher ses pantoufles, Barbara elle aussi n'en finit pas de demander à son contre-bassiste, soi-disant parti chercher des cigarettes, dis quand reviendras-tu ? et je me souviens que dans mon adolescence ma mère souvent s'interrogeait avec tristesse en hochant la tête : mais qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour avoir un fils pareil ? gémissait-elle en me désignant du doigt. Je ne suis que le résultat mais sûrement pas l'ébauche d'une explication satisfaisante.

Il arrive que l'homme s'interroge lui-même et se demande, alors qu'il est déjà dans le métro, s'il a bien fermé le gaz avant de partir. Son point faible réside dans le peu de fiabilité dont est généralement coupable le sujet questionné. On a vu des tortionnaires s'énervent lors d'un interrogatoire pourtant musclé – comme on dit dans la police et jadis chez les nazis, ou même chez les nazis d'aujourd'hui – parce que le multi-récidiviste, même à moitié mort, refusait obstinément d'avouer le meurtre de trois mille six cent vingt-huit pensionnaires de plusieurs maisons de retraite dont on avait retrouvé la trace, mais pas davantage, dans les frigos d'une usine de fabrication de boulettes de viande de bœuf dans le sud-ouest de la France. Il est normal, compréhensible, que le tortionnaire s'impatiente.

Il arrive que le questionné se montre vraiment très peu coopératif, voire carrément hostile ou méprisant, on en a vus de grossiers qui n'hésitaient pas à joindre le geste à la parole. Le point d'interrogation parfois se heurte à l'incompréhension et cela peut décourager l'honnête homme, même occasionnellement tortionnaire. Qui s'en retourne alors, sévèrement déçu, dans sa caverne et grave sur le mur l'aveu même de son désarroi : D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?

En attendant la prochaine rafle il a intérêt à trouver une réponse crédible et à se forger un alibi en béton.

mars 2013

Le roman et les vieux renards

Les grands éditeurs, qui sont tous de vieux renards, savent mieux que personne ce qu'attend le lecteur, lequel est quand même l'unique destinataire des produits dont ils partagent l'exclusivité avec les libraires qui ne sont, restons lucides, que leurs petits détaillants, des sortes d'épiciers pour dire les choses simplement. Sans la fidélité de cette clientèle attirée leur existence serait fichtrement compromise. Ils le savent d'autant mieux que ce sont eux qui décident de ce qu'elle doit aimer. Ils sont ainsi parfaitement informés du fait que le bon lecteur, le lecteur méritant dont ils respectent assez scrupuleusement les choix aime avant tout et par-dessus tout le roman. Car cet individu lambda, comme ils l'appellent, souhaite qu'on lui raconte des histoires, et si possible avec beaucoup de personnages pittoresques entraînés dans des aventures plus ou moins exotiques mais nécessairement fort éloignées de la morne existence à laquelle ils sont interminablement confrontés jusqu'à la fin de leur affligeante existence. Le lecteur attend d'un livre qu'il le fasse rêver, car il ne sait pas rêver tout seul, les yeux ouverts sur son décor journalier, ses mornes habitudes, sa légitime moitié quotidienne. Voilà pourquoi l'éditeur sait que son lecteur ne veut sous aucun prétexte entendre parler d'autre chose que de romans. Ce constat est établi sur la base de statistiques qui sont, ainsi que l'exigent les statistiques, terriblement parlantes. Le lecteur ne trouvant dans la vitrine puis en piles bien rangées sur les tables les plus inévitables de son libraire – quand il en a un sur le trottoir qui le conduit jusqu'à sa station de métro la plus proche – que des romans on peut sans crainte de se tromper en déduire que c'est le roman qui se vend le mieux et qu'il convient donc de publier essentiellement des romans. On pourrait bien sûr faire réaliser des sondages sur un échantillon représentatif, ils ne diraient pas autre chose. Car le lecteur exige qu'on lui mitonne des intrigues tarabiscotées où Paul aime Denise qui s'est entichée de Raoul, lequel est ramasseur de savonnettes aux Bains Douches (selon les époques on change les prénoms qui, comme les robes et les coiffures, se démodent assez vite). Il lui suffirait pourtant d'observer ce que fricote la crémillère d'en bas avec le coiffeur de l'avenue Raymond Poincaré tandis que son époux entretient une relation pas très nette avec le marchand de journaux dont on dit qu'il pourrait bien trafiquer dans la drogue ou les armes, ou les deux. Mais on préfère généralement quand c'est écrit dans un livre, c'est plus vrai, un peu comme dans le journal mais avec davantage de détails et d'imagination. Et puis, le lecteur ne sait pas écrire, il n'a jamais appris. Voilà pourquoi on a inventé, il y a fort longtemps, le romancier. Qui est une sorte d'authentique écrivain, dont le métier est de fabriquer des romans comme le boulanger fabrique des baguettes, des bâtards et des croissants (il arrive, assez souvent, que l'écrivain fabrique lui aussi des bâtards). On a créé à son intention des ateliers d'écriture afin qu'il apprenne bien les recettes, l'orthographe et le style, plus tard, lorsqu'il sera à son tour un peu célèbre, même si ce n'est pas beaucoup, il animera lui aussi des ateliers d'écriture, pour aider les jeunes qui débutent dans le métier. Évidemment que les fameuses intrigues se ressemblent toutes un peu, mais quoi ! dans la vraie vie c'est bien un peu la même histoire, et puis le lecteur aime tellement retrouver ses repères, il faut respecter les conventions, sinon le lecteur est dérouté. La salope reste la salope, et l'honnête homme lui aussi pareillement. L'authentique écrivain pourrait même être de l'Académie française, d'ailleurs il arrive qu'il le soit presque puisqu'il en est certains qui sont journalistes à la télévision, chanteurs de variétés, acteurs connus ou même parfois joueurs de football, c'est assez dire s'il faut vraiment du talent. Quelques-uns,

dit-on, se font aider par un complice, on appelle ça un nègre, ce qui démontre la difficulté, surtout pour les autobiographies, à cause des dates notamment qu'il faut vérifier. C'est la popularité de leur auteur qui pousse les éditeurs à publier ce genre d'ouvrages, à condition que la biographie soit romancée, sinon on court à la catastrophe, le bouillon. On voit par là dans quel potage peut finir la culture. Néanmoins, tous les éditeurs sans exception le reconnaissent, il n'est de salut que par le roman. Quelques écrivains modestes, dont la capacité de production est restreinte, se contentent bien souvent de produire ce qu'ils nomment des nouvelles, sortes de romans étriqués où l'intrigue est inexistante, où la plupart du temps les personnages sont mal définis et n'ont aucune consistance psychologique. On ne raconte pas une vraie histoire en dix pages, bien entendu, cela ne s'est jamais vu. Il paraîtrait même – c'est à peine croyable – que certaines personnes écrivent des textes d'un feuillet ou deux. On croit rêver ! Il s'agit probablement de canulars, montés par des gens qui n'ont rien compris aux attentes des lecteurs. On ne donne naturellement pas cher de leur avenir dans le monde merveilleux mais ô combien exigeant de l'édition. Comment peuvent-ils espérer se frotter à Balzac ou à Jules Romains avec leurs textillons ridicules et tellement dérisoires ?

Interrogeons-nous et souhaitons-leur de trouver un vrai métier qui soit à la mesure de leurs ambitions, mais il est hélas vrai que, jusque dans le métro, les poinçonneurs de tickets ont fini eux aussi par disparaître...

mars 2013

Craignons la fonte des neiges

De ma fenêtre ce matin, si le brouillard finit par se lever, je pourrai apercevoir le ballon de Guebwiller. Il faut vraiment l'avoir vécu pour le croire, cela doit faire plus ou moins un an qu'il pleut. À peu près, parce que je n'avais pas songé à noter sur mon agenda précédent le jour où cela a commencé. On ne saurait penser à tout et il est notamment insensé de prévoir, au motif qu'il se met à pleuvoir un peu continûment à la fin du mois de mars 2012, que c'est parti pour – les optimistes apprécieront – jusqu'à fin mars 2013. Néanmoins mes repères sont incontestables : il y a un an les artisans entamaient les travaux de réfection des toitures, il y a un an le chemin était défoncé par les allées et venues des camions et de cet énorme engin intelligemment nommé Manitou. Il pleuvait et les ornières déjà se creusaient, elles n'ont depuis lors cessé de s'approfondir et de se remplir d'eau, deux à trois fois par semaine. Certes, n'étant pas totalement ingrat je reconnais que je suis désormais au sec dans mon lit, et tout autant là où, en ce moment même, je mesure devant l'écran de mon ordinateur l'ampleur de ma déconvenue. Je ne le conteste nullement, le progrès est appréciable. Mais dehors...

En bref, il ne faut sortir sous aucun prétexte et rester derrière ses fenêtres à contempler les flaques s'agrandir et s'étendre, les fondrières déborder et vomir leur trop-plein de bouillasse. On a ainsi une sorte de reconstitution de ce que fut, il y a fort longtemps, cette région lorsque la mer la recouvrait et que l'homme d'alors s'interrogeait sur l'opportunité qu'il y aurait eu à ce qu'il soit équipé de nageoires, de palmes et d'un tuba. Les anciens – je veux parler ici des paysans bas-alpins qui investirent les lieux après que les eaux se soient retirées –, moins stupides qu'on le prétend dans les départements voisins, construisirent leurs maisons sur les hauteurs de chaque colline afin de se tenir à l'abri d'éventuelles inondations (ainsi que des agressions visuelles et sonores qu'induit la prolifération de l'enshorté durant les séquences de congés payés). Seuls les imbéciles et les prétentieux choisirent la vallée, persuadés que la fertilité des terres et la proximité immédiate des grands axes routiers et ferroviaire compenseraient largement d'éventuels désagréments à caractère hydrophile. À l'heure qu'il est, et en attendant confirmation de la part des autorités concernées, et elles sont en passe de l'être toutes, il ne doit certainement guère faire bon s'allonger sur une chaise longue dans la perspective d'une sieste réparatrice pour qui-conque a un jour eu l'idée saugrenue de s'installer dans l'ancien lit, pourtant désormais à une place, de la Durance. Car ici, sur les hauteurs, la situation devient sans cesse plus préoccupante et il est finalement assez humain que nous nous soucions occasionnellement de ces pauvres congénères emportés par les flots sans qu'ils aient même eu le loisir de fermer le gaz ni les volets. Mais à quoi bon, en effet. Un fleuve d'eaux boueuses charrie très probablement en ce moment même quantité d'automobiles presque neuves dont leur propriétaire devra, s'il est encore vivant, continuer de rembourser l'indispensable emprunt ; au milieu de landeaux renversés veaux, vaches, cochons dérivent en hurlant et parfois s'échouent sans grâce sur un barrage provisoire de peupliers arrachés à la rive où se cramponnent déjà quelques enfants que le froid bleuit tandis que leur moniteur s'obstine à les rechercher cinquante kilomètres en amont parmi les ruines d'une colonie de vacances pour orphelins bosniaques, ou limougeots car on dit qu'il pleut également, certes un peu moins, en Limousin. Au fil des heures et des jours on voit passer des nourrissons emmaillottés dans leurs Pampers, des poupées Barbie, des armoires normandes ou provençales éventrées, de somptueuses cuisinières quatre feux à induction, des bahuts bretons dont

se demande ce qu'ils font si loin de chez eux mais lorsque la mer monte nous ne maîtrisons plus rien, des fauteuils Louis XVI, Louis XVII, Louis XVIII, des Voltaire sans Voltaire absent depuis longtemps déjà, un tracteur Massey Ferguson presque neuf et sa remorque de six mètres de long, une salle de classe d'école communale plus ou moins complète où ne manque véritablement que l'instituteur, un raton laveur dont on sait depuis fort longtemps la prévention que l'espèce entretient à l'égard des agriculteurs modernes et de leurs pesticides, toute une civilisation en somme qui défile et sombre dans le tumulte d'une année exceptionnelle. L'eau gronde et mousse, on dirait l'océan un jour de grandes marées quand la bigoudène de Pont-l'Abbé s'en vient jusque sur la jetée guetter l'improbable retour de son pêcheur de crevettes. On prédit un mois d'avril plutôt favorable à la reconstitution des nappes phréatiques à un niveau jamais égalé et de graves experts, au vu de la conjoncture, n'envisagent guère d'amélioration en mai, en juin peut-être mais il conviendra, disent-ils, de redouter des orages qui pourraient être tragiquement violents.

Un ethnologue bien connu des médias vient de suggérer qu'il serait peut-être prudent de mettre à l'abri quelques spécimens d'autochtones en bon état, afin de préserver l'espèce, a-t-il ajouté sans paraître plaisanter. On voit par là combien la situation mérite d'être prise au sérieux.

mars 2013

Pouvez-vous répéter votre question ?

Parmi les questions parfaitement imbéciles auxquelles les imbéciles heureux ne rechignent pas à répondre il en est une qui depuis toujours connaît un succès jamais démenti. Quelle est votre couleur préférée ? Il semble en effet que nous soyons tenus d'avoir une couleur préférée, sans quoi nous ne serions probablement pas dignes d'être français, républicains, voire hommes ou femmes. Le citoyen français s'abstient généralement de répondre lorsqu'on ose lui demander quel est le montant de son salaire mensuel, il n'aime guère ce genre de questions indécentes qui concernent sa vie privée. Soit il gagne trop, soit il ne gagne pas assez, dans tous les cas de figure en parler l'indispose. En revanche, si on l'interroge pour connaître sa couleur préférée il consent volontiers à révéler ses penchants en la matière. Qu'il affectionne le bleu, le rouge ou le vert il tiendra toutefois à préciser qu'il ne ferait en aucun cas repeindre son intérieur dans ces couleurs-là, non, il aime le bleu, le rouge ou le vert quand il est amené à choisir une jupe, des chaussures, une cravate, c'est-à-dire à dose relativement modeste ou carrément réduite. Ce sera sa couleur préférée, à condition qu'elle soit couleur d'appoint, touche de couleur. Principalement chez le sujet mâle qui, à l'exception de quelques excentriques possiblement invertis, tient à préserver sa dignité professionnelle notamment. Peu d'employeurs verraient en effet d'un œil enthousiaste arriver le matin leur personnel masculin en costume rose fuschia, même avec une cravate assortie d'une grande sobriété. Il n'y a guère que le très haut clergé qui puisse s'autoriser semblable fantaisie vestimentaire.

Afin d'épargner au lecteur méritant toute insistance qui pourrait s'avérer déplacée et même carrément malvenue je dirai donc sans barguigner que ma couleur préférée est le noir. *La plus belle des couleurs, c'est le noir*, disait Jacopo Robusti, dit Tintoretto parce que son père était teinturier dans le quartier de la Merceria à Venise, dit Le Tintoret en français. C'est Alexandre Vialatte qui le rapporte, il le tenait d'Henri Pourrat, c'est dire si l'information peut être considérée comme exacte. Voilà pourquoi je préfère le noir, parce que c'est la plus belle des couleurs. Je ne déteste pas le blanc – surtout le matin – dès lors que j'ai à portée de main ce qu'il me faut pour le couvrir de noir, car on n'a rien inventé de plus absolument parfait pour mettre en valeur le noir. À condition bien sûr qu'il en reste très peu sans toutefois le nier complètement. Il faut le laisser subsister à petites doses, ne pas le tuer, juste l'humilier. Toute autre couleur qu'on lui associe en est sublimée, mais elle doit demeurer à sa place, en seconde position, et ne jamais prétendre occuper plus d'espace qu'elle n'est en mesure de le faire sans s'abîmer dans l'exhibitionnisme tonitruant et l'extravagance tapageuse, sans déchoir. Le noir c'est l'absolu.

Pour obtenir qu'on lui raconte encore une fois la merveilleuse histoire de l'ogre déguisé en loup qui boulotte la mère-grand, le petit chaperon rouge, la galette, le pot de beurre et les sept nains, l'enfant invoque le plus souvent le fait qu'il a peur dans le noir. Fariboles et calembredaines. Il a peur parce que, au moment de sortir de la chambre, l'adulte éteint la lumière et que l'enfant sait parfaitement les risques qu'il court (se briser les orteils en butant dans les pieds du lit ou dans un fauteuil, manquer une marche en descendant l'escalier et se retrouver dans un fauteuil roulant jusqu'à la fin de ses jours) en se levant dans l'obscurité lorsque les vieux sont couchés pour aller jusqu'au placard où sont enfermés les flacons qui l'aident tellement bien à s'endormir. L'enfant n'a nullement peur du noir, il est comme tout un chacun et apprécierait que l'on consentît à lui octroyer un minimum de confort bourgeois. Une lampe de chevet, par exemple.

avril 2013

Quelle chance nous aurons eue

En ces temps de libéralisme débridé je me laisse parfois aller à maugréer et il m'arrive de conclure mes ruminations par un *c'était mieux avant* dont je ne disconviens pas qu'il soit de nature honteusement passéiste. Et je sais que ce n'est pas bien du tout, que l'avenir est là – entre radieux et irradié, il me semble que le doute n'est plus permis – qui nous tend ses moignons et affiche un rictus de trichromosomique tchernobylisé, lequel est peut-être il est vrai l'ébauche d'un sourire mal abouti ou un peu crispé. Car enfin, montrons-nous un brin objectifs, que diable ! et efforçons-nous de prendre pleinement conscience de la chance dont nous bénéficions, que nous ancêtres même les plus proches n'ont pas même eu les moyens d'imaginer qu'elle pût un jour nous être accordée. Certes, ils ont connu le nazisme et ses avatars mais nous aussi, qui n'étions que frêles enfants tellement sous-alimentés que Pierre Mendès-France décida en 1954, tandis que nous tentions de suivre une scolarité bien perturbée, de nous attribuer une ration de lait afin de nourrir nos pauvres corps chétifs à jamais abîmés par les privations tout en nous préservant des effets nocifs de l'alcool. Dont pourtant Pasteur lui-même, grand amateur de vin jaune du Jura issu du cépage Savagnin, avait vanté les mérites tandis que les Normandes, de leur côté, n'hésitaient pas à couper d'un peu de calvados le lait du biberon de leur progéniture pour lutter contre l'humidité du climat et les brouillards matinaux, disaient-elles. Certes ils ont connu l'Occupation, la Collaboration ou la Résistance selon l'opportunité qui s'offrait à chacun, puis la Libération et ses petites contrariétés telles que la tonte en public pour avoir fricoté avec le fridolin, mais quoi ! les poux nous valurent tout autant d'être tondus bien que nous n'eûmes guère de rapports sexuels avec les camarades de chambrée de Joseph Alois Ratzinger. Puis, à peine entrés dans la fleur de l'âge, tandis que nous étions confrontés à la violence verbale d'André Claveau poussée à son paroxysme, nous profitâmes de voyages exotiques dans nos colonies, les plus aventureux choisissant l'Indochine tandis que les couards étaient envoyés en Algérie afin que l'on en fît de vrais hommes bien couillus. Au gaullisme succéda le pompidolisme dont il nous faut saluer ici le haut niveau en termes de prospective puisque, dès 1973, il anticipait la nécessaire soumission aux directives européennes de la finance sans lesquelles nous n'aurions pu accéder à un tel degré d'asservissement collectif au profit d'une minuscule minorité de suzerains autoproclamés et, pour la plupart, méconnus de leurs sujets. Qui oserait aujourd'hui dénigrer les bienfaits du progrès puisque désormais nous ne sommes plus tenus de travailler pour vivre, d'autres le font pour nous, ailleurs, plus ou moins loin de nous et pour un coût infiniment moindre. Quant à vivre, d'autres encore mais pas les mêmes, le font également pour nous et il semble qu'ils s'en portent fort bien. Nul – encore que ce ne soit pas tout à fait exact – n'est certes à l'abri d'un petit incident technique ici ou là, mais plutôt là qu'ici car on a pris grand soin de contruire les Tchernobyl et autres Fukushima ailleurs qu'en ces lieux mythiques où des individus que la sagesse illumine de l'intérieur décident de la marche du monde, de qui peut vivre et de qui doit mourir.

Il faut s'écarter de ces milieux privilégiés si l'on ambitionne de goûter aux spécialités gastronomiques que des usines fabriquent à partir de déchets vaguement alimentaires dont on nourrira les basses couches de populations lobotomisées par un pouvoir (politique, économique et médiatique) plus ou moins mondial qui s'est approprié la totalité des ressources pour en redistribuer la partie qui ne lui est

pas immédiatement nécessaire à un prix qu'il sera seul à fixer. Des hommes politiques – ou d'affaires, c'est souvent la même chose – usent de méthodes qu'en public ils condamnent pour mieux mettre à l'abri des regards indiscrets, voire concupiscent, des magots parfois conséquents en prévision de leurs vieux jours. Ce sont gens prévoyants qui n'ignorent pas que le système par répartition ne leur est pas favorable et qu'il vaut mieux ne jamais mettre tous ses œufs dans le même panier. Quiconque se fait un jour surprendre déclarera la main sur le cœur qu'il espérait qu'on lui accordât au moins le bénéfice du doute – le bénéfice ! – surtout si son honneur ne pouvait être lavé. À soixante degrés. *Gouverner c'est prévoir*, disait Émile de Girardin (1802-1881), député de Paris, à qui l'on doit la belle et noble idée de voir désormais le capitalisme investir dans la presse. Libéral avant l'heure !

Il est plutôt réconfortant de constater l'énorme quantité d'horreurs accumulées depuis des siècles (et principalement durant ces derniers temps). Le sachant, on se dit que c'est une sorte d'acquis – je n'ose pas ajouter social. Ce qui est fait n'est plus à faire.

Les Romains – bien avant l'invention du Vatican, du Duce et du Cavaliere – avaient déjà mis au point la formule résumant tout un art de vivre. Du pain et des jeux ! Nous ne cessons de l'améliorer, de la peaufiner, de l'enrichir. Du pain nous sommes passés au minerai et la faim dans le monde devrait connaître enfin son épilogue grâce aux organismes génétiquement modifiés car la science est l'avenir de l'homme. Observons d'ailleurs avec quel à-propos elle a su s'investir avec bonheur et efficacité dans le domaine des jeux. Quelques peuplades arriérées continuent certes de s'épanouir dans l'orgasme collectif que leur procure l'assassinat d'un taureau par un danseur efféminé armé d'une épée, on a les gladiateurs qu'on mérite, mais ce qui de par le vaste monde enthousiasme les foules et les fait hurler de ferveur c'est le sport. Ach ! la beauté, la noblesse du sport qui transforme des crétins drogués enshortés en hommes-sandwich millionnaires tandis que dans les tribunes le nazillon de service agite son drapeau et s'apprête à affronter l'ennemi à coups de cannettes de bière et de barres de fer...

Depuis le temps qu'il est en marche, le progrès ne devrait pas tarder à toucher au but. Encore une victoire. La dernière ? Et nous aurons vécu cet épisode en direct, pour de vrai, et contribué, fut-ce modestement, à la réussite de l'entreprise. Qui donc, par le passé, pourrait s'enorgueillir d'une semblable performance, qui oserait revendiquer un tel gâchis, une aussi somptueuse débauche d'arrogance, de mépris, de négation et un talent pareillement exemplaire pour le mensonge, l'escroquerie et l'hypocrisie, qui ? Nous sommes l'apothéose de cette histoire dont on nous assure qu'elle avait pourtant bien commencé, les plus brillants sont parmi nous, en ce siècle dont il nous reste à espérer qu'il n'ait pas de suivant. Est-ce que ça ne valait pas la peine d'être là, pouvons-nous regretter d'avoir été invités ?

Mais... les meilleures choses ont une fin, non ?

avril 2013

Au-delà des grilles

Probablement animés des meilleures intentions, soucieux de faire plaisir et d'éveiller la curiosité de leur progéniture, la plupart des parents que n'accapare pas exagérément le souci de gagner beaucoup d'argent en se faisant bien voir de leurs chefs entraînent leurs chers petits dans une visite guidée du zoo le plus proche. C'est qu'il n'est pas mauvais du tout de leur inculquer dès le plus jeune âge le principe élémentaire de la réclusion à perpétuité en espérant qu'ainsi ils en tirent les conclusions qui s'imposent et qu'ils en fassent rapidement le meilleur usage. À savoir, se croire en liberté parce qu'on a pris soin de peindre les barbelés en bleu.

Pleinement conscients de notre responsabilité en tant qu'inventeurs patentés des droits de l'homme qui font sourire, parfois discrètement mais pas toujours, les dictateurs (homologués ou non) du monde entier, nous avons, à regret, fini par renoncer à exhiber dans une cage solidement cadenassée quelques spécimens de nègres plus ou moins apprivoisés qui apportaient pourtant une touche d'exotisme fort prisé des familles chrétiennes durant leur promenade digestive dominicale, entre hostie à dix heures et tisane vespérale. On pouvait, pédagogiquement parlant, faire mieux saisir par nos chères têtes plutôt blondes le principe même de Darwin en passant sans transition démobilisatrice de la cage du gorille ou de l'orang-outan à celle du bantou sauvage capturé au cœur de l'Afrique équatoriale française. Mais les colonies n'ont qu'un temps et il est désormais devenu certes difficile mais en quelque sorte inutile de s'en aller kidnapper, sur le territoire où il se reproduit, ne fut-ce qu'un seul de ces sujets alors que nos propres héritiers peuvent en croiser chaque jour d'appréciables quantités dans la rue, le balai à la main, ou sagement assis sur les bancs de n'importe quelle agence de l'indispensable pôle emploi. Ce en quoi ils ne diffèrent guère de l'homme blanc ordinaire depuis qu'il a admis n'être rien, ou si peu.

Le jeune chérubin doit donc dorénavant se contenter du spectacle assez peu divertissant que lui offrent quelques animaux incomplètement domestiqués dont on perçoit l'ennui mortel auquel ils ont un jour été condamnés. Si l'on excepte le babouin à cul rouge, qui réussit encore, dès lors qu'il consent à imiter l'homme imitant le singe qui s'épouille, à déclencher un semblant d'hilarité imbécile chez l'adolescent défiguré par l'acné, l'apathie est générale. Les journées sont longues au jardin zoologique et les nuits tellement peu propices à l'aventure. Du matin au soir et du soir au matin le lion somnole, il ouvre parfois un œil éteint, le temps d'apercevoir, paupières mi-closes, ces quelques proies gesticulantes dont il a bien compris qu'il ne fera jamais un en-cas pour patienter en attendant la distribution programmée à l'heure où jadis il s'en allait boire comme le font les grands fauves dans les documentaires animaliers que tournent des ethnologues payés pour conserver une trace – à destination de qui ? – de ce qui fut et ne sera bientôt plus. Quand, plutôt que la faim, l'ennui se fait davantage insistant il baille, et s'en retourne à ses rêves. Dans son marigot artificiel le crocodile compte les heures, les jours, les mois et trouve le temps vraiment long et l'horizon particulièrement bouché. Au motif que le réapprovisionnement est onéreux on a pris grand soin de séparer les espèces, ce qui engendre une regrettable sensation de vacuité puisque la chasse ou même le simple divertissement sont désormais interdits. Le prédateur est au-delà des grilles. Le week-end, les vacances d'été, de printemps, d'hiver n'existent pas, pour les bestioles c'est tous les jours férié. Pour se désengourdir quelques-uns font les cent pas, c'est l'heure de la promenade. Jamais on ne les convoque au parloir. Les matons ne sont pas spécialement agressifs, plutôt prudents et sachant garder leurs distances. Vu de l'extérieur, on peut se dire que c'est en somme la vie rêvée, nourri, logé, et plus ou moins blanchi. Vu de l'extérieur, la prison n'est qu'un mot.

L'homme moderne aime à conserver à portée de main ou de regard quelques spécimens des espèces qu'il s'emploie à exterminer. Des sortes de témoins, des justificatifs, des preuves par l'absurde. Il peut aller jusqu'à reconstituer la maison du paysan breton, avec tous ses ustensiles d'époque, qu'il fera visiter à ses héritiers afin qu'ils aient une vague idée de ce qui n'existe plus. L'homme a le goût du musée, bien qu'il s'en défende il est un peu collectionneur.

avril 2013

Pour en finir avec le jugement des hommes

L'homme ordinaire manifeste généralement une solide répulsion à l'égard de ce qu'il traîne derrière lui. Ce qu'il nomme son passé avec une moue d'intellectuel germanopratin tout droit sorti de chez le coiffeur le plus souvent l'encombre, il n'aime guère qu'on en parle et la honte le saisit parfois lorsqu'il est seul et songe, assis sur le couvercle en bois des îles vernissé – certains modernistes disent préférer le plastique, plus facilement lavable – dans une attitude qui inspira avec le succès que l'on sait l'auguste Rodin. Bien qu'affichant un goût prononcé pour l'instant présent dont il tire une proverbiale et pragmatique efficacité, il aime mettre en avant sa détermination à ne se préoccuper que de son avenir de vivant. Il se veut homme de son temps plutôt que témoin. En dehors de quelques spécimens particulièrement crédules et pour cette raison bien disposés à s'imaginer réincarnés en caniche à poil dur ou en réséda à fleurs blanches, il s'interdit le plus souvent d'évoquer le moment où il ne sera plus. L'idée même le hérisse et, comble du paradoxe, il marche à reculons et renverse un authentique Gallée auquel il était très attaché – en raison de son prix, car le passé ne présente d'intérêt qu'à condition qu'il ait acquis de la valeur. D'aucuns, habités par une incompréhensible fatuité, se voient sans vergogne siéger à la gauche ou même à la droite d'un vieillard barbu dont de très onctueux sergents recruteurs leur ont très tôt vanté la pourtant suspecte hospitalité, puisqu'il (la coutume veut qu'entre gens bien éduqués on use ici de la majuscule, mais n'appartenant point à cette élite je m'abstiens) n'hésiterait pas, selon eux, à partager avec n'importe qui – ou presque, pour autant que celui-ci fût d'identique obédience – le confort soi-disant doré de sa chambre de bonne paradisiaque, commodités sur le palier néanmoins. Ceux-là se bercent d'illusions molles et se gargarisent d'invraisemblables nirvanas, du coup ils ne se soucient guère de leur quotidien ordinaire et gaspillent un temps précieux en psalmodies blablateuses et fariboles extatiques. Quant à se préoccuper un minimum de l'état des lieux après qu'ils les aient abandonnés de manière définitive c'est bien la cadette de leurs interrogations. D'ailleurs, ils ne s'interrogent jamais, ils savent. Et jamais ne doutent. La plupart d'entre eux ont depuis lurette réservé leur emplacement, trop heureux de pouvoir contraindre – sans en avoir l'air – ceux qui leur survivront à l'obligation d'entretien et de fleurissement de leur précieux catafalque. Ils seront là, à plus ou moins six pieds sous terre selon la dureté du terrain, à jamais inoubliables. Du moins le croient-ils et tiennent-ils à le croire car, en cachette, l'oubli d'eux-mêmes les peine énormément. Voire les irrite. Ils ont choisi le marbre, pour que ça dure, négligeant le principe d'obsolescence programmée qui, au même titre que les individus très ordinaires, les concerne pourtant directement. C'est qu'ils se verraient bien, confiés aux mains expertes d'un homme de l'art, embaumés tels un pharaon ou quelque dictateur adoré de ses sujets et tenant la distance, ad vitam aeternam, sous un couvercle de verre d'où le moindre vermisseau est exclu. Mais pour ce qui concerne le monticule de déjections de toutes sortes qu'il n'aura pas manqué d'accumuler tout au long d'une existence nécessairement exagérément longue, le futur cadavre s'en lave les mains, s'en temponne le coquillard, à moins bien sûr qu'il n'ait réussi à léguer aux peuples émus, avec tambours et trompettes, quelque pyramide du louvre, quelque centre ou hôpital pompidou, quelque bibliothèque mitterrand ou arche de la défense. L'homme quelconque n'a, quant à lui, pas vocation à devenir monarque et l'héritage qu'il laisse peut éventuellement séduire l'expert en antiquaille désœuvré qui, tel la hyène, renifle la charogne alors que la viande est encore tiède. À l'exception de trois ou quatre

cochonneries vermoulues ou poussiéreuses auxquelles il a fini, contraint mais à peine contrit, par renoncer il s'en va content de lui, satisfait d'avoir contribué à la désertification des campagnes, au pourrissement des sols, des eaux et de l'atmosphère, à la disparition des espèces indignes de lui quand elles ne servaient pas à le nourrir, fier d'avoir – sinon lui, son frère sans doute – bétonné, ferrailé, plastifié la planète tout entière, œuvré pour le progrès en somme et l'édification des masses laborieuses, souillé tout ce qui respire, vibre et frémit, s'écrase sous sa botte de conquérant, et s'aplatit devant la puissance de son altier regard martial... Il peut parfois se montrer plus orgueilleux encore que les autres quand il est un splendide plasticien, un inoubliable poète, un magnifique écrivain, un soliste éblouissant, un illustre compositeur (encore qu'ils se fassent rares ces jours-ci), un merveilleux comédien, metteur en scène, décorateur, chorégraphe, scénographe, commissaire de quelque chose qui ne serait pas de basse police, conservateur mais d'avant-garde néanmoins of course, un artiste en quelque sorte, un créateur pour dire les choses simplement, comme le sont les grands gâte-sauces, les grands capilliculteurs, les grands tranche-bidoche, car les créateurs sont tous grands et innombrables, pour notre bonheur à tous, ou presque puisqu'ils nous enrichissent – culturellement s'entend – quand l'homme vraiment ordinaire ne songe, lui, qu'à survivre et se reproduire, essentiellement préoccupé par le contenu de son réfrigérateur et l'avenir immédiat de sa progéniture. Et ce sont parfois, souvent même, ceux-là qui s'oublent dans d'épouvantables flatulences, créant à tout-va, inondant, recouvrant le monde de leurs saletés, persuadés qu'ainsi ils le rendront meilleur et le sauveront, le monde. Certes certes, tous ces immenses et généreux donateurs d'art ne sont pas uniformément méprisables, nombreux sont ceux qui nous ont fait l'honneur de nous abandonner quelques-unes de leurs plus réjouissantes défécations avant de s'en aller, le côlon bien dégagé, vers une retraite bien méritée, et c'est tant mieux en effet qu'ils se soient ainsi répandus, afin que nos petits appétits, nos petits besoins d'art soient rapidement satisfaits... mais trop c'est trop, il faut que ces gens (surtout les nouveaux !) se taisent, qu'ils nous lâchent la grappe, parce que tous ces chefs-d'œuvre nous ne savons plus qu'en faire, nos musées, nos bibliothèques sont remplis à craquer, ils débordent et le trop-plein se déverse sur les murs, dans les rues, les prairies, les rivières et s'étale sans retenue aucune, empuantissant l'atmosphère, les conversations, les digestions somnolentes. Il est temps d'en finir, il est temps que l'homme apprenne enfin à se satisfaire de ce qui déjà existe, quitte à ce qu'il se livre en cachette à quelques excentricités affligeantes si le besoin s'en fait pressant et s'il y a là quelque remède préventif permettant d'éviter un éventuel génocide. Encore que sur ce point la question de la nécessité mériterait d'être posée.

Je souhaite pour ma part – puisque c'est précisément là où je voulais en venir, assez perfidement je l'avoue – que le modeste tas de débris accumulés durant une existence sans beaucoup d'ambitions fasse l'objet d'un tri méthodique afin que soient récupérés et redistribués aux populations idoines les éléments susceptibles de leur servir de moyens de combustion à des fins de chauffage. Tout ou presque est combustible (le papier – et j'en ai noirci et stocké des kilos – la toile, le bois...), seuls les sculpteurs fabriquent des objets difficilement recyclables et vraiment impropres à la consommation et par là même encore bien davantage parfaitement inutiles. J'entends n'être pas contraint d'assister au démembrement de mes ordures personnelles. Disons... par pudeur. On aura donc préalablement pris toutes dispositions nécessaires afin que je sois occis intégralement au moment où les préposés en costume sombre procéderont à mon élimination définitive selon la méthode dite de crémation, élaborée, de manière artisanale certes, par le sympathique monsieur Landru et popularisée, avec le succès que l'on sait, par les nervis du troisième Reich à qui l'on pourrait reprocher, j'en conviens, un excès d'antipathie à l'égard des défunts, nonobstant leur incontestable savoir-faire. J'aimerais assez que l'on ne sanglote point exagérément et bruyamment mais qu'en revanche les soupirs de soulagement soient aussi discrets que possible, surtout pendant la cuisson, quand Lisa della Casa chantera *Im Abendrot*, le dernier des *Vier letzte Lieder* de Richard Strauss. J'insiste sur le fait qu'il doit s'agir de l'enregistrement public du 30 juillet 1958 au festival de Salzbourg avec Karl Böhm et la Philharmonie de Vienne car je tiens énormément à

entendre les applaudissements à la fin, que je partagerai avec Lisa, et non l'inverse car c'est quand même elle qui fait tout le boulot. S'il vous reste un brin de dignité retenez-vous, qu'il vous plaise ou non, de diffuser sur vos smartphones Galaxy S 3G à la con les musiquettes dont, dans la vie courante, vous aimez à rythmer le cours monotone de vos existences incertaines aux soubresauts ponctuellement hystériques. Merci de m'épargner le massacre imbécile (tous ne le sont peut-être pas) de fleurs coupées. Que ceux qui souhaiteraient placer un bon mot avant d'aller boire à leur santé une ou deux bouteilles de mon côté de brouilly quotidien s'interdisent d'avoir recours à leur propre talent et le fassent en puisant dans les textes les plus amusants de Thomas Bernhard ou d'Alexandre Vialatte, par exemple. Il existe, c'est vrai, nombre d'autres possibilités tout à fait honorables mais épargnez-moi, de grâce, les fientes célebrissimes de vos contemporains à la mode. Que faire de mes restes ? L'expression est ravissante, quoique fugitivement empreinte d'un soupçon de morbidité. Elle ne saurait me convenir puisque je n'ai pas choisi de rester. Le contenu du cendrier sera donc répandu à Terre Noire, n'importe où entre les arbres, là où sont déjà, en bien piteux état, quelques-uns de mes chats et chiens. Peut-être y aura-t-il à cet instant un coup de mistral. Je déteste le vent mais j'aimerais assez éclater de rire en pensant à la trogne de John Goodman ¹. N'oubliez pas de ne monter qu'au dernier moment du caveau le brouilly nécessaire afin qu'il fût à la température sépulcrale qui lui convient, que les pervers pour qui il n'est de fêtes qu'en compagnie d'un tonitruant champagne – le mousseux ou l'eau minérale gazeuse font pareillement l'affaire selon moi – songent à le prévoir à l'avance, à ceux qu'inspire l'ignoble rosé je demande qu'ils respectent mon cadavre, et donc mon odorat, encore quelques instants. Et puis, enfin, oui vraiment enfin, réjouissez-vous durant cinq ou dix minutes – oui, je sais, c'est beaucoup ! – de m'avoir connu. Je vous remercie d'être venus.

mai 2013

1. In *The Big Lebowski*, pour ceux qui sont persuadés que le cinéma français (à deux ou trois exceptions près) est du cinéma.

Sur toutes les lèvres

D'une manière générale le mois de janvier est plutôt frisquet à Rome mais néanmoins plus clément qu'à Velikiy Novgorod puisque les températures moyennes y sont comprises entre quatre et onze degré. On peut donc légitimement supposer que le 13 janvier 1698 il ne devait probablement pas faire un temps propice à une quelconque trempette dans la fontaine de Trevi, même en compagnie d'Anita Ekberg. D'autant que ni Mastroianni ni Fellini n'étaient eux-mêmes dans les environs. Ce qui n'empêcha pourtant pas Francesca Galasti, toute Bolognese qu'elle fut, de donner naissance à Pietro Antonio Domenico Bonaventura Trapassi tandis que son épicier d'époux s'occupait à vendre des navets – même pas certifiés bio – à quelque gourgandine prétendant habiter elle aussi Via dei Cappellari.

Pietro Antonio Domenico Bonaventura Trapassi avait tout juste onze ans quand Giovanni Vincenzo Gravina, qui n'était pas spécialement pédophile mais néanmoins haut placé parmi les membres éminents de l'Académie d'Arcadie, remarqua ce morveux occupé à improviser et déclamer en public des vers sur tel ou tel sujet que lui proposaient les badauds toujours prompts à applaudir n'importe quel bateleur dès lors que la prestation est gratuite. Felice Trapassi, trop heureux de se débarrasser d'une bouche de trop à nourrir, n'hésita pas un instant lorsque messire Gravina lui proposa de veiller à l'éducation de son rejeton. L'illustre alla même jusqu'à l'adopter, alors que le mioche n'était ni nègre ni bridé, n'affichant – par ailleurs si j'ose dire – aucune disposition particulière pour le passage de la serpillère. Gravina confia le jeune Pietro à son employeur, un certain Gregorio Caroprese qui mourut en 1714 en lui laissant un honnête (ce qui signifie conséquent) héritage dont Gravina fit profiter Pietro en trépassant à son tour en 1718.

Pietro Antonio Domenico Bonaventura Trapassi décida alors de vivre et bien vivre, fort des quinze mille écus d'or de son bienfaiteur. Ce qui ne dura guère puisqu'en moins de deux années il ne lui restait rien. Ne dit-on pas de la jeunesse qu'elle est frivole et que ses penchants dispendieux souvent l'empêchent de songer à la retraite, négligeant de se soucier lorsqu'il est temps encore du nombre de ses trimestres. Gravina l'ayant introduit, en tout bien tout honneur, dans les meilleurs milieux littéraires, tout autant romains que napolitains, le jeune homme s'était ainsi constitué une solide réputation de poète et d'auteur dramatique. Songez, vous que bouleversa le pourtant modeste talent de Patrick Bruel, qu'à peine âgé de douze ans, Pietro Trapassi avait déjà traduit l'*Iliade* et composé, à quatorze, une tragédie que Francis Huster lui-même regrette encore que nul ne lui ait proposé de monter.

Éperdue d'admiration et toute boursoufflée d'un amour possiblement plus ou moins maternel, la célèbre cantatrice Marianna Bulgarelli, plus connue sous le nom de *la Romanina*, l'accueillit dans sa demeure, avec la famille Trapassi au grand complet et, lui ayant conseillé de renoncer à ses activités juridiques, l'orienta fermement vers le drame lyrique, faisant de lui le grand librettiste du moment en dépit – mais ne s'agit-il pas plutôt d'une adéquation parfaite – d'une écriture le plus souvent bien conventionnelle. Las (tout a une fin, surtout les meilleures choses) et la carrière de *la Romanina* déclinant avec l'âge, le pauvre Pietro dut se préoccuper de son avenir. C'est alors qu'on lui proposa de devenir le poète officiel et attitré du théâtre de Vienne, moyennant une rente de trois mille florins. Il n'y avait guère là matière à tergiverser, l'Autriche n'attendait que lui. Il partit donc.

Et s'installa chez un Espagnol napolitain et y serait encore s'il n'avait fini, dernier survivant des

Trapassi, comme la plupart des gens par mourir à son tour, le 12 avril 1782 pour ce qui le concerne personnellement. Il faut savoir que l'aristocratie viennoise ne s'ouvrait pas vraiment de bon gré aux humbles, quel que soit leur talent, d'autres que lui et non des moindres s'en sont aperçus. Il parvint toutefois à séduire la comtesse Althann, ex-favorite de l'empereur et veuve. Mais Pietro Antonio Domenico Bonaventura Trapassi s'ennuyait ferme et son état mental tout autant que physique se détériorait – la plupart des octogénaires sont victimes des mêmes maux mais certains ne s'en aperçoivent pas –, il n'écrivait pour ainsi dire plus et conjugait allègrement oisiveté et modeste sénilité. Sa notoriété avait été immense, internationale, sauf en France où il ne réussit jamais à s'imposer réellement. C'est que l'opéra évoluait et sa longue amitié avec le castrat Farinelli ne pouvait suffire à faire barrage aux prétentions des nouveaux musiciens qui ambitionnaient de bouleverser quelque peu le doux ronron de l'opera seria. Lorsque Giovanni Vincenzo Gravina avait décidé de prendre sous sa bienveillante protection Pietro Antonio Domenico Bonaventura Trapassi il avait simultanément choisi de le débarrasser d'un patronyme mal adapté aux ambitions qu'il souhaitait voir grandir chez son poulain. Il fallait que son nom fut grec, et il le fut. C'est ainsi que Pietro Trapassi devint Pietro Metastasio.

Et ce n'est certes point parce qu'il ne parvint pas véritablement à séduire et enthousiasmer les amateurs français d'opéra que ceux-ci, et beaucoup d'autres, s'opposèrent de quelque manière à ce que l'on francisât son nom. Métastase est désormais sur toutes les lèvres... et ailleurs.

mai 2013

Deux cent vingt-cinq grammes de bananes pourries

Il paraîtrait – c'est une rumeur qui circule, de manière discrète pour l'instant – que je n'ai guère de dispositions susceptibles de me permettre de vivre dans un confort relatif en société. On entend par là, je crois l'avoir subodoré, que je suis totalement incapable de cohabiter avec un individu autre que moi-même (ce que je considère déjà comme un exploit car, en vérité, je n'ai guère d'affection pour ce type dont je connais la plupart des tares les plus visibles à l'œil nu, bien que je peine énormément à n'en pas constater de peut-être plus affligeantes chez l'immense majorité de mes congénères – et le mot dit bien ce qu'il veut dire). Je serais, selon ladite rumeur qui vaut ce que valent les rumeurs, non seulement inadapté socialement, mais complètement inadaptable. Autant dire que l'on ne donne pas cher de ma peau et que ce serait me rendre un fier service (ainsi qu'au reste de l'humanité susceptible de croiser dans mes parages) que de procéder aussi rapidement que possible à mon euthanasie.

Car il semble fort que je n'aie jamais su me conformer avec grâce aux exigences plus ou moins imbéciles de petits chefs de ceci ou cela qui ambitionnaient déjà de mettre en application les directives que n'était pas encore parvenue à faire germer en son si modeste cerveau quelque diva patronale en tailleur pantalon. Ce qui est parfaitement ridicule. Me voilà donc à jamais inadaptable, c'est ainsi et il est hélas (pour qui donc cet hélas venu s'intromettre ici ?) bien peu probable que mon adaptabilité évolue dans le bon sens espéré à l'heure où je n'ai plus guère de comptes à rendre à qui que ce soit.

Est en effet adaptable celui qui, parti normalement chafouin en direction de son commerçant de proximité avec l'intention d'effectuer follement l'acquisition de piles LR 03 pour la télécommande de son bon-dieu de lecteur de dévédés, accepte sans barguigner les deux cent vingt-cinq grammes de bananes pourries en promotion que lui a aimablement proposé, en remplacement desdites piles afin qu'il ne rentrât point bredouille, son aimable et prévenant épicier. Un grand philosophe du siècle dernier avait lui-même observé le phénomène et s'en était à juste titre ému. De retour en son doux logis, l'homme dépose sur l'enthousiasmante toile cirée de la table de la cuisine le sac en matière plastique bleuâtre où les fruits exotiques poursuivent en silence leur inexorable travail de décomposition. L'homme adaptable, que jamais n'ébranle l'incohérence du principe même de son existence, épiluche ses haricots verts garantis sans fils puisque c'était écrit sur l'étiquette tandis que sur son écran bleuté s'affichent dans la poussière toubillonnante des gravats les images en live légèrement différé d'un millier d'esclaves ensevelis avec leur machine à coudre sous les décombres de leur lieu de travail quelque peu affaissé. Il note qu'il doit dès demain matin sans faute s'acheter quelques tee-shirts H&M avant qu'ils n'augmentent. Une idée tout à coup fulgure – un clou chasse l'autre, comme on dit –, il songe qu'il pourrait certainement récupérer les piles de la télécommande du magnéscope dont il n'a plus guère l'usage. Hélas, hélas, hélas (air connu) ce sont des LR6. Mais comme il n'est pas homme à se laisser insulter par l'adversité, il s'adapte. En lieu et place d'une éblouissante comédie de George Cukor, Jean-Pierre Foucault lui apportera tout le réconfort dont il a besoin dans un semblable moment d'affliction.

Les exemples admirables ne manquent pas qui, au fil des pages du grand livre d'histoire(s) de l'humanité, illustrent à merveille la considérable nécessité pour l'homme, et plus encore pour l'homme moderne, de savoir se montrer adaptable. Souvenons-nous, avec tendresse et émotion, et parfois jusqu'au sein un peu flasque de nos propres (c'est une manière de dire qu'elles sont nôtres) familles,

avec quelle virtuosité l'on vit tel oncle collabo et antisémite – d'aucuns furent même ministres – devenir sous la pression des événements de glorieux résistants ayant caché jusque sous leur lit des dizaines d'enfants circoncis. S'adapter, là est le secret de la réussite. Nul homme politique ne peut s'imaginer faire carrière avec succès s'il refuse de modifier sensiblement ses positions de la veille en fonction du sens où souffle le vent de l'Histoire, avec un grand H comme pour Honneur plutôt que Honte. Tout individu, doté d'un quotient intellectuel aussi ridicule soit-il, est à même d'appliquer à son petit échelon ce principe de survie en dehors duquel il n'est point de salut quand le port est en vue. Quelques aigris ne manqueront pas de brandir l'anathème pour dénoncer le vil opportunisme d'un tel comportement. Pourtant, rien de grand, de beau, de fort n'existerait aujourd'hui sans cette faculté d'adaptation dont ont su faire preuve tant d'hommes et de femmes que n'auront pas aveuglés d'imbéciles convictions. Si l'écrou de dix ne s'adapte pas au boulon de huit il faut jeter le boulon ou l'écrou. Ce qui ne s'adapte pas doit disparaître. C'est la loi du genre.

Car enfin, qu'est-ce donc qu'un inadapté ? Que peut-on espérer en faire ? Présente-t-il la moindre utilité, le plus petit intérêt pour cette société qui ne demandait pourtant qu'à l'accueillir en son giron ? D'autant que le giron n'est rien d'autre – le saviez-vous ? puisque possiblement il eût fallu que vous vous adaptassiez aux finesses du vocabulaire – qu'*une surface triangulaire dont la pointe aboutit au centre de l'écu*. Pas sur les bords ou à la marge, non, au centre exactement, qui est l'emplacement idoine où se situe l'adapté moyen. Pour les inadaptés nous avons créé des maisons de correction, de redressement, des centres fermés, de détention, de rétention, socio-éducatifs, des goulags, des prisons, des asiles de fous (le premier fut créé à Bagdad en l'an 705 mais on préfère parler désormais, c'est plus élégant, d'unités pour malades difficiles ou de centres hospitaliers spécialisés).

L'âge aidant – si j'ose dire – j'en viens à redouter l'internement sans consentement, qui est pratique courante quand la sénilité du sujet le rend encombrant. Aussi dois-je apprendre à me taire plus souvent, ne laisser transparaître que le strict minimum impossible à dissimuler autrement que par un mutisme complet, encourager à croire que je me suis enfin adapté, que je ne regimbe plus à tout bout de champ, au moindre prétexte, que j'ai fini par devenir un sage puisque c'est ainsi que l'on aime à voir les vieillards dont l'œil ne pétillait plus de méchanceté et pour qui la bave au menton tient lieu de consentement. Le silence absolu, hormis un rot ou un vent de temps à autre car il faut bien que le corps exulte, je vais enfin être admirable et accéder à la sérénité des béats.

Il n'empêche, aussi longtemps que l'on n'aura pas mis hors de ma portée cet engin sur lequel je continue de tartiner avec délices mon mécontentement je demeurerai un inadapté ordinaire et fier de l'être, à défaut d'en être content. Car ce n'est pas rigolo à longueur d'année, je vous prie de le croire.

Et puis, un beau jour, ou peut-être une nuit, je finirai bien par m'adapter... quand surgira l'aigle noir.

mai 2013

Exclamons-nous !

Foutredieu ! la belle église, se serait exclamé, tout en fredonnant mezzo voce *Catarinetta bella tchi-tchi*, l'illustre Napoléon (qui n'était quand même qu'un nabot quelque peu obèse) au moment où il venait tout juste de croiser Joséphine de Beauharnais, née de La Pagerie, qui sortait en guépière et porte-jarretelles noirs d'une cabine d'essayage des Galeries Lafayette alors qu'un autre empereur, plus qatari que netta celui-ci, venait tout juste de racheter les magasins du Printemps. Affirmation qui serait soutenue par un groupuscule d'historiens insulaires n'ayant pas réussi à obtenir la nationalité française tandis que d'autres, minoritaires parce que d'obédience monarchiste tendance louis-philipparde, en attribueraient la paternité – sans davantage de preuves irréfutables – à Maurice Thorez qui, découvrant la cathédrale de Cologne (dont la construction dura pas moins de six siècles et je me plais à imaginer la quantité d'esclaves qu'il fut effroyablement nécessaire d'y consacrer au fil du temps, de père en fils possiblement pour autant qu'ils trouvaient le temps et l'énergie indispensables à de telles frivolités), à Maurice Thorez disais-je donc qui projetait d'y foutre le feu sans plus tarder pour rappeler aux Germains leur responsabilité dans la destruction de l'église Saint-Martin de Noyelles-Godault entre 1914 et 1918 par les Waffen-SS de l'inspecteur Derrick. Les sources sont en effet multiples et les opinions divergent – on voit par là l'énormité du sujet – quant à l'origine, l'authenticité (contestable et contestée) et les circonstances durant lesquelles fut prononcée sur le mode exclamatif cette phrase inoubliable (voir beaucoup plus haut, au tout début en somme). Voilà pourquoi nous nous abstiendrons de prendre position dans la querelle qui oppose deux pensées philosophiques tout autant respectables l'une que l'autre, comme disent les faux-culs, ce qui nous laissera ainsi toute latitude pour évoquer l'admirable et durable pertinence du point d'exclamation. Car c'est bien là que se situe l'essentiel de notre réflexion visant à démontrer, s'il en était encore besoin, l'horreur d'une existence dont serait ignominieusement exclu tout usage d'un signe de ponctuation sans lequel tout notre art poétique ne serait guère – croyez-m'en – que morne plaine, ô Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! comme chantait à peu près, en s'accompagnant au tambour, le poète avant de se retirer à Guernesey, paradis fiscal de proximité où même la taupe et le crapaud n'ont jamais réussi à s'acclimater.

N'est-elle pas superbe en effet, n'est-elle pas fière et catégorique dans son austère raideur cette digne verticale qui s'en vient conclure avec panache toute interjection ou locution interjective ? Et ce point qui, sous elle, signe la fin du propos, n'est-il pas décisif, voire carrément péremptoire ? Le point d'exclamation s'accommode de toutes les intentions de quiconque interpelle : la surprise, la colère, l'insulte ne lui font nulle peur, il n'y voit point mésalliance, au contraire, tout lui va pourvu que cela fût souligné. Il l'affirme avec autant de force et d'emphase qu'il peut mettre de délicat enchantement s'il s'agit pour lui de se montrer émerveillé. Les oh ! les ah ! l'épanouissent. Ne le disait-on pas jadis en certaines contrées plus ou moins déshéritées point d'admiration tout autant que d'exclamation ?

On a vu des voyous mal embouchés, soudainement parvenus à des hauteurs trop élevées pour leur taille, retrouver leur parler matriciel en trépignant d'arrogance. Le célèbre *Casse-toi, pauv'con !* appelle à l'évidence le point d'exclamation avec le même à-propos que l'impérissable *c'est celui qui le dit qui y est !* aboyé derrière la grille qui le protège des coups d'un plus grand que lui par quelque morveux en manque d'inspiration.

On voit bien en revanche que, dans l'exemple qui fait débat, seul le retentissant Foutredieu mérite le point d'exclamation puisqu'il n'y a nullement lieu d'en honorer la belle église, quand bien même s'agirait-il – et la chose n'est pas prouvée – de Joséphine. On a certes observé parfois de singuliers citoyens qui, se prétendant laïques, ne s'en allaient pas moins bérer d'admiration devant le moindre assemblage de cailloux surmonté d'un clocher plus ou moins convenablement ajusté, au motif que ce serait là chef-d'œuvre de l'architecture. Le belle église... et pourquoi pas la belle prison, la belle caserne, le bel hôpital ou le beau bordel (Gustave Flaubert – qui n'était pas ignare en la matière – voyait en l'un et l'autre *poésie du même ordre*). Quelle beauté peut-on s'imaginer découvrir dans ces catafalques immenses et glacés où le simple déplacement d'une chaise déclenche un barouf sonore probablement culpabilisant tandis que quelques poignées de débiles profonds s'en viennent se ratatiner les génitoires ou s'esquinter les genoux sur des chaises pour nabots afin d'écouter le baveux de service psalmodier des âneries sans nom avant de déposer avec une onction extrême sur leur langue que tend l'avidité la vénérée rondelle de carton bouilli blanchâtre précédant l'administration, pour son seul profit, d'un gorgeon de pinard tout juste sorti du tabernacle, comme disent les Canadiens qui n'en ratent pas une. Rasons les lieux de culte, il ne restera aux idiots que la Bourse pour s'y prosterner. Les partisans de Napoléon et ceux de Maurice Thorez en seront pour leurs frais, foutredieu !

mai 2013

De l'art, rien que de l'art !

Vaste panoramique à trois cent soixante degrés permettant de localiser une importante agglomération – grouillant d'individus auxquels nous ne nous intéresserons point parce que ce n'est pas le sujet du jour – par rapport à l'océan et aux collines qui l'entourent. Plan large ouvrant sur la ville en contrebas toute scintillante de lumières indiquant que le progrès est toujours en marche. La musique évoque Bernard Herrmann après que Michel Lepetit en ait revu la partition, en mieux évidemment. On distingue les artères principales où circulent de nombreuses automobiles sans qu'il soit toutefois possible d'en identifier les marques, ce qui n'est d'ailleurs pas souhaitable puisque l'œuvre en cours de diffusion est essentiellement sponsorisée par une ligne de cosmétiques internationalement connue jusque dans les basses couches de la société, puisqu'elles le valent bien. Très beau zoom avant d'une lenteur artistique d'un peu moins de seize minutes sur un immeuble de trente et un étages dont deux seulement, les quatorzième et quinzième, sont encore illuminés. La caméra pénètre à l'intérieur d'un appartement aussi coquet que cossu et se dirige vers une porte visiblement fermée. Le plan suivant cadre en gros plan la moquette bleu turquoise d'un probable vaste salon et remonte doucement, très doucement dans une contre-plongée – l'influence d'Orson Welles est tout entière ici dans l'intention – qui dévoile progressivement le pied avant gauche d'un fauteuil possiblement Empire customisé par Phil Starck, gagne l'accoudoir où repose une main d'homme finement manucurée dont on distingue assez nettement, en dépit de leur blondeur éventuellement scandinave, les poils follets. L'annulaire s'orne d'une somptueuse chevalière en or et une gourmette, en or également, se laisse deviner à la lisière de la manche de chemise rose fuschia. Tandis qu'en un puissant crescendo la musique n'en finit pas d'enfler afin de souligner le suspense d'inspiration hitchcockienne, tandis que les basses grondent et que les cuivres éclatent, un mouvement d'appareil d'une audace inouïe s'attarde un instant sur la légion d'honneur qui palpite telle un œillet commun – dit des fleuristes – au revers de la veste d'un bleu identique à celui de la moquette et s'envole, contourne en une courbe folle le cou un peu gras, la nuque épaisse, glisse sur la tempe droite, accroche la branche d'une monture de lunettes noires Giorgio Armani, en suit la ligne horizontale jusqu'à l'œil dont on devine un bref instant la présence mollement ennuyée avant que la caméra ne s'immobilise, en très gros plan, parfaitement de face, sur le visage bouffi du célèbre marchand d'armes et accessoirement banquier Giovanni Luigi Novarese machouillant l'extrémité d'un bâton de réglisse. La musique brutalement s'interrompt, l'entretien peut commencer et il faudra maintenant se montrer encore davantage inspiré, oser le travelling circulaire autour du crâne chauve, le zoom vertigineux en plongée depuis la galerie de l'étage supérieur et savoir terminer sobrement en plan fixe sur le dos de cet homme qui s'éloigne dans l'interminable couloir en direction des toilettes. Le fondu au noir s'impose tandis qu'on entend au loin, comme dans une autre vie, le bruit de la chasse d'eau dont on vient d'actionner le mécanisme.

On voit par là combien le réalisateur qui aura signé cette grande page de cinéma de deux heures vingt-huit minutes (dans la version raccourcie par la société de production avant sa diffusion en prime time sur une grande chaîne culturelle franco-allemande) a su s'entourer d'une équipe réellement créative, capable de manifester un authentique souci d'innovation, particulièrement pour ce qui concerne le chef opérateur et directeur de la photo dont l'engagement artistique ne fait désormais de doute pour personne. Comme quoi, le cinéma mais plus encore la télévision ont su enfin s'ouvrir à l'art.

mai 2013

Lisa

Il y a quelques semaines, j'ai écrit un article sur la performance de Lisa della Casa à l'opéra. C'était à l'occasion de la représentation d'*Ariane à Naxos* de Richard Strauss, aussi curieux qu'inquiet de découvrir principalement la prestation de celle qu'on avait chargée de tenir le rôle titre. J'étais un peu en retard, ce qui à l'opéra ou au concert est insupportable, mais la télévision offre cet avantage, certes discutable, de pouvoir prendre le train en marche sans déranger personne. Passons rapidement sur l'idée, probablement géniale, de situer l'action de l'opéra proprement dit (qui succède au prologue) dans un hôpital plus ou moins psychiatrique et vraisemblablement durant une période de guerre – en termes d'opéra la mise en scène est devenue le lieu privilégié où il importe plus que tout d'innover. C'est en somme de l'art contemporain ! Passons également sur la "modernisation" de Zerbinetta, affublée de bas et de porte-jarettelles couleur chair, d'une sorte de short ridicule pour ne pas dire grotesque et bougrement démotivant sous une jupe fendue jusqu'au nombril, accoutrement dont on imagine qu'il doit symboliser le caractère frivole et séducteur du personnage, à ceci près que nous connûmes jadis des Zerbinetta autrement séduisantes physiquement et vocalement (Rita Steich ou Hilde Güden), mais il est impossible de n'être pas terrifié – et ce n'était certes pas dans les intentions de Strauss ou de son librettiste, Hugo von Hofmannsthal – par l'absolue laideur de cette matrone mafflue, à bout de souffle, aux aigus criards et au vibrato de brebis parturiente que l'on avait choisie pour incarner l'amoureuse et la juvénile Ariane.

Je ne l'ai appris que très récemment, parce que c'est une nouvelle vraisemblablement moins importante que le fibrome d'une quelconque animatrice cathodique ou la performance accessoirement footballistique d'une poignée de millionnaires enshortés. Il y a cinq mois déjà, Lisa della Casa s'est retirée définitivement de notre existence. J'y pensais parfois en songeant à son âge, me disant que cela finirait bien par se produire. Certes, il y a lurette qu'elle avait déserté à jamais scènes d'opéra, salles de concert ou studios d'enregistrement mais elle continuait néanmoins à vivre, au bord du lac de Constance, peut-être même n'avait-elle pas renoncé complètement à la cigarette dont elle disait, déjà en 1963, qu'elle était moins dangereuse que le chant pour la voix, avant d'ajouter : *Et je fume beaucoup plus longtemps que je chante.*

Souvent j'ai entendu de pertinents mélomanes, et d'autres qui croyaient l'être au moins autant, ne jurer que par la musique en direct, l'incomparable vertige du live, en vertu de quoi l'enregistrement ne serait qu'un ersatz, un pis-aller. Une position qui peut se défendre pour qui n'ambitionne pas davantage que d'être confronté à la prestation d'un instrumentiste ou d'un orchestre, aussi médiocres soient-ils. Mais, pour quiconque aime profondément l'opéra ou le lied comment est-il possible, humainement parlant, de supporter les hurlements, les bêlements ou les bredouillis impuissants de ces chanteuses et chanteurs que l'on érige en divas alors que du chant ils ignorent visiblement tout. Pour ne parler que des sopranos puisque c'est de ce registre qu'il est ici question, on a sacré et consacré, et l'on sacre et consacre plus que jamais, des performers qu'il eût été préférable d'orienter très vite vers des emplois administratifs plutôt que de prétendre en faire l'incarnation de rôles pour lesquels ils ne possèdent ni les moyens vocaux, ni la sensibilité, et pas davantage semble-t-il l'humilité nécessaire.

En 1960, au festival de Salzbourg, Lisa della Casa chantait en alternance avec Elisabeth Schwarzkopf la Maréchale du *Rosenkavalier* de Richard Strauss. Il était prévu qu'un film en conserve la trace, ce qui eût été un bel exemple à donner aux générations futures de soubrettes se rêvant déjà prima donna.

Walter Legge décida que c'est à madame Legge (Elisabeth Schwarzkopf) que l'on confierait ce jour-là le rôle devant les caméras – pour que la clé fonctionne il ne faut point omettre de graisser l'huis. Lisa della Casa décida de s'abstenir de revenir jamais chanter à Salzbourg. C'est en 1947, alors qu'elle incarnait Zdenka, que Richard Strauss annonça qu'elle serait prochainement Arabella. Et de fait, quatre ans plus tard, le rôle lui revenait et allait rester sien. Définitivement. De toutes celles qui ont tenté de le lui ravir, hier comme aujourd'hui, aucune ne pourra jamais que le déplorer, pour autant qu'elles aient été et soient un jour capables de percevoir la différence. Mais Lisa ne fut pas seulement Arabella, nul ne peut écouter – je ne dis pas entendre tout en terminant une grille de mots croisés ou en épluchant deux cents grammes de pommes de terre – sans être tenté de fermer les yeux pour ne plus voir l'horreur du monde sa Comtesse de *Capriccio*, sa Maréchale de *Rosenkavalier* (elle y fut dès 1953 Octavian, tout comme en 1947 elle fut d'abord Zdenka dans l'*Arabella* de Böhm), son Ariane d'*Ariane à Naxos* (il faut avoir respiré en même temps qu'elle durant les cinq minutes trente-cinq d'un sublime *Es gibt ein Reich* au terme duquel on se dit qu'il vaudrait mieux mourir maintenant, qu'il ne reste rien à attendre), sans oublier pour autant chez Mozart ses Donna Anna et Donna Elvira de *Don Giovanni*, sa Comtesse Almaviva des *Noces de Figaro*, sa Fioriligi de *Così fan tutte*.

Quelques très grandes, plusieurs surestimées et nombre d'inadéquates, voire d'irresponsables se sont imaginées qu'on pouvait chanter les *Quatre derniers lieder* comme d'autres chantent – le mot est impropre – tout et n'importe quoi, je m'interdis ici de donner des exemples. Hurler ne compensera jamais un manque cruel de moyens physiologiques ; ce n'est en aucun cas au vibrato de transmettre l'émotion, ce que l'on pourrait excuser – encore qu'il faille ici plus qu'en d'autres domaines savoir se retirer à temps – venant d'une chanteuse ayant largement dépassé la date de péremption devient obscénité quand la carrière ne fait que commencer ; les aigus déchirants de laideur et d'agressivité ; les graves essouffés et instables ; les minauderies, la préciosité, les effets, les approximations, on a enregistré tout ce qu'il ne faut surtout pas faire, et cela se vend, on est tenté de croire que nul n'est désormais capable de savoir ce que chanter veut dire. À toutes il aura manqué un petit, un grand, parfois un immense quelque chose. C'est en effet se rendre à l'évidence que d'évoquer la simplicité, le naturel de Lisa della Casa mais c'est encore omettre son inégalable sensualité, ce mélange de pudeur – comme si sa jeunesse ne l'avait jamais quittée – et d'audace qui surprend et, forcément, séduit. Sauf les imbéciles. Ajoutons qu'elle était superbement belle, ce qui n'étonnerait personne aujourd'hui quand n'importe quelle pianiste, violoniste ou soprano pourrait jouer au côté de Brad Pitt sans même courir les séances de casting – ce qui, d'un point de vue visuel, est certes autrement plaisant que le spectacle de ces jeunes premières au tour de taille terrifiant dont la surcharge pondérale faisait trembler le plancher des scènes d'antan et le font encore, ainsi que je viens de le vérifier. Mais la beauté, aussi émouvante soit-elle, n'est qu'une affaire de chance si elle ne s'accompagne d'aucun talent. On est alors parfois, souvent, tenté de suggérer à la starlette cette sage recommandation : sois belle, mais de grâce tais-toi !

N'en déplaise aux adeptes du spectacle vivant – l'expression fait frissonner d'émoi jusque sous les lambris du ministère concerné – je me réjouis que l'enregistrement phonographique ait été inventé à temps pour me permettre d'écouter et de réécouter encore chanter Lisa della Casa. Je déplore juste qu'on l'ait si peu filmée. Mais j'imagine sans difficulté que durant la trentaine d'années durant lesquelles, de Zurich à Milan, de Bayreuth à New York, de Munich à Salzbourg, elle s'est produite sur les scènes les plus prestigieuses, nombre d'événements autrement importants ont retenu l'attention des plus illustres gaspilleurs de pellicule. Souvenons-nous par exemple que, dès l'année 1956, tandis que Lisa était Ariane ou Donna Elvira à Salzbourg, le Concours Eurovision de la Chanson mobilisait les caméras de presque toutes les télévisions du monde, et je ne vous parle pas du Tour de France à vélocipède, du championnat du monde de football ou du célèbre rendez-vous annuel d'autres Enfoirés. C'est qu'on ne saurait être partout, contrairement à ce que proclamaient en des temps à peine plus anciens d'intrépides maurrassiens.

Hier soir, le public de Glyndebourne a beaucoup applaudi, ainsi qu'il convient de faire entre gens bien élevés, à moins qu'ils ne soient qu'hypocrites ou ignorants. Chanter Strauss, ou Mozart, mesdames, exige que l'on sache au moins faire le métier pour lequel on vous rétribue, mais il faut aussi, posséder la grâce, l'élégance sans lesquelles il est des rôles qui vous sont interdits. Ou devraient l'être.

J'ai pensé à vous, Lisa, hier soir et j'enrageais. Je pense toujours à vous, Lisa, lorsque je pense à Strauss.

5 juin 2013

Patientèle, mon cul !

Je ne sais plus qui, ou quoi, proposa il y a peu que l'on inculquât, de gré ou de force si nécessaire – démocratie oblige – à nos chères têtes blondes (comme disait un chancelier teuton qui militait davantage en faveur de l'apprentissage du dialecte de son propre pays) la langue anglaise dans les universités, afin que celles-ci (les têtes blondes) ne se trouvent point démunies au moment fatidique où il leur faudra dénicher un emploi d'avenir. L'anglais étant, professait cette érudite (ça y est, j'ai trouvé, il s'agit d'une ministre de l'enseignement supérieur, c'est assez dire la compétence), la langue des échanges internationaux grâce à quoi le fils de pécores du Bas-Berry va pouvoir lui aussi entrer dans la carrière quand nos aînés n'y seront plus. Il est courant d'entendre médire de cette population d'arriérés plus ou moins gaulois complètement infoutus de pratiquer l'idiome de la contrée où ils s'en viennent, une ou deux fois l'an selon l'humeur de leurs économies, touristes et, disent-ils, se ressourcer (on voit par là toute la beauté paradoxale qu'il y aurait à venir retrouver ses racines là où elles ne sont naturellement pas). Ces incultes nous foutent la honte, n'est-il pas ?

J'ai entendu un probable représentant du corps médical, formé dans nos écoles françaises – et maîtrisant possiblement plusieurs baragoins, dont l'anglais évidemment – que sa grande culture autorisa ce jour-là (mais ce n'était sans doute pas une première) à user d'un mot qui n'existe pas dans notre vocabulaire afin de n'avoir pas, grands dieux ! à prononcer celui qui lui eût écorché les lèvres au moment de qualifier l'ensemble de ces individus qui lui permettent, bon an mal an, de changer de voiture à chaque salon de l'auto. Il est désormais, selon ce haut linguiste, un terme indécent qu'il faut proscrire, du moins au sein de sa propre corporation où l'on ne saurait parler de clientèle. On réservera donc une telle trivialité aux consommateurs contraints de fréquenter des commerces, petits ou grands, afin qu'ils satisfassent ainsi à leurs penchants les plus vulgaires, se nourrir, se vêtir et, ponctuellement, briquer son intérieur. Ce brillant sémanticien, à qui notre intérieur, justement, et ses organes n'inspirent qu'un dégoût poli mais néanmoins riche de contreparties, a trouvé la parade et remplacé sa clientèle par une patientèle de meilleur aloi. Car il ne faut certainement pas tout mélanger. Ses clients étant des patients, il va de soi que sa clientèle devienne patientèle. C'est en effet autrement digne.

On peut certes comprendre une telle nécessité de la part de médocastres occupés à longueur d'années à manipuler un jargon dont la principale fonction est de demeurer incompréhensible à la clientèle (lire patientèle si l'on compte un diafoirus dans sa famille ou parmi ses relations d'affaires). Cette précaution – le jargon – permet au praticien de conserver tout le mystère de son savoir et à la maladie son caractère singulier et imprévisible, j'allais dire primesautier. Nul besoin pour ces gens-là d'aller s'encombrer de l'anglais, leur sabir est intraduisible et donc réservé à l'usage interne. L'un répugne à appeler un chat un chat et s'invente un vocable bien lisse inspiré de la langue française pour qualifier l'ensemble de ces sursitaires plus ou moins cancéreux auprès desquels il a su se rendre indispensable, l'autre choisit de nier l'usage de cette même langue française sur son propre sol afin que nos futures élites pensantes ne raisonnent et ne s'expriment plus qu'en charabia anglo-américain, dont les fripouilles de la finance mondiale ont fait la langue et la pensée uniques, permettant à leurs pratiques mafieuses de prospérer, yop la boum ! En oubliant, peut-être un peu vite, de se familiariser avec le chinois (ou le qatari) qui sera, durant un moment, le dernier peut-être, le baragoin des winners.

Notez bien, chers compatriotes (sans le savoir) d'Alexandre Vialatte, que je n'entends manifester nulle hostilité à l'égard des inventeurs de mots talentueux. Mieux, j'y souscris. Hélas, ici, l'hypocrisie l'emporte sur l'acte créatif, comme disent les capilliculteurs. Et puis franchement, avant de prétendre enrichir la langue de Molière, avant d'ambitionner nous imposer celle de George Walker Bush, ne serait-il pas prioritaire d'encourager politiciens et journalistes, dans un premier temps, à parler français ?

juin 2013

On ne prête qu'aux riches

Il arrive parfois que l'on me prête des qualités que je ne suis pas toujours certain de posséder, et je le déplore. Ainsi, croyant fermement me désobliger, de courageux débatteurs – que peut-être l'abus de boissons alcoolisées peut avoir entraînés au-delà des plus solides traditions de bienséance et qui le regretteront probablement le lendemain, une fois à jeun – me traitent sans crier gare (cette andouille de Dali avait un faible pour celle de je ne sais plus quel patelin du sud-ouest, me semble-t-il) d'intégriste. Par devers moi et en détournant la tête pour ne pas dénaturer l'ambiance mortifère ainsi installée, je pouffe en silence et me réjouis de ce qu'ils prennent pour injure une exigence, une éthique.

Dans intégriste il y a intègre. *Intègre* : *adj.* - XVI^e. *D'une probité absolue.* > *honnête, incorruptible.* ✪ *CONTR. Corrompu, malhonnête, vénal.* Tout à coup je vous devine cois. Et coites au moins tout autant. Vous en connaissez beaucoup, autour de vous et sans même parler de vous personnellement, vous en connaissez beaucoup des gens d'une probité absolue, honnêtes, incorruptibles, à qui vous confieriez les clefs de votre résidence secondaire et votre fille d'à peine dix-sept ans jolie comme un cœur ? Si j'étais corrompu, malhonnête, vénal je serais inscrit au moins à l'union pour la majorité présidentielle (celle d'aujourd'hui et la précédente) ou bien je serais banquier genevois, monégasque ou autre, journaliste ou chroniqueur radiophonique, voire télévisuel...

Je suis tellement intègre que, hanté par la toujours possible tentative de corruption, je refuse systématiquement de changer d'avis, même pour faire plaisir au premier imbécile venu. Je vois bien que ce pantalon est bleu mais, à partir du moment où j'ai déclaré la veille qu'il était rouge, il est hors de question de tenter de me faire dire le contraire. En dépit du fait que j'aime beaucoup dire le contraire, mais certainement pas le contraire de ce que j'ai moi-même dit. Il faut, dans l'existence, un minimum de cohérence, on ne peut pas sans cesse se contredire, juste pour être agréable à celui-ci ou à celle-là au motif qu'il y aurait quelque chose à y gagner. Ne fut-ce que de la reconnaissance, sentiment à peu près aussi dégoûtant que la pitié.

On a un peu trop facilement tendance à ne vouloir accorder au terme intégriste que sa signification religieuse, héritée de l'Espagne de 1913 où l'*integrista* était un membre d'un parti voulant la subordination de l'État à l'Église. Bien au contraire, mon intégrisme personnel n'accepte ni dieu ni maître mais revendique la plus totale intransigeance, principalement dans le domaine politique et donc dans les rapports avec autrui (car politique n'est pas un gros mot, mais homme politique l'est bien souvent... et je pèse mes gros mots). Transiger suppose que l'on négocie, que l'on se satisfasse de compromis. Or, le compromis est ce qui précède la compromission, pas seulement dans le dictionnaire. Et c'est la négation de l'intégrité.

Les intégristes religieux – quel que soit le dogme dont ils se réclament et il n'en est pas un qui vaille mieux que les autres, les plus minoritaires inclus – n'ont pas d'autre ambition que de voir et faire triompher leur croyance, y compris et même surtout au détriment des autres. Le problème est précisément dans la croyance, qui est tout autre chose qu'une conviction. J'ai par exemple la conviction que la bêtise et/ou la méchanceté humaines sont sans équivalent possible dans la nature... mais je ne crois pas que nous puissions y changer quoi que ce soit. Toutefois, ma propre bêtise et ma propre méchanceté me poussent à en constater les effets aussi longtemps qu'il me sera possible. C'est un petit plaisir que toute croyance

réprouve, et même condamne. La croyance est faite de certitudes, elle appelle le fanatisme puisqu'il faut vaincre les mécréants à défaut de parvenir à les convertir, elle justifie tout et les exemples ne manquent pas qui le démontrent. De belles et nobles grandes âmes qu'hérissent l'intégrisme religieux prétendent lui opposer la tolérance. Mais la tolérance impose que l'on tolère, y compris l'intégrisme. Tolérantes et tolérants de tous pays reprenez en chœur : tous les goûts sont dans la nature, toutes les opinions sont recevables et, finalement, Pol Pot n'était probablement pas aussi mauvais qu'on le prétend.

Au fait, comment va votre fille d'à peine dix-sept ans jolie comme un cœur ?

juin 2013

Entre nous...

On a beaucoup glosé, de la façon la plus négative qui soit, à propos du mois de février, notamment au motif qu'il serait le mois le plus froid, le plus vigoureusement représentatif de l'hiver. Propos dangereusement alarmistes dont nous avons pu constater le degré d'aberration tandis qu'en plein mois de mai il neigeait, alors même que j'avais remisé dans le local idoine mes après-ski et sorti, un peu hâtivement j'en conviens, mon bermuda à fleurs.

On a beaucoup glosé, de la façon la plus négative qui soit, à propos du mois de février, notamment au motif qu'il serait le mois le plus froid, le plus vigoureusement représentatif de l'hiver. Propos dangereusement alarmistes dont nous avons pu constater le degré d'aberration tandis qu'en plein mois de mai il neigeait, alors même que j'avais remisé dans le local idoine mes après-ski et sorti, un peu hâtivement j'en conviens, mon bermuda à fleurs.

Février est le seul mois de l'année à compter moins de trente jours. On perçoit, au travers de ce raccourcissement arbitraire, l'aspect hautement sélectif qui préside à la naissance de quelques-unes de nos plus illustres personnalités dont la liste, non exhaustive mais pas loin, devrait inciter tout géniteur qu'embarrasse une impatience turgide à y réfléchir à deux fois avant de se lancer. Quand le mal est fait on ne peut y remédier qu'au prix de procédés dont on hésitera ensuite à se vanter.

7 février 1812 : Charles Dickens. 9 février 1883 : Jules Berry. 19 février 1896 : André Breton. 4 février 1900 : Jacques Prévert. 12 février 1905 : Édouard Pignon. 13 février 1911 : André Hardellet. 2 février 1919 : Lisa della Casa. 18 février 1919 : Jacques Palance. 8 février 1920 : Lana Turner. 20 février 1925 : Robert Altman. 2 février 1927 : Stan Getz. 9 février 1932 : Thomas Bernhard. 13 février 1933 : Kim Novak. 11 février 1938 : Moi. 18 février 1950 : Cybill Shepherd. 25 février 1966 : Tea Leoni. Chacun pourra ainsi constater à quel point la qualité prévaut sur la quantité et combien certaines années sont désespérément infécondes, mais ce n'est sans doute pas plus mal lorsqu'on voit ce que la plupart des autres mois nous ont contraints à supporter. Soucieux de ne point céder à la délationnisme ambiante en livrant à la vindicte populacière les noms d'individus qui n'honorent guère l'espèce à laquelle ils appartiennent (nous également, bien que nous déplorions l'amalgame toujours tentant) je préfère concentrer ma réflexion sur l'aspect strictement positif qui fait honneur aux natifs de février.

Février, en raison même de son exemplaire brièveté, est aussi le mois durant lequel la pleine lune n'est jamais vraiment pleine, ce qui devrait réduire considérablement le nombre d'accouchements, de suicides, d'homicides et tempérer les appétits du loup-garou qui se résignera à attendre jusqu'en mars pour laisser libre cours à ses pulsions sanguinaires. Des multiples dictons que l'on dit populaires, tous plus ineptes les uns que les autres, nous ne retiendrons que celui signalé par Pierre Desproges : *La femme des uns fait le bonheur des autres*. Observons néanmoins qu'il n'est qu'abusivement propre au mois de février et demeure valable tout le reste de l'année. Et plutôt deux fois qu'une.

Quelques contestataires impulsifs ne manqueront certainement pas de pointer du doigt l'écart considérable existant entre février 1812 et février 1966. Cent cinquante-quatre ans et seulement seize heureux élus, ce qui ne nous fait pas même un talent, aussi remarquable soit-il, tous les dix ans. Petit score, persifleront-ils, quand, rien qu'au mois d'août par exemple et en à peine vingt-cinq ans, en se concentrant sur le seul domaine politique on peut s'enorgueillir de la naissance durant ce mois béni des dieux – notamment en raison des congés payés – de Jean-Charles Marchiani, Patrick Devedjian, Alain Juppé, Éric Zemmour (par cooptation), Manuel Valls et Marine Le Pen. C'est assez dire quel score nous atteindrions si l'on s'amusait, nous aussi, à remonter jusqu'aux années 1800. Postillonneront-ils.

Décidément, trop de choses nous séparent. Voilà pourquoi j'ai décidé de ne plus adresser la parole à quiconque n'est pas de février. Non mais !

juin 2013

La bosse du commerce

L'homme est ingénieux. Mieux, il a le sens du commerce. On dit alors qu'il en a la bosse. Lorsqu'on a la bosse du commerce on fait fabriquer par d'autres hommes éventuellement talentueux ou simplement besogneux des objets, des outils, des instruments, des engins grâce auxquels l'homme qui a la bosse du commerce fait alors du profit. Sa bosse n'en finit pas de croître mais nul ne se moque de lui ni ne le traite de gnome ou de Quasimodo, quiconque réussit est forcément respectable, et respecté.

Chez les Remington on l'avait cette foutue bosse. Eliphalet Remington (1793-1861) fabriquait des armes à feu. Lorsque débuta la guerre de sécession, lui-même et son fils, Philo Remington (1816-1889), trouvèrent là une excellente opportunité car il faut savoir, en semblable circonstance, n'avoir point d'opinion ni d'états d'âme et vendre au plus offrant, puis solder le reste au moins offrant. Nordistes et Sudistes n'étaient-ils pas, les uns et les autres, d'excellents consommateurs soucieux de voir triompher leur cause, d'autant que Dieu était avec eux, plus ou moins équitablement. Mais Philo observa que ce genre de débouché providentiel ne durerait pas – une guerre de quatre ans ne garantit pas l'avenir – et en attendant que quelques brillants serviteurs de l'État découvrent les bienfaits de guerres exportées outre-mer il allait falloir se diversifier. La Constitution accordait certes le droit à chacun de s'armer comme bon lui semble mais lorsqu'on a la bosse du commerce il convient sans attendre de se montrer créatif et entreprenant. Aussi Philo Remington inventa-t-il la machine à écrire.

Il s'agit d'un étrange objet métallique, d'aspect solide, de poids conséquent, équipé de plusieurs rangées de touches rondes en nacre indiquant chacune la lettre de l'alphabet que l'utilisateur éprouvera le besoin de reporter sur une feuille de papier afin de transmettre à la postérité relative le fond de sa pensée, fut-elle tout autant relative. C'est ainsi que furent créés des emplois de sténo-dactylo dans diverses administrations, jusques et y compris dans les corps de police et de gendarmerie, ce qui explique et justifie l'exigence du certificat d'études au moment de l'embauche. D'autres corporations ont très vite compris le parti qu'elles pouvaient tirer de l'appropriation de la machine à écrire à des fins hautement culturelles. L'écrivain, avec ou sans talent, vit très vite dans cet outil le moyen de soumettre à son éditeur potentiel, et de manière lisible nonobstant l'intérêt du propos, sa prose douloureusement mise en forme. Jusqu'à l'élégant poète lui-même – aussi maudit fut-il – qui finit par se convertir au progrès, alors que son bureau était pourtant déjà bien assez encombré par son luth et son dictionnaire des rimes. On voit par là combien les Remington père & fils surent concilier le meurtre et la culture, ce qu'illustra brillamment Thomas de Quincey en écrivant *De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts* sur une Remington achetée d'occasion au marché aux puces de Clignancourt un jour qu'il était de passage à Paris pour une affaire, annexe, d'approvisionnement en opium.

C'est à partir de cette époque que le manuscrit devient tapuscrit sans que pour autant les collectionneurs compulsifs renoncent à se procurer les torchons raturés de gribouillis illisibles ayant peu ou prou appartenu à d'éventuels prix Goncourt. Quand survint l'ordinateur. L'écrivain moderne, contemporain devrait-on dire, ne s'embarrasse plus de carbones. Disque dur externe, clé USB lui permettent désormais de corriger, couper, ajouter, supprimer, modifier, copier-coller, avant d'imprimer son exemplaire définitif d'une œuvre momentanément immortelle.

Dans son bureau climatisé, un homme – écrivain ou stratège – tape sur son clavier une succession de lettres et de chiffres dont il est bien le seul à connaître la signification. Écrit-il une nouvelle version de *La*

Recherche du temps perdu ou vient-il de régler son compte à cette peuplade dont les chefs de guerre semblaient refuser de se soumettre aux représentants de la démocratie libérale ? Entre le meurtre et la culture, les successeurs de Remington père & fils n'ont pas su choisir ; c'est que, voyez-vous, tout fait ventre lorsqu'on a la bosse du commerce.

juin 2013

Fort dépourvue ?

Le mois de juin approchant de son terme j'avais cru, un peu follement j'en conviens, constater la disparition, possiblement définitive, de cet énergumène hystérique appelé cigale à propos duquel les passionnés de records affirment qu'il est l'insecte le plus bruyant du monde. Un printemps catastrophique – selon les propres termes de doctes météorologues, évoquant les effets conjugués de froids polaires, de neiges tardives et de blizzards toundresques – incitait à croire aussi plausible que souhaité la décimation intégrale d'une variété sonore dont le répertoire milite en faveur de subventions européennes accordées aux chercheurs de l'entreprise Monsanto. Il n'en est rien puisque j'ai entendu il y a deux jours à peine, brièvement certes mais on devine qu'il s'agissait là d'un ballon d'essai et que nous ne perdrons rien pour attendre, un de ces hémiptères s'aiguiser la crécelle alors que la paix semblait régner pour longtemps sur ce territoire où fleurit, sans bruit, le thym, la sarriette et l'éboulis poussiéreux. Ce n'est pourtant pas sans une satisfaction intense que j'avais simultanément constaté un éloignement très positif, à défaut d'un renoncement total à venir dès l'aube me corner dans l'ouïe, des norias de tourterelles probablement imbibées de mauvais vin et audacieusement chassées de leur terrain de jeux par les ricanements et les quolibets égrillardes d'un escadron de pies, éventuellement voleuses. J'étais à deux doigts de jubiler sans retenue quand le silence fut, à l'heure du petit ballon de blanc, féroce ment saccagé par l'intervention aussi hideuse qu'inopportune de ce cafard typiquement provençal dont la plupart des syndicats d'initiative encouragent la reproduction à seule fin d'entretenir le patrimoine folklorique sans lequel l'enshorté à bob Ricard et cuisses roses choisirait de rester dans son deux-pièces-cuisine périphérique à siroter pastaga et rosé bien frais en regardant, hébété, n'importe quelle île de la tentation. Et voilà-t-il pas que ce vendredi, jour de la saint Antoine, la sarabande a repris. Point d'éclaireur cette fois, qu'on aurait envoyé jusque dans les lignes ennemies pour en évaluer la capacité à répliquer, mais une vaste coalition s'appuyant sur le nombre et la ruse ô combien perfide. Ce vieux Corneille avait prévenu, à vaincre sans péril on triomphe sans gloire. Car l'homme ordinaire est démuni face à la multitude grouillante. Vous revoilà donc, fourbes bestioles appliquant à la lettre le dispositif de camouflage baptisé FOMEC grâce auquel vous parvenez à vous confondre avec l'écorce de chaque tronc d'arbre tandis que, interrompant votre vacarme à l'approche des pas de l'homme humble et désarmé, vous éloignez l'infortunée victime qui s'en va voir ailleurs si vous n'y seriez pas. Vous revoilà, vils envahisseurs estivaux et ce n'est pas une invasion pour de rire, mais bien plutôt le début d'une guerre menée avec obstination, acharnement, comme pour affirmer crânement une détermination à combattre le silence, avec une hostilité qu'on ne rencontre plus guère que sur certaines radios jadis abusivement prétendues libres ainsi qu'au sein des forces de police et chez le militaire professionnel, conscients les uns et les autres du bien fondé de leur vocation à nuire au plus grand nombre. Si le printemps s'avéra quelque peu morose – mais c'est excellent pour les nappes phréatiques et le développement du gazon à tondeuse – il faut hélas s'attendre à de fâcheux rebondissements de la température, conjointement favorables à la consommation d'impressionnants hectolitres de ce rosé que le monde ne nous envie surtout pas et à l'agression de nos pauvres oreilles par ces hordes de hooligans stridulants formées à nous défaire psychologiquement là où le conquérant nazi jadis échoua, en dépit pourtant d'une collaboration exemplaire dont tout bon ministre de l'Intérieur aime à se réjouir et que tous les chefs d'État dignes de ce nom nous envient.

Le modèle cicala orni est le plus courant. Il passe le plus clair de son temps enfoui sous terre et ne sort que quelques semaines pour bronzer au soleil avant de trépasser vite fait bien fait, ce qui démontre à l'évidence les dangers d'une exposition, même brève, aux ultraviolets dont on peut apprécier ici avec quelle fulgurance ils encouragent le développement du carcinome basocellulaire, fatal chez ladite cigale et beaucoup plus rapidement que chez la vamp calcinée sur son drap de bain qui peut, elle, survivre plusieurs années sans avoir à changer de peau. On raconte, sous réserve parce qu'un tel bobard nous vient d'outre-Atlantique, qu'en Amérique du Nord ils disposent d'un modèle (tibicina septendecim) qui peut vivre jusqu'à dix-sept années enseveli dans le jardin de Georges W. Bush par exemple. Naturellement, ce spécimen-là est réveillé plus rapidement lorsqu'il loge à proximité de certaines espèces d'apparence humaine ayant accepté que l'on pratique au milieu de leur champ de maïs transgénique la fameuse fracturation hydraulique afin qu'ils disposent, enfin, de l'eau courante et du gaz au même robinet.

Un détail important toutefois surprend : pourquoi dit-on une cigale plutôt qu'un cigale ? Car dans ce couple c'est le mâle qui fait le trottoir et est à l'origine d'un tel tintamarre. Alors que chez la mante religieuse le mâle se fait boulotter par la femelle, après qu'elle se soit faite sodomiser avec gourmandise. Le jour où les mantes religieuses femelles répondront à l'appel des cigales mâles l'homme pourra enfin aborder en toute tranquillité aux rivages enchantés de la sieste réparatrice. Il reste encore à la nature quelques progrès à faire.

juillet 2013

Les aveux d'un homme ordinaire

L'homme est vulnérable. La preuve en est, depuis la plus haute antiquité il n'arrête pas de mourir. Il est également assez souvent influençable, ce qui nuit parfois et gravement à sa survie. On voit ainsi certains prototypes affirmer avec véhémence et un réel semblant de conviction des intentions qu'ils auront totalement oubliées quinze jours ou un mois plus tard. Certains médisants – comme moi-même, Joë Bousquet l'était par bonté – iront même jusqu'à laisser entendre que ces virtuoses du dédit n'ont jamais eu l'intention de concrétiser ce qui n'était, toujours selon les médisants, que propos de circonstance, dont la nécessité dans l'instant allait disparaître sitôt atteint le but qui en justifiait l'usage. Selon ces odieux médisants de tels gens seraient tout bonnement hypocrites et menteurs, prêts à mettre leur mère, et même leur père – ce qui est vraiment dégoûtant – sur le trottoir dès lors qu'il s'agirait en l'occurrence du petit coup de pouce nécessaire à la réussite de leur projet. De plus odieux médisants encore n'hésiteraient pas à sous-entendre que, chez ces gens-là Monsieur, on prostitue jusqu'à ses propres enfants quand l'avenir de papa et maman est en jeu. Interrogés sur l'éventualité de telles pratiques les parents naturellement s'insurgent – on s'insurgerait à moins, n'est-ce pas ! –, hurlent à l'infamie, horrifiés que l'on puisse leur prêter d'aussi sordides comportements et que même ils en eussent eu seulement l'idée. Autant dire proxénètes, fichtre, quelle horreur, vous n'y pensez pas ! Moi maquereau, et Denise mère maquereau ? Si je l'étais (ce qu'à Dieu ne plaise, comme disait André Gide qui suggérait au dit Dieu de se foutre des génuflexions), plutôt me prostituer moi-même, et Denise avant moi parce que j'ai déjà tant à faire. Disent-ils. Non seulement l'homme est influençable mais, en plus, il est ridicule car il se prend pour Dieu, ce qui, alors que l'inexistence de Dieu fut scientifiquement prouvée par la défaite de l'Allemagne en 1945 – voir l'inénarrable *Gott mit Uns* –, démontre à quel point il n'est absolument pas crédible. Or, la crédibilité est indispensable à qui veut brillamment mentir et elle réclame quelques solides dispositions. Adolf Eichmann ne déclarait-il pas : *Je ne suis pas antisémite* (Hannah Arendt, qui était peut-être un peu de parti-pris, ne lui donnait d'ailleurs pas tort). Avant d'ajouter, pince-sans-rire : *Au fond, je suis un homme sensible*. Personne ne l'a cru. Et pourtant, il n'a fait qu'obéir et exécuter les ordres, il était juste influençable, ce qui ne prouve nullement que cet individu ait eu un mauvais fond. D'ailleurs, son collègue de bureau, un autre Adolf, adorait les chiens, les petits enfants et il aimait beaucoup peindre de jolis paysages, le dimanche matin après la messe. On voit par là combien la jalousie, la rancœur – qui sont des sentiments malpropres – peuvent facilement fausser tout jugement, le rendre inéquitable et entraîner le redresseur de torts le plus circonspect jusque dans l'abîme de la vilénie, de l'accusation éventuellement mensongère, de la délation dans le pire des cas. À des fins qui le plus souvent le discréditent.

Pour nous résumer, l'homme est vulnérable, influençable, ridicule et, pour couronner le tout, il sent mauvais lorsqu'il est mort. Il convient donc de l'abattre loin de chez soi et si possible sans se faire remarquer car l'homme, une fois mort, est toujours un brave type et il peut facilement jouir d'un sursaut d'estime enthousiaste de la part de ses concitoyens. Surtout s'il leur a fait avoir le téléphone, une place de parking ou un emploi fictif à la mairie. Pour conclure, il faut se garder d'entretenir des rapports, même superficiels, avec l'homme. Avec la femme c'est un peu différent, pour ce qui me concerne évidemment, mais chacun voit midi à douze heures. Voilà pourquoi je ne quitte que très rarement (et accompagné de

mon chien) la fenêtre d'où je surveille les allées et venues des autochtones et des étrangers. Je ne suis pas spécialement misanthrope mais je redoute de me laisser influencer. Et j'admets volontiers ma vulnérabilité. Quant au ridicule...

juillet 2013

Parvenir

J'ai déjà dit, ici ou ailleurs, tout le bien qu'il convient de penser de l'esprit de compétition, sans lequel l'homme ne serait, hélas trois fois hélas, rien de plus que son voisin. C'est ce qui le différencie du pot de fleurs ou du crayon HB. Et de bien d'autres choses mais nous n'allons pas dresser ici la liste détaillée des divers objets usuels dont la fonction n'est pas de compéter (du latin *competerere*). Certes, il existe des pots de fleurs plus ou moins grands, plus ou moins solides et plus ou moins agréables à regarder mais le pot de fleurs n'est pour rien dans ces particularités, il n'a rien fait pour être le plus beau, le plus grand, le plus résistant. Tout comme le crayon ne s'est en aucune façon démené pour être classé mollement HB plutôt que H ou B (songez que le crayon, quel qu'il soit, n'a pas d'opinion, d'ailleurs il n'est même pas centriste). Le pot de fleurs de dix centimètres de diamètre ne nourrit aucune ambition à devenir pot de fleurs de trente-cinq centimètres de diamètre, il s'en fout le pot de fleurs. Mieux même, il lui est totalement indifférent de servir de réceptacle à un géranium plutôt qu'à des myosotis – ou l'inverse car je ne veux vexer personne –, tout comme le crayon 4B ne tire aucune vanité du fait qu'il est plus noir que le 2H. Ce qui démontre, s'il en était besoin, l'aptitude considérable de l'homme à être le meilleur, le plus beau, le plus costaud, le plus riche... et je pourrais continuer ainsi à énumérer toutes les qualités, toutes les vertus qui le poussent à dépasser l'autre. Mais pour être celui-là il lui faut pouvoir, il lui faut vouloir et la réussite à laquelle il aspire n'est accessible qu'avec une solide ambition. Si l'ambition est modeste, la réussite sera modeste, donc insignifiante, autant dire qu'elle n'existera pas. Il n'est de véritable réussite que spectaculaire, tonitruante, insolente. D'où il ressort qu'il n'est de réelle ambition qu'exagérée, démesurée, obscène.

Quiconque ne se croit pas quelconque et envisage sérieusement de devenir rapidement – car la vie est brève – le maître du monde ne doit en aucun cas s'embarrasser de complexes ridicules. Il n'est d'amis qu'autant qu'ils sont nécessaires et lorsqu'ils ne le sont plus il est évidemment hors de question d'éviter de leur marcher dessus, bien au contraire car l'ami inutile est par nature un ennemi. Une ambition solide, déterminée, ignore l'attendrissement, voire le mépris les jours de grand lyrisme. Qui veut vaincre jamais ne se retourne sur ce qu'il a piétiné. Les cadavres constituent des tas sur lesquels on grimpe afin de dominer les autres, plus les tas sont élevés plus large est la vue et superbe le paysage.

J'entendais ces jours-ci l'indignation, de pure forme il va de soi, que manifestait un commentateur de ceci ou cela à propos d'un coureur cycliste qui aurait violemment et volontairement poussé son voisin de peloton afin que celui-ci chute sans grâce et entraîne éventuellement quelques concurrents dans la débacle, tandis que le pousseur s'en allait franchir la ligne d'arrivée en vainqueur. Pourquoi tant d'indignation, ne s'agit-il pas de compétition, supposant un gagnant et quantité de perdants ? À la guerre comme à la guerre, tous les moyens sont bons, et je m'étonne que l'on n'ait toujours pas admis le principe d'armer les concurrents, il suffirait juste d'interdire – officiellement s'entend, comme pour les produits dopants – l'usage de munitions nucléaires en raison des effets collatéraux. Les matches de football, de rugby ou de n'importe quoi permettraient ainsi de retrouver enfin le véritable esprit des jeux d'antan en redonnant au spectacle la nécessaire priorité (Guy Debord n'en saura rien).

L'ambition est l'aiguillon grâce à quoi l'homme se pique lui-même les fesses et s'encourage à n'épargner personne qui ne lui soit utile peu ou prou. Il doit gagner, c'est son credo, car il est hors de question pour lui de rester derrière, ou au-dessous. L'ambition c'est la seule solution qui lui permette de surmonter le terrible handicap dont il vient de découvrir – sans en parler à quiconque bien entendu – qu'il était affecté : cet insupportable sentiment d'infériorité.

juillet 2013

Des progrès, mais peut mieux faire

Avez-vous remarqué – et franchement vous ne sauriez ne pas – à quel point l’homme, ô combien admirable, ne cesse depuis la fin du dix-neuvième siècle principalement de nous conduire vers une apothéose de progrès ? Si, plutôt que de se soucier de poser ses prochaines vacances en Syrie (parce que c’est moins cher en ce moment) quelque fonctionnaire méticuleux voulait se donner la peine de répertorier le nombre impressionnant d’inventions, de découvertes accumulées en si peu de temps, nous en serions époustoufflés. Peut-être même interloqués. D’infects rabat-joie ne manqueraient évidemment pas d’opposer à ces pas de géant les ressources naturelles qui s’épuisent – mais qu’en sait-on, s’épuisent-elles vraiment ou bien devons-nous croire sur parole une poignée d’alarmistes professionnels dont le but permanent semble être d’inexorablement régresser –, les espèces qui disparaissent – en tout cas les pessimistes ont, eux, la vie dure –, le réchauffement de la planète, les banquises qui fondent, les ours blancs qui se réfugient dans les bacs à glaces de nos réfrigérateurs américains à cinq portes, la couche d’ozone trouée comme un vieux slip, toutes ces horreurs brandies à seule fin de démoraliser les populations, de décrédibiliser les chercheurs qui cherchent, les savants qui savent et les investisseurs qui investissent dans l’avenir, pour l’avenir. Car enfin, serions-nous assez stupides pour vouloir retourner à l’âge des cavernes alors même que nous disposons de la mayonnaise en tube, du bloc évier et de la poubelle à pédale (qui faisaient déjà l’admiration d’Alexandre Vialatte avant mai 68), du téléphone mobile qui permet de faire des photos pour s’occuper quand on n’a pas de réseau qui autorise à appeler les pompiers et que l’incendie a déjà grignoté tout le rez-de-chaussée de la résidence secondaire au cœur de la forêt landaise sans que l’on puisse compter sur l’ouverture prochaine mais trop tardive de la chasse à la palombe pour mettre un terme aux souffrances torquémadesques de toute la famille ; serions-nous en effet assez ingrats et égoïstes pour oser priver nos chers enfants et si mignons petits enfants du bonheur de voir et entendre Michel Sardou même lorsqu’il sera vraiment mort ; n’aurions-nous aucun sens civique qui nous interdise de rejeter a priori toute expérimentation sur l’animal devant favoriser la fabrication et la mise sur le marché d’une crème donnant l’illusion à Madame L’Oréal de n’avoir plus tout à fait cent dix-sept ans ; quel intérêt – fut-il à caractère exotique lorsqu’on dispose de près de soixante centrales nucléaires et de mines d’uranium au Niger – y aurait-il à s’éclairer à la chandelle de suif ou à partir en congés payés vers la Côte d’Azur en tandem avec la tente et les piquets dans le sac à dos quand on peut s’offrir pour un milliard et demi de dollars un aller-retour jusqu’à la Lune pour deux personnes ?

N’est-il pas émerveillant de pouvoir, avec une ampoule électrique (moderne) de quinze watts, obtenir un éclairage sensiblement identique à celui d’une ampoule vieille et démodée qui, la veille encore, donnait sans barguigner ses soixante-quinze watts ? En raison du temps de chauffe, il faut juste désormais ne pas oublier d’actionner le commutateur dès le matin en se levant afin d’oser, à la nuit tombée, descendre à la cave sans se rompre le cou. Que ne ferait-on pas pour économiser l’énergie ! On le voit bien, le progrès n’en finit pas de nous enchanter et tout à l’heure, tandis que je tentais de tartiner mes rillettes de canard sur une sorte de conglomerat blanchâtre, compact et pourtant flasque, sans saveur ni odeur, minéral (le mot est à la mode dans l’agro-alimentaire) vaguement enrobé d’une croûte livide et molle,

tout à l'heure, je me demandais s'il fallait imputer au bouleversant progrès la disparition totale et semble-t-il définitive du pain. Alors que d'audacieux escrocs n'en continuent pas moins d'afficher au fronton de leur quincaillerie – nonobstant le fait que j'ai beaucoup de respect pour les quincailliers – la dénomination très exagérée de boulangerie. Ces voyous n'hésitent pas à étendre à l'infini le champ de leurs malversations, toutes les céréales imaginables prêtent leur concours (bien malgré elles et cela se voit) et la mode bio y contribue. On fabrique des pains, ou prétendus tels, d'une texture si homogène que les ingérer s'apparente à une punition, une torture de nervi pinochesque. Jadis, la plus ou moins accorte boulangère prenait la peine, le temps, de s'enquérir : Oui, une baguette, bien cuite ? Le mot *bien* affirmait d'entrée une notion de qualité avant de sous-entendre le degré de cuisson requis. Aujourd'hui, les trois-cent-quatre-vingt-six variétés de pains affichent toutes, sans exception, un teint cadavéreux, une lividité bien peu engageante et il n'est nullement nécessaire de réclamer une baguette mal cuite, le service est assuré spontanément. Les gougnaftiers qui fabriquent ces horreurs sont des nazis. Le plaisir éprouvé jadis à étendre du beurre sur une tranche de pain, voire sur une demi-baguette parisienne, ce plaisir-là a disparu. Mais il est vrai que le Nutella a remplacé le beurre. Si les derniers boulangers nous ont quittés alors même que Michel Sardou respirait encore il est temps, camarades ex-mangeurs d'un pain respectueux d'une tradition bien française, il est plus que temps de rendre chaque jour hommage aux disparus en cuisant dans son propre four (croûte dorée et craquante, mie moelleuse et parfumée, tu parles !) chacun de ces usurpateurs capturés à l'heure de la première fournée, lorsque des hommes exagérément bronzés vident bruyamment nos poubelles afin de nous signifier qu'il y en a qui travaillent, eux. Pas davantage que leur production quotidienne ne méritait le nom de pain les cadavres de ces prétendus boulangers ne mériteront celui de viande, nous ne les mangerons donc point, la décharge les attend. Les hommes exagérément bronzés n'auront qu'à les ramasser...

juillet 2013

Et ta sœur ?

Feuilletant un quelconque torchon imprimé je fus l'autre jour fort surpris de découvrir qu'une chaîne de télévision avait programmé, à l'heure où le populaire vient tout juste de finir de démembrer sa moitié de poulet transgénique, un documentaire vraisemblablement croustillant sur la séparation in vivo de deux sœurs siamoises. Rappelons que l'on dit sœurs siamoises par tradition puisque celles-ci sont en vérité plus dominicaines que thaïlandaises. Des sœurs dominicaines en quelque sorte, pas plus contemplatives qu'apostoliques, juste un peu contrariées. La première réaction est de se dire que ça ne se fait plus des choses comme ça, que c'est complètement passé de mode, même dans les meilleurs cirques où les géniteurs d'enfants normaux amenaient jadis – il n'y a pas si longtemps – leurs chers petits pour les divertir. Eh bien si, cela se fait encore, aux États-Unis, en Virginie et en l'occurrence précisément. Il semble que dans ce cas le découpage n'était classé qu'au niveau deux sur l'échelle de Mengele – qui en compte sept – en raison de l'autonomie des deux demi-patientes. Notons, pour l'anecdote, que l'intervention fut d'une durée de vingt-trois heures nous dit-on, et j'imagine que plusieurs virtuoses du cutter ont dû se relayer car ces gens-là sont, à peu de choses près, des hommes comme les autres et qu'il leur faut bien changer l'eau du bocal de temps en temps même s'ils n'ont pas encore de problème de prostate. Observons par ailleurs qu'il existerait des spécimens pour lesquels la performance du désemballage est autrement spectaculaire avec des chances de réussite très improbables pour l'un des deux sujets et de zéro pour l'autre lorsqu'il n'ont par exemple qu'un cerveau pour deux. La si noble notion de partage peut être singulièrement remise en cause. Et il peut s'estimer verni celui-là qui est en possession à la fois du cerveau et du système cardio-vasculaire, et s'indigner de ce que son voisin le plus proche constitue vraiment une charge dont il se passerait volontiers, d'autant que l'autre mange comme quatre – c'est une manière de dire – et défèque pour deux. *Mens sana in corpore sano.*

L'être humain standard – qui n'aurait pas souhaité développer au-delà du certificat d'études son potentiel intellectuel et enrichir ainsi ses maigres connaissances – peut néanmoins comprendre les difficultés techniques et, très accessoirement, déontologiques de l'homme de l'art confronté à un assemblage de deux têtes, quatre jambes et quatre bras dont il va devoir faire, toute question de dopage mise à part, un vainqueur du Tour de France. À moins que l'intéressé (faut-il ici employer le pluriel ?) choisisse de briller simultanément dans les épreuves de lancer de javelot, de brasse papillon et de relai quatre fois cent mètres. On s'en esclaffe à l'avance et une émission de télé-réalité est déjà en préparation.

La coutume veut que les frères ou sœurs siamois soient unisexes, comme les tee-shirts. Imaginons pourtant un instant un couple de parents sacrément pervers qui mettent au monde un prototype mixte. La question se pose : ces deux-là ne risquent-ils pas à leur tour de céder à la tentation suscitée par la promiscuité et de se reproduire ? Serait-ce alors, d'un point de vue éthique, acceptable et qu'en pensent le pape et madame Boutin ?

Quand je pense qu'il existe des individus qui, sans vergogne, fabriquent des quintuplés, ont-ils jamais réfléchi à la possibilité que ces cinq-là soient, même natifs de La Garenne-Colombes, siamois ?

juillet 2013

Une mère abusive

Mes congénères n'en finissent pas de m'étonner. Je note, avec satisfaction, que l'étonnement est une activité hautement recommandable puisque sans elle l'existence serait bien ennuyeuse. J'apprends ainsi qu'une mère de famille a tenté de mettre fin aux jours de son propre enfant en lui faisant déguster, à jeun probablement, une cuillerée pour papa de cette potion dont le commun des mortels fait généralement usage afin de déboucher ses canalisations – je veux dire celles de son évier par exemple, pas les siennes propres aussi encrassées soient-elles. On voit par là jusqu'où peut conduire l'amour immodéré de sa progéniture à qui la tendre mère voulut épargner d'être confronté aux horreurs du libéral-socialisme et de la probable fin du monde (car je veux croire, enfin je préférerais...). Le geste est donc humain, profondément humain, et le plus humble attendrissement me semble de mise devant une telle prise de conscience. Avant qu'immédiatement ne s'indignent les ligues de protection de l'enfance et les prompts défenseurs de l'avenir de la retraite par répartition, saluons l'initiative de cette noble femme qui n'hésita pas à sacrifier le fruit de ses entrailles afin qu'il ne connût pas le Médef, le Cac 40, David Guetta, le FMI, Angela Merkel, Berlusconi, et je n'entends pas énumérer ici la quintessence de leurs magnifiques affidés, nervis, serviteurs et autres contents de l'être.

Mes pauvres parents, quant à eux, ne pouvaient pas savoir, ils ignoraient vraisemblablement que le pire était à venir – ils n'avaient pas lu Céline. Sans doute déduisirent-ils de la frivolité du moment que le plus dur était passé, que nous entrions dans l'ère merveilleuse du progrès et de la grande fraternité humaine, que la guerre de 1870 et l'extermination des Communards appartenaient désormais à l'Histoire, et qu'avec celle de 14-18 on avait fait le maximum. Pensez donc, la Der des Ders, plus jamais ça ! Évidemment qu'ils se trompaient mais comment les persuader alors que – les savants travaillant d'arrache-pied, les généraux occupés à programmer l'avenir en compagnie des marchands de canons, les politiciens tirant des plans sur la comète en vue d'assurer leur carrière – le futur, même immédiat, se préparait une gueule de carnaval comme nul n'en avait jamais vue ? Comment deviner qu'un an après mon entrée en scène on allait écrire une formidable page dont les générations concernées – je parle ici des survivants, bien entendu – se souviendraient ?

Mon père, qui était né au numéro 6 de la rue de la Grange aux Belles (à deux pas du quai de Jemmapes cher à Jean-François Vilar), et ma mère, native de Melun (dont le Brie, dit-on, ne vaudrait pas celui de Meaux), choisirent de me faire éclore dans l'arrondissement voisin, au 28 de la rue Trousseau, ce qui ne présente pas d'intérêt majeur puisque j'aurais de beaucoup préféré voir le jour du côté de la Grange aux Belles, pour le beauté des mots évoquant ces dames dites de petite vertu qui exerçaient dans une ferme leur apostolat. Mais va pour le onzième ! Armand Trousseau (né à Tours en 1801, mort à Paris en 1867) était un médecin aux amples favoris dignes de Jules Ferry, il fut l'un des premiers à pratiquer la trachéotomie et mon père eut été certainement content d'avoir affaire à lui plutôt qu'à l'imbécile qui le laissa mourir parce qu'il avait peur du sang et s'avéra incapable d'exécuter le geste qui sauve. Armand Trousseau était tellement compétent qu'il diagnostiqua le cancer gastrique qui eut sa peau quelques mois plus tard. Comme quoi il ne suffit pas de savoir de quoi on trépassera pour l'empêcher.

L'immeuble du 28 de la rue Trousseau n'existe plus aujourd'hui puisqu'on passe sans état d'âme du 24

au 38 dont le fronton indique, gravé dans la pierre, qu'il abrite le Collège d'enseignement secondaire Anne Frank. On a donc, sans l'ombre d'une hésitation, fait disparaître toute trace de l'endroit mystérieux où, bien qu'encore mal informé de ce qui m'attendait, je poussai mon premier cri. Il me plaît néanmoins de constater que mes parents n'ont pas jugé utile, voire nécessaire, d'expérimenter sur moi le liquide servant à déboucher les canalisations. Je suis chaque jour ému en songeant à tout ce que j'aurais pu manquer. Ma curiosité me perdra !

juillet 2013

Et si je me ruinais un peu l'esprit...

La communauté internationale – j'affectionne particulièrement ce bel oxymore – s'est déclarée sensible au fait que le président de la République iranienne nouvellement choisi était un islamiste modéré. Le monde est plein d'islamistes modérés, comme il existe quantité de modérés dans les autres religions. Ce qui est censé nous rassurer puisqu'avec ces gens-là il serait possible de discuter, de négocier, de formuler des compromis. Il s'agirait en somme de croyants qui accepteraient de laisser la vie sauve à quiconque n'adhère pas à leur dogme, à condition bien sûr que ce quiconque-là ne s'en vienne point prosélyter sous leurs fenêtres. Ils pourraient même, ponctuellement, faire front commun avec les représentants d'autres doctrines pour poursuivre et exterminer l'impie, le mécréant, celui qui ne croit à rien et ne mérite de ce fait pas de vivre.

La communauté internationale affiche là un bien bel optimisme, oubliant un peu vite que le président de la République iranienne compte pour du beurre puisqu'il exerce son mandat sous la tutelle du guide suprême, en l'occurrence depuis 1989 l'ayatollah Ali Hossein Khomeini. Lequel est le digne successeur de l'ayatollah Khomeini (dont il est probablement le cousin ou l'amant de sa sœur). Lequel tenait en son temps des propos où nous pourrions discerner, sous leur franche bonhomie, de discrètes traces d'imbécillité probablement congénitale du genre : *La musique ruine l'esprit car elle provoque des sensations de plaisir et d'extase...*

J'entends bien en effet que le plaisir et l'extase soient quelque peu contraires à la croyance, quelle qu'elle soit. Les béatitudes mystiques s'accommodent mal du plaisir, on n'y accède qu'en passant par la privation, l'abstinence, la douleur, la mortification. C'est à cette fin que les ayatollahs de toutes les religions ont inscrits dans leur constitution culpabilité et punition. On voit ainsi, en Espagne par exemple, des types sous l'emprise de cette drogue porter des croix de trois cents kilos à travers la ville alors qu'avec une remorque ce serait tellement plus facile et que, de surcroît, si on les laissait où elles sont, ces foutues croix, le prix de l'essence n'augmenterait pas pour autant d'un centime. On en voit d'autres, ou les mêmes, se flageller jusqu'au sang, toujours en traversant la ville afin que les caméras de télévision puissent les filmer, pour l'édification des masses probablement.

Certains penseurs affirment que nous allons à la perdition parce que l'homme se serait détaché du sacré pour orienter tous ses efforts vers le profit. Nous sommes en effet aujourd'hui en train d'expié des fautes que nous n'avons pas commises tandis que ces autres ayatollahs qui devraient être pendus pour ces mêmes fautes se gobergent et vident nos poches afin de remplir les leurs. Le sacré de ce siècle est l'argent et nous n'avons certes pas gagné au change, mais serait-ce vraiment une bonne idée que d'y ajouter quelque croyance religieuse que ce soit ? Toute croyance rend sectaire puisque celui qui croit s' imagine détenir la vérité et entend l'imposer aux autres, pour leur plus grand bien naturellement. Ce n'est pas la musique qui ruine l'esprit, ce sont les certitudes qu'engendre le fait de croire.

Pourquoi le plaisir devrait-il rendre coupable, pourquoi les interdits sont-ils immédiatement édictés par tout pouvoir et, surtout, pourquoi l'homme s'y soumet-il avec une telle complaisance ? La réponse aux deux premières parties de la question relève de l'évidence : dominer, asservir et sanctionner. En revanche, pour ce qui concerne la fin de cette interrogation, on reste baba. D'aucuns avancent l'hypothèse selon laquelle l'homme serait totalement con, d'une connerie abyssale, ajoutant que ce n'est pas près de s'arranger, bien au contraire. Mais il s'agit vraisemblablement de pessimistes...

juillet 2013

Impuissant ? Moi jamais, non mais des fois !

pour Alain Sagault

Un de mes amis – j'en compte infiniment moins que n'importe quel animateur cathodique n'en a sur Facebook – il y a peu écrivait ceci : *En art, on n'est pas, on fait. Un artiste qui revendique un statut (Je suis peintre !) au lieu de dire ce qu'il fait (je peins...) se condamne à l'impuissance artistique, tout en se séparant de ses frères humains en une démarche élitiste particulièrement dérisoire et stupide : l'étiquette n'est pas le vin, la cote n'est pas l'œuvre. À l'extrême, déchéance absolue, il devient une marque (Buren ? celui qui fait des rayures...) et tombe dans l'industrie – d'où il n'est au fond jamais sorti. Nul doute qu'affirmant ainsi sa pensée il ne se fasse quelques ennemis – et je ne serai point du nombre – mais il est alors réconfortant de savoir à quel propos s'affirme, quand elle s'affirme, une telle hostilité.*

Néanmoins, ami, permets que je ne partage pas ton point de vue concernant ce que tu qualifies de statut, statut que je ne revendique pas vraiment mais, acceptant que celui qui fait du pain (si dégoûtement de nos jours) se nomme boulanger, tout comme celui qui inhume s'intitule croque-mort (bien que sa fonction ne l'oblige heureusement pas à), je me crois un peu obligé d'accepter que l'on me dise peintre s'il est admis qu'en effet je peins. Certes certes, je fais de la peinture mais acceptant d'être, pour cette raison, peintre je n'ai pas l'impression, de ce fait, de me *condamner à l'impuissance*. Et d'ailleurs je doute que l'ineffable Buren consente à ce qu'on le qualifie de peintre. Plasticien peut-être, puisque le terme autorise un certain flou et n'exige nullement le moindre talent en contrepartie. Mais, à tout prendre, il préférera certainement qu'on le dise artiste, le spectre est plus large et donc, artiste pourquoi pas puisque moi-même je m'autorise ce terme-là à mon endroit bien que je ne me sente guère d'accointances avec ce bonhomme-là. Me refusant à vouloir faire briller ce mot d'un lustre *élitiste particulièrement dérisoire et stupide* car ce statut (de peintre ou d'artiste) ne m'impressionne pas davantage que celui de cantonnier ou de ministre du budget – il a existé, il existe et il existera encore d'aussi mauvais peintres que de mauvais cantonniers. Quant aux ministres, oublions-les.

L'étiquette n'est pas le vin, je te l'accorde. Mais lorsque je sens poindre la menace du terrible manque, je suis heureux si mon vigneron habituel ne remplace pas mon brouilly préféré par quelque innommable bordeaux dont il aurait été faire provision au supermarché voisin pour me faire la surprise. Et je suis bien obligé de reconnaître que c'est grâce à l'étiquette collée sur l'emballage que j'identifie clairement le dentifrice avec lequel je vais me laver les dents, alors que j'aurais tout aussi bien pu faire l'emplette d'un tube de mayonnaise qui ne me propose toutefois pas la même époustouflante quantité de propriétés.

Quand l'artiste *devient une marque et tombe dans l'industrie* ce n'est bien entendu pas en raison du fait qu'il s'est déclaré peintre au centre des impôts de son arrondissement mais tout bonnement parce qu'il a franchi le pas qui mène au succès, à la gloire, à la reconnaissance (pas forcément éternelle). Parce qu'il n'a pas su résister à l'appel des sirènes, aux règles du commerce, aux exigences du marketing, à l'opportunité de la mode du moment, à la tentation. Pour cela aussi il faut un peu de talent, et de solides introductions.

Pendant plus ou moins soixante ans j'ai fait de la peinture, j'ai donc été plus ou moins peintre.

Progressivement et pour un succès identique l'écriture s'est infiltrée dans la peinture jusqu'à la gangrèner complètement. Je fais donc de l'écriture. Mais ai-je droit au titre d'écrivain alors que nul éditeur digne de ce nom (c'est eux et leurs auteurs qui le disent) n'a jugé nécessaire (je ne dis pas utile car l'écrit comme le peint n'ont l'un et l'autre la moindre utilité et c'est ce qui les différencie du saucisson pur porc ou de la bombe à neutrons), ai-je droit d'en faire profiter la multitude ? Bien sûr que oui, dès lors que je le décide. Et qu'est-ce que ça change ? Est-ce que cela menace peu ou prou le chiffre des ventes de mesdames Angot ou Nothomb, est-ce que – si cela parvenait jusqu'à leurs oreilles bien débouchées désormais – Pierre Benoit ou même François Mauriac en seraient offusqués ? Et quand bien même ! On devrait porter le nom de ce que l'on fait, boulanger, croque-mort, peintre ou écrivain. Et j'ai d'ailleurs remarqué l'insolente solidarité dont on sait faire preuve au sein de l'intelligentsia en ne disant jamais de l'un ou l'autre des leurs qui produit de la merde qu'il est un merdeux. Il y a des choses qui ne se font pas.

juillet 2013

Moderato cantabile

pour René Pons

Être ignoré du plus grand nombre est bien reposant, nul ne vient nous contredire et personne jamais ne s'insurge ni ne s'indigne des propos que l'on tient. C'est en somme un état qui pourrait s'apparenter à la félicité et qui, s'il durait trop longtemps, déboucherait facilement sur l'ennui le plus vaste. Mais l'homme, le plus souvent, rechigne à être ignoré. Il parle à tort et à travers, il peut même aller jusqu'à coucher noir sur blanc ses réflexions, convaincu qu'il est, le sot, de ne faire ainsi de mal à personne puisqu'en règle générale ce qu'il dit ou écrit ne s'entend ni ne se lit. Sauf qu'il est encore trop bavard, qu'il ne peut pas s'empêcher de faire le malin, de raconter à ses proches, voire d'informer un ami ici, un autre là – heureusement, il n'en a guère – de ce qui le contrarie, l'agace dans l'espoir sans doute – c'est un sot, je l'ai dit – de rencontrer quelque approbation, de se sentir moins seul. Il péroré l'imbécile, comme disait Martin du Gard, bien qu'il ne soit pas exagérément prétentieux ou qu'en tout cas il l'affirme, il raconte qu'il a encore écrit une de ces petites choses insignifiantes pour clamer à la face du monde – dont il a oublié un instant qu'il en était exclu – sa détestation, par exemple, du chant tellement mélodieux des cigales qui font d'ailleurs le ravissement de tout individu normalement amoureux de la belle nature et particulièrement du touriste en bermuda à fleurs confectionné en quelque sous-sol ben-gladais (venu tout exprès de sa Picardie natale pour s'enivrer de sa musique tellement provençale que c'en est une bénédiction) qui n'hésite pas à arpenter la garrigue écrasée de soleil – comme dit le poète au meilleur de son inspiration – alors qu'il dispose d'une chambre climatisée et de boissons fraîches moyennant cent cinquante euros par jour (parce que, voyez-vous Monsieur, c'est la pleine saison). Il vilipende l'insecte musical, infâme ergoteur qu'il est, qui stridule et craquette – excusez-moi un instant, je pouffe – pour le bonheur de tous alors qu'il n'entend même pas l'inferral vrombissement des moteurs d'automobiles, le hideux martellement des engins défonceurs de chaussées et l'immonde rugissement qui trahit la présence de l'inénarrable souffleur de feuilles.

C'est que, voyez-vous, l'autre, là, tranquillement assis sur son banc de bois à l'ombre de ses robiniers, les marteaux-piqueurs, les homo-automobilus et le souffleur de feuilles, il ne les voit pas, il ne les entend pas. Quand l'absolue nécessité s'en fait sentir il se déplace jusqu'au bourg voisin, à une dizaine de kilomètres et il peut alors en effet jouir de ces petits bonheurs minuscules réservés au citadin comblé, y compris celui ô combien grotesque du souffleur de feuilles, mais sans s'attarder outre-mesure car très vite il regagne sa datcha et s'en vient s'installer sur son banc, celui qui est le mieux à l'ombre à cette heure-là. Hélas, il fait encore grand jour et, quand il espérait retrouver le silence que complète avec discrétion le gazouillis d'un merle forcément moqueur, le vacarme reprend. Une, puis deux, puis cinq, six, bientôt trois mille cigales qui mènent le tumulte à son apogée en s'égosillant les élytres. Les oiseaux se sont tus, plus personne n'ose prononcer un mot, c'est la dictature du crincri. Il est temps pour l'homme vaincu de rentrer se mettre à l'abri, peut-être écouter quelque musique en conserve qu'il aura choisie en fonction de l'humeur du moment qui certainement est sombre ; c'est bien pratique la musique en conserve, on la consomme lorsqu'on en a envie, on opte pour l'œuvre et pour l'interprète dont on n'a jamais à déplorer qu'il soit aussi médiocre que celui qui sévissait la veille en concert. S'imposent les cuivres, une ample masse orchestrale, quelque chose qui soit capable de couvrir le tapage que mènent les autres, là, dehors.

Dans quelques heures, quand l'odieuse et poisseuse canicule s'apaisera enfin quelque peu et que l'obscurité contraindra les voyous à se taire, nous nous retrouverons entre gens de bonne compagnie. L'humble grillon pourra enfin y aller de sa modeste prestation, merles et rossignols assureront le contrepoint tandis qu'au creux de la combe, dans leur mare, les grenouilles tiendront avec constance la partie de basse continue. Un petit-duc, voire un grand si besoin est, viendra ponctuer plus ou moins a tempo la partition. La nuit sera douce, encore qu'un peu moite, mais quoi ! c'est l'été, la saison des cigales.

juillet 2013

Une vérité tout à fait historique

Ayant, par le plus grand des hasards, découvert un matin – c'est bien sûr pure hypothèse et nul ne sait exactement si c'était un lundi ou un autre jour de la semaine – qu'en cognant deux bouts de caillou l'un contre l'autre il était possible de manger ses raviolis chauds, l'homme ne se sentit plus (il s'agit là d'une expression populaire car, en vérité, il n'avait pas encore mis au point l'eau de Cologne, d'autant que Cologne n'existait pas encore, et pas davantage les déodorants corporels dont on fait grand cas durant les programmes publicitaires télévisés), ce qui fait qu'il puait fort des dessous de bras mais surtout que germa en lui l'idée un peu extravagante qu'il était, lui l'homme, foutrement plus malin que la plupart des bestiaux dont il lui arrivait de croiser la route en allant faire ses courses. Notons à ce propos qu'il ignorait tout du petit ballon de muscadet dégusté à la terrasse du Café de France tout en lisant les résultats du tiercé dans son torchon préféré. Et ce qui devait arriver arriva – encore qu'il s'agisse là d'une formule toute faite dont on peut, a posteriori, légitimement contester le bien-fondé –, il inventa la bombe à neutrons.

Lorsqu'on voit aujourd'hui les résultats on peut être tenté de regretter un tel geste (afin d'aider le lecteur qui n'aurait pas poursuivi d'études secondaires, ce qui peut arriver sans qu'il y ait vraiment de honte à cela, j'ouvre ici une parenthèse à propos de la collision des deux morceaux de caillou, qui poussa César-Auguste Poussier de Belletoise – les historiens ont omis de noter ce détail qui n'est pourtant pas dénué d'importance, notamment pour cette famille de paysans berrichons qui choisit de s'exiler à Zurich afin de se reconvertir dans les affaires – à bien évidemment s'en aller raconter ici et là, avec force démonstrations publiques, les formidables retombées technologiques qu'allait engendrer sa trouvaille) nous pouvons regretter un tel geste, si vous vous souvenez de ce que je disais un peu plus tôt, mais ce qui est fait est fait (autre expression populaire dont la consternante évidence valut pourtant à Louis Leprince-Ringuet d'être sacré prix Nobel de littérature, devançant d'une courte tête Pierre Bellemare qui concourait pour la sixième fois) et on ne fait pas d'omelette quand on n'a que deux œufs, sauf si on les a mis dans le même panier, mais il n'empêche que ça ne s'appelle pas une omelette, des œufs brouillés à la rigueur.

À quelque temps de là et dans une rue voisine mal pavée, Marie Curie rencontrait clandestinement Leonid Brejnev (qui se faisait appeler Andreï Sakharov parce qu'il était l'amant d'Eva Braun, je le dis à l'intention des béotiens qui ne suivent pas régulièrement les introspections de Mireille Dumas) dont elle eut prématurément deux enfants attardés, des filles semble-t-il, qui moururent rapidement, intoxiqués au radium bien que le KGB et Maurice Papon, en déplacement à Vichy, aient officiellement affirmé que la cause en était le lait qui n'était pas frais, ce que contesta vigoureusement Pierre Mendès-France. Brejnev, qui se faisait appeler Sakharov ne l'oublions pas, parvint à soutirer à la pauvre Marie pleine de grâce la recette de la bombe H et il obtint très vite le prix Nobel de la paix.

On voit par là, alors que nous n'en sommes encore qu'à l'aube incertaine de l'humanité, combien un petit geste, aussi insignifiant que celui qui consiste à frotter deux cailloux l'un contre l'autre – tous les innocents bambins ne le font-ils pas ? –, peut déterminer une grande partie de l'avenir des peuples bientôt fermement engagés sur la voie royale du progrès sans lequel l'homme en serait encore à dormir dans des grottes surpeuplées où règne la plus hideuse promiscuité alors que pas un Sheraton n'est même pour

l'heure à l'état de projet. Rendons à César-Auguste Poussier de Belletoise, sous forme de pavés dans sa gueule, les deux morceaux de silex qui lui appartiennent et déplorons une initiative malheureuse qui, à jamais, nous fera regretter qu'un bon gros tyrannosaure de quinze mètres de long ne l'ait pas empêché de se livrer à une telle expérience. Alors que les raviolis froids c'est tout à fait mangeable, quand on n'est pas trop difficile et qu'on ne se croit pas plus malin que les autres.

juillet 2013

L'échelle du ramoneur et le sac plastique dans le frigo

L'inattendu souvent est souhaitable. Il est parfois désagréable, c'est pourquoi l'homme, prudent par nature, demande au contrôleur si le train qu'il s'apprête à prendre va bien là où il souhaite aller. Ce qui n'a jamais empêché que le train, quelquefois, déraile. Quiconque affiche un goût prononcé pour les surprises ne saurait s'en plaindre, surtout s'il est au nombre des survivants.

L'inattendu est souhaitable dès lors qu'il fait plaisir, dans le cas contraire on se dit qu'on aurait mieux fait de rester chez soi à bricoler des mots croisés en grignotant des bretzels. Des experts en probabilités nommés par l'ONU ont constaté que, dans la plupart des cas, l'inattendu était imprévisible. Essayez donc un peu de deviner ce que je vais écrire, quand je l'ignore moi-même. Vous voilà comme deux ronds de flan. C'est cette part de mystère qui justifie que l'on achète un livre et qu'un autre imbécile se soit échiné – avec plus ou moins de talent – à l'écrire. On peut certes parcourir la quatrième de couverture ou en consulter la critique dans une publication éventuellement spécialisée, mais le suspense restera néanmoins entier jusqu'au bout... du premier chapitre. Car l'aventure n'est pas sans risque. C'est un peu comme plonger son doigt dans un trou obscur sans savoir s'il ne s'y cacheraient pas deux belles rangées de dents prêtes à mordre. L'avantage du livre étant qu'il n'est pas carnivore. Juste parfois terriblement ennuyeux, ou énervant. La faute en incombe essentiellement à l'auteur, et la responsabilité à l'éditeur, surtout s'ils se connaissent depuis longtemps.

Face à un mur on est naturellement tenté de se demander ce qui se trouve derrière. Si l'on emprunte une échelle à un ramoneur qui justement passait par là et que l'on constate qu'il n'y a rien de plus qu'une pelouse de gazon bien tondu et, au fond du décor, une grande maison bourgeoise on a quand même de quoi être sacrément déçu. Alors que si, franchissant de la tête le faite dudit mur, on a juste le temps de découvrir le propriétaire des lieux, armé d'un fusil, qui vous vise et presse la détente, là au moins l'inattendu existe vraiment. À moins d'être d'un naturel vraiment méfiant, voire soupçonneux, et au quotidien peu enclin à s'attendrir sur le belle fraternité humaine.

Lorsque, inopinément, on découvre au fond du réfrigérateur un sachet en plastique transparent contenant quelques légumes frais (à l'époque de l'acquisition) et abandonné depuis quatorze ou quinze mois on peut en effet éprouver une manière de surprise et, subséquemment, manifester quelque étonnement à l'égard d'un tel inattendu mais il va de soi que nous ne saurions trouver quoi que ce soit de souhaitable ou d'attendrissant lors de semblable révélation. Chacun sait, ou devrait savoir, que quiconque dépose un objet, de quelque valeur que ce soit, dans un espace plus ou moins public, n'engage que sa propre responsabilité à l'égard dudit objet et qu'en cas de flétrissement avancé de celui-ci aucune tierce personne ne peut se voir reprocher la moindre négligence. S'agissant d'êtres humains, entiers ou non, le gérant des lieux ne saurait se voir inculpé au motif d'assassinat ni même de recel de restes d'une victime, identifiée ou non. L'inattendu a ses limites.

On voit par là que si l'inattendu est souhaitable il convient néanmoins de prendre quelques précautions avant d'aller voir de quoi il peut bien s'agir.

juillet 2013

Quoique...

Nous acceptons, généralement de bonne grâce, les affirmations plus ou moins péremptoires formulées par des individus que nous ne connaissons même pas, affirmations qui sont relayées jusqu'à nous par des livres, dont s'aident d'autres individus nommés instituteurs ou professeurs qui sont payés pour le faire. La confiance occupe une large part dans cette acceptation, nous ne pouvons pas tout vérifier par nous-mêmes. La peur d'une éventuelle sanction, au moins au stade de l'enfance, n'est pas étrangère à une telle soumission. Pourtant...

Nous serions pourtant, en effet, légitimement en droit de contester, sinon réfuter, nombre de ces oukases. On nous dit par exemple que le fleuve nommé Loire prend sa source au mont Gerbier de Jonc et se jette dans l'Atlantique. Rien ne le prouve ni n'empêche d'affirmer qu'il pourrait tout aussi bien s'agir du Rhône ou de la Seine, sans aller toutefois jusqu'à prendre le risque de déclencher un conflit international en avançant l'hypothèse, un peu audacieuse peut-être mais néanmoins plausible, que la Loire soit en vérité Volga ou Orénoque.

De prétendus scientifiques nous soutiennent mordicus qu'il y a x millions ou milliards d'années la famille Graillon au grand complet pouvait aller aux bains de mer sans s'éloigner de Limoges. Qui peut le prouver ? Existe-t-il des photos non truquées sur Photoshop qui en font foi ? Et puis si l'on veut vraiment extrapoler, là où aujourd'hui coule la paisible rivière Vienne, était-ce alors l'océan Atlantique, la Méditerranée ou la mer de Nord pour dernier terrain vague ? Quant aux dates avancées, sur quels registres administratifs se base-t-on pour déclarer sans broncher que le brontosauve – rebaptisé récemment apatosauve – vécut aux environs de cent cinquante millions d'années avant notre ère, lorsqu'on en est encore à ignorer si Sarah Bernhardt est née le 22, le 23 ou le 25 octobre 1844 (le 24 étant vraisemblablement férié et l'officier d'état-civil sans doute en RTT).

Qui oserait sans vergogne prétendre nous narrer avec moult détails la rencontre, assez peu conviviale au demeurant, en l'an -52, entre les légions plus ou moins mussoliniennes de Jules César et les Gaulois de Vercingétorix sur le plateau de Merdogne, rencontre que l'on continue d'appeler en dépit du bon sens bataille de Gergovie alors qu'aucune équipe de FR3 Régions n'avait été envoyée sur place et que l'on persiste à accorder foi aux *Commentaires sur la Guerre des Gaules* rédigés par le vainqueur romain, quelque peu de parti-pris.

On voit par là combien il convient de n'accorder aucun crédit à ces colporteurs d'histoires qui n'aspirent qu'à se faire mousser en donnant pour fait acquis racontars, imprécisions et supputations, quand ce ne sont pas exagérations et mensonges. En ces temps étranges où d'aucuns confondent le cheval et le bœuf alors que la différence est visible à l'œil nu, d'autres ne distinguent plus la gauche de la droite et risquent l'accident, on en a vus devenir incapables de reconnaître leur poche de celle de l'État et certains hommes de pouvoir n'hésitent pas à raconter des craques au bon peuple au moment de se faire élire. En bref, tout est sujet à caution et il importe de ne point prendre pour parole d'évangile (encore que là aussi...) tout ce qui s'écrit ou se dit. Quand un panneau de signalisation affiche que Saint-Pourçain-sur-Sioule est à cent trente et un kilomètres c'est évidemment faux puisque personne n'a pris la peine de venir sur place mesurer à l'aide d'une chaîne d'arpenteur et sous l'œil d'un huissier la distance exacte qui sépare ledit panneau de l'entrée du bourg. Apprenons donc à nous montrer circonspects en toute circonstance et à douter de chaque affirmation.

Même si je reconnais en avoir écrit de plus roboratifs j'ai décidé de conserver ce textaillon. Quelques-uns de mes ex-amis soutiennent qu'il ne vaut pas tripette, ne vous y fiez point. Qui mieux que l'auteur peut se montrer compétent pour juger ? Quoique...

août 2013

Rendez-vous de juillet

Hier soir je suis retourné à Aix-en-Provence. Au Festival d'Art lyrique exactement. Sans avoir réservé et, de surcroît, assuré de la qualité des interprètes, sauf peut-être pour ce qui concerne les seconds rôles, comme souvent d'ailleurs dévolus à des chanteurs plutôt normalement défaillants. Vautré dans mon fauteuil, j'ai garni et allumé une grosse Peterson, posé mon verre de brouilly sur la table basse et lancé le dvd. *La Traviata* est un opéra, d'amour et de mort, qu'affectionnait Toscanini et je garde en mémoire (et sur disque vinyle) la séance de répétitions au cours de laquelle il entre dans des colères invraisemblables parce que son orchestre ne chante pas. *Look at Me !* implore-t-il entre deux bordées d'injures désespérées. C'est un opéra italien, adapté d'Alexandre Dumas fils, que j'aime beaucoup et j'en possède plusieurs versions dont au moins deux avec la Stupenda – avec et sans Pavarotti – qui est impériale à défaut d'être émouvante. Mais ce soir-là, à Aix, en juillet 2003, officiait LA Violetta.

Belle comme une Marilyn en robe blanche qu'on regarderait mourir sur scène pendant un peu plus de deux heures. Belle et rayonnante au premier acte, qui défaille ensuite doucement, se reprend, puis s'effondre et s'éteint au troisième, abandonnée, avant que le public – et moi avec – ne se lève pour l'ovationner. Aussi tragique que put l'être Callas, la beauté en plus, avec un timbre, une émission qui enchantent et subjuguent davantage. Non point du bel canto mais un art du chant de soprano absolument parfait mis au service d'un personnage profondément humain auquel on s'attache complètement, celui d'une femme entretenue qui devient amoureuse alors que la maladie déjà l'a condamnée. La voix jamais ne bouge, les aigus ne sont ni laborieux ni approximatifs, ils ne trahissent pas l'effort.

Ce fut une soirée exceptionnelle, déjà vécue à plusieurs reprises et que j'espère bien revivre encore, merveilleux privilège que nous offre la musique et l'image en conserves. Les effets vidéo un peu ridicules qui m'avaient irrité à l'origine m'indisposent moins désormais, je ne vois plus que vous, Madame Mireille Delunsch, Violetta définitive, et je vous en remercie. Nous nous étions déjà rencontrés – vous l'ignorez encore – toujours à Aix, en juillet 2000 pour *L'Incoronazione di Poppea* de ce Monteverdi dont je ne suis guère adepte. Vous y étiez tellement juvénile et sensuelle dans ce rôle d'une ambitieuse prête à tout pour partager le trône au côté de Néron. Et Anne Sophie von Otter eut bien de la chance. En juillet 2001 *The Turn of the Screw* de Britten (d'après Henry James) vous fit gouvernante de deux enfants envoûtés par le mystérieux Quinn – qu'incarnait, évidemment génialement, Marlon Brando dans un film un peu trop sophistiqué de 1973 signé Michael Winner. Nous nous retrouvâmes en juillet 2002 pour le *Don Giovanni* de Mozart où vous étiez Donna Elvira et vous ne m'en voudrez pas d'avoir pensé à Lisa della Casa en même temps qu'à vous à propos de ce rôle qu'elle s'était appropriée à Salzburg, avant de devenir une *Arabella*, définitive elle aussi.

Nos rendez-vous étaient en juillet mais, en 2004, vous n'êtes pas venue. Après cette *Traviata* inoubliable j'ai encore pu admirer l'humour avec lequel vous aviez réussi à me rendre réjouissant l'air de *La Folie* dans *Platée* de Rameau mais, n'ayant d'yeux que pour vous j'ai peut-être un peu négligé la musique. Je ne suis plus allé à Aix, à quoi bon ! puisque jamais plus désormais vous n'y faites que cette ville soit davantage que ce qu'elle est. Grâce à la technologie je vous convoque selon mon bon plaisir, mais la rencontre est truquée et nous ne sommes ensemble qu'artificiellement, l'espace de plus ou moins deux heures. C'est un peu dommage, Madame.

Les rendez-vous de juillet ont été annulés. Violetta est morte.

août 2013

Exercice d'admiration

Je suis pétri d'admiration (expression quelque peu sophistiquée pour dire combien l'on est baba) pour ma langue maternelle. Pour celle que parlait mon père également puisque c'était la même. Et je m'étonne, tout naturellement, que nos puissants (qui s'attribuent le titre d'élites) en fassent si peu de cas, aient à son endroit si peu d'égards. Je ne suis pas hostile par principe aux apports que nous impose l'évolution de nos sociétés en matière de langage, je réclame juste qu'arbitrairement on ne remplace pas l'une par l'autre. Que nombre d'individus réussissent à se satisfaire d'un arsenal particulièrement modeste d'une petite trentaine de mots me sidère alors que, vérifiant dans mon cher Robert l'orthographe exacte de brinquebaler (les deux l sont admis), je tombe à la page voisine sur brimborion – *petit objet de peu de valeur* – dont je me demande illico où je pourrais bien lui trouver une gentille place afin de le faire exister, au moins pour mon seul plaisir. En termes de gastronomie mon vocabulaire est des plus minces – je me tiens à distance respectueuse de l'art culinaire, probablement afin de ne m'en point dégoûter puisque j'ai entendu dire que cuisiner souvent coupe l'appétit – mais le mot fricandeau a du goût, il évoque. Je consulte donc et j'apprends qu'il s'agit d'un *grenadin de veau lardé*. Grenadin ? Mais encore ? Car le grenadin est *un médaillon de veau taillé dans la sous-noix*. On n'en finit pas de s'instruire, d'autant que le grenadin est également *un œillet rouge, très odorant*.

Et puis, non content d'apprendre, on peut aussi s'amuser. En prenant par exemple pour objet de notre recherche le mot sage-femme. On y découvrira (à l'exception peut-être de nos élites précitées) que la profession est également exercée, depuis 1980, par des hommes. L'Académie ayant proposé que les mâles praticiens fussent nommés maïeuticiens – en souvenir de Socrate dont la mère était, comme chacun sait, sage-femme et possédait un chihuahua que le philosophe bigame appelait en ricanant le ticien à sa mémère, l'expression depuis lors fit florès – l'Assemblée nationale (comme si nous avions besoin de son avis) décida de conserver l'appellation sage-femme pour les hommes également. Afin de compenser le fait que pour une fois le féminin l'emporte, on devra dire, parlant des auxiliaires médicaux diplômés de sexe fort, le sage-femme en remplacement de la. À cette occasion il fut décidé que les sages-femmes mâles seraient rétribués vingt pour cent au-dessus des femelles.

Certains mots peuvent laisser perplexe, comme le dernier de la dernière page de mon exemplaire Robert qui indique pour zzzz... : *Onomatopée notant un bruit, un sifflement léger et continu*. Et donne pour exemple *La dame "enfonce une longue épingle à chapeau dans son chapeau, zzzz, à travers la cervelle !"* en précisant que cette citation est empruntée au très catholique Julien Green. Je m'interroge depuis sur la pertinence de la définition, n'étant pas totalement persuadé qu'une épingle à chapeau pénétrant la cervelle d'une possiblement très honorable dame produise un sifflement léger et continu. Mais peut-être devons-nous faire confiance aux rédacteurs réunis sous la direction de madame Josette Rey-Debove dont la compétence et l'expérience en la matière ne sauraient être mise en doute.

Il n'empêche que je suis pétri d'admiration pour ma langue maternelle.

août 2013

Les mots de la fin

La plupart de mes congénères – ce sont aussi les vôtres, n'en doutez pas – se complaisent à parler d'infini, d'éternité et, tandis qu'ainsi ils perdent un temps précieux en supputations fumeuses, se hâtent d'aller d'un point à un autre vite fait bien fait, déplorant que leur record ne soit pas homologué. Rien ne sert pourtant de courir puisque l'infini, que l'on situe très vaguement à une certaine distance du point A est en vérité ailleurs si on l'observe depuis le point B, sachant que l'écart entre le point A et le point B est sensiblement égal à celui qui sépare l'avenue de Breteuil de la rue de Paradis, et vous ne touchez pas vingt mille francs. On voit par là combien de telles prétentions à se vouloir cosmique sombrent dans le plus grotesque ridicule, venant de congénères qui ne savent même pas le nombre exact de lentilles contenues dans une boîte de un kilo de cassoulet du Puy, dont les indigènes sont les Ponots et Ponotes, il n'y a qu'à voir Robert Pandraud et Marion Bartoli pour s'en rendre compte, alors que Cécilia chante beaucoup mieux que sa sœur, même si je préfère Kathleen Ferrier.

Tout ça pour dire que l'infini est très surestimé, on en fait des gorges chaudes et à cette saison, au moindre courant d'air c'est la fluxion de poitrine assurée (l'expression est désuète, on parle désormais de cancer de l'utérus). Principalement chez la femme, surtout si la poitrine est généreuse. Surestimé, disais-je, car l'infini n'est même pas coté au Nasdaq, personne n'étant en mesure d'affirmer, preuves à l'appui, s'il y en a beaucoup et, en tout cas, suffisamment pour que le Qatar s'y intéresse. On nous affirme que c'est grand, immense, sans limites aucunes, c'est vite dit. On disait ça également de la France, qui allait dans un sens de Dunkerque à Tamanrasset et dans l'autre jusqu'en Cochinchine, regardez ce qu'il en reste aujourd'hui où on la traverse d'un coup de tgv en plus ou moins quatre heures, sauf s'il a neigé.

Et si l'infini est surestimé que nous faut-il alors penser de l'éternité, dont Pierre Autin-Grenier nous disait qu'elle est inutile, Kafka que c'est long, surtout vers la fin, Delteil qu'elle l'emmerdait alors qu'il était quand même bon public, Woody Allen – qui confondait éternité et au-delà – qu'il emporterait des sous-vêtements de rechange et Paul Valéry qu'elle occupe ceux qui ont du temps à perdre. Devant une telle sagesse nous nous abstiendrons donc d'en parler, si ce n'est pour préciser à l'intention des béotiens que l'éternité c'est encore plus gigantesque que l'infini puisque, de tous ceux qui sont partis pour des courses lointaines seuls quelques-uns se sont vantés d'avoir découvert qui l'Amérique, qui le pôle nord, jusqu'à Stanley qui dut se contenter de Livingstone, sans parler de Johnny Stark et sa Mireille Mathieu, mais nul n'a osé prétendre avoir atteint l'infini dont l'exaspérante mobilité en décourage encore plus d'un aujourd'hui.

Comparée à la bêtise crasse de la plupart de mes congénères, qui n'est qu'anecdotique et ordinaire, l'éternité est d'une inexistence sidérante. Quelques pessimistes congénitaux évoquent le néant, le rien. Et le néant, c'est l'univers sans moi. Disait André Suarès.

Je me regrette, ajoutait Fontenelle. Et moi donc !

août 2013

Devriez suivre une formation !

Le militaire qui a vécu pendant quatre années la vie exaltante de criminel de guerre plus ou moins diplômé et que la perspective d'interminables parties de belote n'enthousiasme plus guère peut postuler à un emploi dans l'une ou l'autre des administrations de la fonction publique où il pourra se reconverter dans la difficile gestion du photocopieur et de la machine à café. Une certaine lassitude vis-à-vis de l'usage des armes sur des populations peu enclines à se défendre, le manque de perspectives d'avancement, l'absence d'intérêt pour un exotisme dont on a quand même vite fait le tour justifient une telle priorité dans les emplois réservés. Le sportif de haut niveau que ne stupéfie plus la perspective d'une énième victoire se reconvertit dans le commerce, l'hôtellerie ou l'industrie du spectacle. Le chanteur se fait comédien et le comédien chanteur, éventuellement acteur. Le policier use de son expérience et opte pour le grand banditisme, le trafic de stupéfiants ou le cinéma sans qu'il lui soit nécessaire de suivre une formation. Mais que peut bien faire un écrivain qui n'écrit plus ?

Le très réjouissant Cioran estimait que *l'on n'écrit pas parce qu'on a quelque chose à dire mais parce qu'on a envie de dire quelque chose*. Sans doute peut-il arriver qu'un écrivain n'ait plus envie de dire quoi que ce soit mais, dans la plupart des cas, l'honnête tâcheron trouve toujours un petit quelque chose sur quoi il pourra blablater quasiment à volonté. Les infatigables statisticiens reconnaissent qu'en 2010 l'édition française a publié 79300 nouveaux ouvrages, ce qui représente environ neuf livres par heure. Si l'on songe au nombre de manuscrits qui ne sont pas publiés (les plus illustres maisons d'édition déclarent en recevoir plusieurs centaines – je ne me souviens plus si c'est par mois ou par semaine, j'ose croire que ce n'est pas par jour) il y a de quoi se poser la question du gaspillage. Surtout lorsque l'on sait qu'au pays qui vit naître Marcel Proust et Guy des Cars près d'un citoyen sur deux jamais n'en achète aucun. Certes, quelques-uns en volent mais c'est hélas de plus en plus rare tant il est vrai que lire est une activité démodée, considérée comme parfaitement inutile. Ce qui importe avant tout désormais c'est de savoir compter.

L'écrivain qui n'écrit plus parce qu'il n'a plus envie s'emmerde. Jadis, ou hier, il aurait parlé d'ennui mais il lui semble que tout est devenu plus gras, plus lourd et s'emmerde convient mieux. Il marche dans les rues de sa ville, désœuvré, il écoute les cigales lorsqu'il parvient à se tenir à distance des voitures, un peu plus loin il s'immobilise et contemple, consterné, le souffleur de feuilles qui repousse bruyamment hors de son itinéraire plus ou moins programmé les petits tas de cadavres tombés des platanes que le vent a regroupées le long des caniveaux, puis il marche jusqu'à une librairie et s'arrête devant la vitrine pour contempler d'un œil affligé les nouveaux produits d'illustres auteurs dont on parle même à la télévision, c'est assez dire... Quelquefois, à l'issue d'une brève halte chez l'épicier du coin il ressort avec un cubitainer de vin et deux andouillettes, puis regagne son immeuble au pied duquel un groupuscule de marmots hurleurs tape à tour de rôle dans un ballon crevé. Cela fait maintenant trois ans qu'il a décidé de ne plus écrire, par lassitude, par dégoût, parce que tout est vain. L'écriture plus encore que le reste ? Même pas certain, juste égale, puisque tout est égal, et lui est égal.

L'écrivain qui n'écrit plus n'est pas recyclable, il n'anime aucun atelier d'écriture, pourquoi faire ? De retour chez lui il ferme les fenêtres, à cause du bruit, et s'attelle à une grille de mots croisés. Les mots... encore les mots, ceux des autres... Il faudrait avoir envie.

août 2013

Irremplaçable ?

Chaque individu étant assez différent de son voisin nous avons quelque peu tendance à nous croire irremplaçable. C'est réconfortant, notamment pour l'ego. La preuve par le cimetière, évoquée par Alphonse Allais (philosophe français, 1854-1905) démontre, s'il en était besoin, combien une fois qu'il est mort l'irremplaçable peut être assez facilement remplacé. Il suffit pour cela de ne point se montrer exagérément tatillon sur un certain nombre de points de détail. Clémenceau lui-même l'affirme et nous pouvons à loisir observer, par exemple, qu'un ministre en remplace un autre sans qu'une telle substitution modifie en quoi que ce soit le cours immuable des choses. Au sein d'une famille normalement ordinaire le veuf ou la veuve déniche sans trop de difficultés le, ou la, remplaçant(e) – si ce n'était déjà chose faite du vivant du cher défunt – et la vie continue. Il suffit de s'adapter aux particularités de l'autre et consentir aux compromis. Les motivations étant sensiblement différentes, il peut se produire que les enfants acceptent mal la présence de l'étranger, sauf s'il sait accompagner son introduction de petits cadeaux réguliers qui font toujours plaisir et émoussent les antagonismes. Il peut certes arriver que la fille ainée, qui vient de fêter ses quatorze printemps, ne laisse pas indifférent le nouveau propriétaire des lieux mais on ne saurait parler d'inceste en pareil cas et il faut bien que les pédophiles, qui sont en somme des hommes comme les autres, fassent s'épanouir, eux aussi, leur sexualité.

Pourtant, l'individu est unique et, pour cette raison essentielle, il ne devrait pouvoir être remplacé. Mais le fait qu'il soit unique ne le dispense nullement d'être périssable. Chaque courgette ou pêche est pareillement unique, et encore davantage périssable, il n'empêche qu'au fond de la cagette celle-ci peut sans aucun problème remplacer celle-là.

À l'exception des chérubins qui nécessitent de la confection sur mesures, les cercueils sont de dimensions standard. Il suffit de tasser un peu quand l'embonpoint du trépassé l'exige et de bourrer avec du polystyrène s'il est un freluquet qui risquerait de s'avachir dans un coin du plumier pendant les manipulations. Lorsque l'hiver se fait brutalement précoce ou au cours de la semaine qui succède à un week-end de la Pentecôte particulièrement meurtrier, il peut arriver que la confusion s'installe au sein de l'entreprise de pompes funèbres soudain débordée. Et que l'on inhume celui-ci dans le trou prévu pour celui-là, et alors, la belle affaire ! Qui va s'en plaindre et réclamer qu'on rouvre afin de vérifier. On ne saurait pousser la mégalomanie à de telles extrémités, un cadavre en vaut un autre, on l'a bien vu pendant nos belles guerres où les irremplaçables étaient légion.

Prenons un autre exemple, qui soit celui-là à la portée de tout le monde. Vous avez égaré un billet de cent euros. Vous pouvez tout à fait le remplacer par un autre billet de même valeur que vous empruntez à une personne de votre choix qui soit suffisamment crédule – ce que nous traduirons par stupidement confiante. Vous pouvez également déposer à sa place deux billets de cinquante euros, le résultat étant, en principe, identique. En revanche, si vous tentez de lui substituer un billet de dix euros, même neuf, vous constaterez amèrement que le remplacement ne fonctionne pas complètement.

Dans la perspective commune à tous les uniques il serait salutaire de recommander à chacun de se choisir un remplaçant pendant qu'il est encore temps. Afin de proposer un agréable souvenir par procuration, on le sélectionnerait pour ses performances ou celles de sa voiture, pour sa fortune ou pour la beauté de son teint, pour le métier d'avenir qu'il aurait décidé d'exercer, ou pour le type de cancer qu'il

devrait développer si l'on souhaite ne pas lui laisser le loisir de s'imposer trop longtemps. Une telle hypothèse l'obligeant à son tour à se trouver un remplaçant.

Ce serait ô combien rassurant et, au bout du compte, on laisserait ainsi une bonne impression.

août 2013

Toujours recommencer, et pourquoi donc ?

Les gens, presque tous, nourrissent une sorte de dévotion suspecte pour la mer. Comme si elle était intouchable, la mer, alors même qu'ils y déversent le contenu pléthorique et répugnant de leurs égouts, que c'est un vrai dépotoir, une poubelle immense. Les gens sont curieux, je veux dire étranges, en raison de leur comportement contradictoire. Ils pensent noir et disent blanc, ou l'inverse. La mer les impressionne sans qu'ils en aient peur, ils se baignent dedans et y entraînent même leurs pauvres enfants. La mer qui va et vient, avance puis recule – comment veux-tu que..., mécaniquement, inutilement, toujours recommencée – sacré Monsieur Paul ! – parce que la lune en a décidé ainsi. La mer sous influence. La mer pourrie, pillée, dévastée, dégueulassée parce que l'homme veille à ce qu'il ne reste rien après lui.

La mer qu'on voit danser... tu parles Charles ! Tu appelles ça danser, moi je dis brasser la merde le long des golfes pas si clairs que ça, moi je dis clapoter dans les recoins où viennent s'agglutiner les bouteilles en plastique sans message à l'intérieur, les mousses savonneuses et les étrons, les cadavres de toutes sortes oubliés de tout le monde. On tue, on extermine tout ce qui bouge pour le bouffer, ou simplement pour le plaisir. La grande razzia est commencée et il en est, d'immensément nombreux c'est certain, pour qui tout ça finira mal.

La mer est devenue amnésique, elle a chopé l'Alzheimer, la mémoire et la mer ça fait deux, Léo, aujourd'hui que les rafiots ont perdu leur voile comme d'autres leur hymen et se propulsent au mazout, ou au nucléaire, transportent n'importe quoi, n'importe qui, arborant des pavillons qui sont toujours de complaisance. La mer a tout oublié de ses histoires de flibustiers qui flanquaient la raclée aux larbins de Sa Majesté, adieu les corsaires, rouge ou noir, les mutinés du Bounty et les contrebandiers de Moonfleet, tu l'as dit Léo, il n'y a plus rien. Le grand Sterling nous a quittés lui aussi, qui doublait le cap Horn en se riant de la Loi et de la Justice qui le voulaient soumis. Non, Georges, nul ne navigue plus non plus en père peinard sur la grand-mare des canards, d'ailleurs il n'y a plus de canards et les copains se font rares ces temps-ci, d'autant que le pire est là aussi à venir, la mer est condamnée et déjà noire, elle va mourir, les trafiquants sillonnent sa surface boueuse et grasse à la vitesse du plus grand profit en un temps toujours plus record. Les banquiers l'ont achetée pour en venir à bout, comme on achète une pute pour en user et la jeter ensuite.

Toujours recommencée... Certes, les plus optimistes – et Monsieur Paul pourtant ne l'était guère – ont pu penser qu'il en serait ainsi, à jamais. Quand le nombre de déchets tous plus toxiques les uns que les autres, de fûts radioactifs et d'eaux contaminées, sans parler de la pêche industrielle, auront achevé d'éliminer toutes les espèces qui faisaient de la mer un organisme vivant, rien ne recommencera plus et le vaste cloaque ne sera plus qu'eau croupie aux senteurs pestilentielles. On ira à la mer comme on va au cimetière, une fois l'an, déposer un bouquet. Pour contrarier l'odeur.

Finissons-en une bonne fois, et qu'on n'en parle plus.

août 2013

Concernant nos valeurs, je m'interroge

Le prix des choses c'est ce qui est inscrit sur l'étiquette. Leur valeur, c'est un peu différent. Prenons pour exemple une toile à peindre montée sur châssis de cent vingt sur cent centimètres, c'est le format idéal puisque c'est celui que je préfère. Le marchand de fournitures pour artistes la propose à cinquante euros. Van Gogh, qui passait par là, l'achète et, rentré chez lui, à Arles ou à Auvers-sur-Oise, se met à peindre dessus disons... une terrasse de café la nuit – donc c'est à Arles. Vous m'objecterez, à raison, que la toile en question mesure exactement soixante-dix-neuf sur soixante-trois centimètres et que les cinquante euros sont, du coup, un peu excessifs mais je vous rétorquerai qu'en 1888 l'euro n'avait pas encore été inventé et que, du coup, c'était une drôle d'époque puisque nous étions privés d'Europe, de libre circulation des biens et des personnes, ce qui rendait dangereux le travail des porteurs de valises et n'allait pas tarder à nuire douloureusement aux étrangers en général. Toujours est-il que la toile de Van Gogh, une fois peinte, ne lui rapporta même pas les cinquante euros de la mise de départ, son frère Théo se contentant de l'avoir, glissée sous son lit pour ne pas devoir, en plus, la voir. Alors qu'un exemplaire des 360 sérigraphies sur tissu de format 125 x 76 centimètres – ce qui n'est même pas assez grand pour servir de nappe sur la table de la cuisine en Formica – signées Victor Vasarely est à l'instant estimée entre 1300 et 1500 euros, et que l'on peut, pour le même prix, faire l'acquisition d'une tonne et demie de serviettes de table en Vichy rouge et blanc d'excellente qualité.

On voit par là combien est grande la différence entre le prix et la valeur. D'ailleurs, puisque nous parlons de valeurs stables qui nous sont communes, les rillettes elles-mêmes... Et souvenons-nous que les valeurs des Huns ne sont la plupart du temps pas les valeurs des Autres. D'autant que le Hun est complexe qui, selon les spécialistes, est un mélange de Turc, de Germain et d'Iranien qui fait cuire sa viande sous ses fesses et n'a même pas lu Balzac, alors Angot j'te dis pas. Ses valeurs ne sauraient être les nôtres. Travail, famille, patrie ont parfois l'adhésion de quelques Huns qui n'affectionnent guère liberté, égalité, fraternité car ce sont là, disent-ils, notions irréalistes qui ignorent précisément les vraies valeurs de ceux qui ont placé les leurs dans un coffre, peut-être même un peu à l'écart de ladite patrie. Ceux-là ont un tel respect du travail qu'ils le font faire par d'autres et souvent se reproduisent entre eux afin de ne pas dévaloriser leur sens de la famille en s'éparpillant.

Corneille s'obstine à soutenir que la valeur n'attend pas le nombre des années, ce qui démontre une fois encore que Corneille n'a vraiment rien compris au principe de la spéculation. S'il avait persévéré dans la carrière d'avocat au lieu de perdre son temps à écrire des pièces de théâtre de boulevard en costumes d'époque peut-être aurait-il été doué pour faire fructifier le bas de laine immobilier paternel. Une des plus belles inventions (1954) de l'État français est la taxe sur la valeur ajoutée – la nouveauté étant que l'on peut ajouter de la valeur à la valeur du prix du gaz par exemple – qui pénalise naturellement les revenus les plus faibles, ce qui lui valut d'être adoptée dans toute l'Europe et même au-delà. En musique, la valeur d'une blanche est égale à deux noires alors qu'en boxe c'est plus souvent le contraire. Comme je préfère la musique à la boxe mon voisin lecteur de L'Équipe me traite de raciste. Notons au passage qu'aucune Édith Piaf ne fait le poids par rapport à deux Peter Sisters, ce qui démontre parfaitement que la valeur est un concept bougrement sujet à caution, et qui va payer la caution ?

Peut-être vais-je terminer les rillettes...

août 2013

La mort dans l'âme

Dans nos écoles on n'apprendrait plus guère le latin aux chérubins pourtant terriblement assoiffés de savoir, comme le démontre un article de Michel Sardou à paraître dans le magazine Elle. Le latin pour quoi faire ? vous répondra-t-on si vous vous en étonnez. Déjà que le français... alors pensez donc, le latin ! L'anglais leur serait autrement utile, puisque c'est la langue des affaires, des hommes et des femmes qui réussissent, la langue de la mondialisation, des échanges commerciaux – et même culturels – entre les peuples. Selon l'humeur du moment – entendez, selon l'orientation des principales places boursières – certains européanistes pencheraient plutôt pour l'allemand par pragmatisme, vite rappelés à l'ordre par ceux qui pensent que le chinois... Pourtant, le latin nous rappelle que le mot âme, par exemple, signifie souffle ou air, sans qu'il soit nécessaire de l'opposer au corps en lui infligeant une signification religieuse qui rendrait, nous dit-on, l'âme *immatérielle et immortelle* tandis que l'enveloppe charnelle serait tout juste bonne à s'en aller pourrir, dévorée par le cancer de ceci ou cela contre lequel l'oncologue éminent fait ce qu'il peut, c'est-à-dire pas grand chose.

Force est de reconnaître que l'âme s'est quelque peu vulgarisée puisqu'on en trouve trace jusqu'au cœur des belles poutres apparentes des appartements, réhabilités comme on dit, du Marais vendus à des cadres supérieurs de multinationales spécialisées dans la déforestation. Nous ne pouvons ignorer que les canons eux-mêmes... La grosse Bertha – qui n'était point une solide bavaroise buveuse de bière – avait une âme fermement dissimulée au fond d'un tube de trente-quatre mètres de long et l'objet pesait ses sept cent cinquante tonnes, ce qui doit faire une fort belle et bien généreuse âme. Objets inanimés avez-vous donc une âme ? se demandait le pauvre Alphonse qui était né sans avoir connu Marc Lévy et, pour cette raison, se révéla bien ignorant. Bien sûr que les objets, aussi inanimés soient-ils, ont une âme. Le râteau oublié dans les herbes hautes a une âme lui aussi dont on se prend le long manche en pleine figure lorsque l'on pose involontairement, et sans nulle intention de lui être désagréable, le pied sur la traverse métallique dont la denture se dissimulait sournoisement parmi les feuilles mortes d'un bel automne solognot. Nul ne la voit et pourtant elle est là dans ce lourd marteau posé sur la plus haute marche de l'escalier et qui bascule, en apparence inopinément, et fracasse sauvagement la pauvre tête du chat qui passait par là empli de cette immense confiance qui habite les humbles et les innocents. Et il serait particulièrement sot de s'imaginer que n'a pas davantage d'âme cette porte qui vient de claquer derrière nous avant que nous n'ayons eu le temps de lui subtiliser la clef et que nous voilà bien misérable en caleçon à fleurs sur le palier tandis que la fille de la voisine nous observe en ricanant comme une idiote. Car l'âme des choses plus ou moins inanimées peut, tout autant que celle des hommes, se montrer vile calculatrice, ignoblement méchante et d'une perfidie qui sidère.

Quand dans un dernier souffle le gros Louis rendit l'âme, les voisins rassemblés dans la chambre s'inquiétèrent de savoir si quelqu'un avait ouvert la fenêtre sans qu'ils s'en aperçoivent. L'air semblait circuler à nouveau, chacun respirait mieux, on pouvait se parler sans crainte de suffoquer. Une âme en moins c'est quand même de l'oxygène en plus pour ceux qui restent. *Immatérielle et immortelle*, tiens, mon œil !

août 2013

De l'abus des choux de Bruxelles

On a coutume de penser que le superflu n'est pas nécessaire. Pourtant, bien des gens à qui manque le nécessaire se contenteraient facilement, durant quelques temps au moins, du superflu. Celui qui n'a rien du tout, à part peut-être une chemise et un pantalon troués car les autorités voient d'un mauvais œil quiconque se promène tout nu sur les boulevards, accepterait volontiers qu'on lui offre la quatrième voiture que tel heureux nanti projetait de s'acheter, juste pour se faire un petit plaisir à l'occasion du week-end de Pâques. Hélas, nul nanti n'irait faire ce genre de cadeau au premier venu, et c'est d'ailleurs tant mieux car que pourrait bien en faire notre miséreux sinon dormir dedans jusqu'à ce que les autorités, toujours elles, s'imaginant qu'il s'agit d'un véhicule volé par un individu pareillement douteux, ne s'avise de le faire déguerpier en usant de la force puisqu'il ne saurait tolérer, et la société lui donne raison, que n'importe quel loqueteux s'approprie frauduleusement les biens que des gens honorables sont parvenus à acquérir grâce à leur réussite, laquelle est bien sûr le fruit d'un travail acharné.

Heureusement, aucun nanti ne se livre à ce genre de facétie – ou alors pour divertir ses invités en fin de soirée, juste avant d'appeler lui-même lesdites autorités compétentes – facétie dont il n'ignore certes pas qu'elle pourrait désappointer quelque peu le vagabond et le plonger dans le plus profond désarroi. Tout comme il n'irait évidemment pas lui faire porter dans un sac poubelle, éventuellement neuf, les restes de homard du souper, sachant bien que ce serait là donner à ce pauvre hère des espérances cruelles qui pourraient le conduire ensuite à voler à l'étalage des choux de Bruxelles dont il se goinfrerait tout crus, au risque de lui provoquer des douleurs intolérables que notre homme de bien ne peut ignorer puisqu'il en a lu le récit qu'en firent les bienheureux rescapés des goulags communistes ayant enfin réussi à rejoindre le monde libre.

Bien entendu que le superflu est nécessaire, particulièrement au nanti que sa curiosité des choses de la vie peut parfois pousser jusqu'à se laisser tenter par l'inutile. C'est vrai que la tentation est grande et il admet que c'est là céder à des penchants dispendieux dont il aime à faire état entre gens de bonne compagnie, en pouffant un peu lorsqu'il leur narre pour quelle quantité d'argent il a acquis une petite pièce, de deux tonnes et demie il est vrai, d'un artiste dont il n'avait jamais entendu parler mais qui lui était recommandé par le ministre lui-même et dont il se demande encore s'il ne lui faudra pas renoncer à cette extension du golf afin qu'il pût jouir du spectacle de l'œuvre lorsque le soleil royal viendra se coucher à ses pieds – les siens probablement. Il en frissonne déjà.

Sans l'inutile l'existence serait d'un triste et le long cours des jours fort ennuyant – sa jeune épouse est québécoise et il aime à jouer de ces frivolités langagières exotiques. Il trouve d'ailleurs que l'utile, l'indispensable, le nécessaire sont des concepts révolus, qu'ils appartiennent à d'autres temps et qu'il faut abandonner cela aux besogneux pour qui vivre exige un effort quotidien, de tous les instants, alors qu'il est si facile de se contenter de profiter. Le mot, d'ailleurs, n'est-il pas ravissant, c'est Balzac je crois qui disait qu'il importe bien peu de savoir si une action est légale ou immorale, et pourquoi pas honnête tant qu'on y est, il suffit qu'elle soit profitable. Alors, profitons ! et au diable les grincheux...

août 2013

Les chaudetelets du père Pitrougnard

On ne peut qu'être désolé de constater la disparition de ce que l'on nomme, avec une pointe de nostalgie, les petits métiers d'antan. C'est en somme la rançon d'un progrès pourtant bien mérité. Disparu le poinçonneur de tickets dans sa petite guérite vitrée à l'entrée du quai d'où il gérait l'ouverture et la fermeture manuelle du portillon en prévision du départ de la rame du métro ; disparu son confrère qui voltigeait depuis la plateforme de l'autobus – il n'y a même plus de plateforme ! – jusqu'à l'extrémité de l'allée en moulinant la machine accrochée à sa ceinture avant de retourner à l'air libre pour tirer d'un coup sec et professionnel la poignée qui se balançait au bout d'une chaîne – comme dans les vieux wc du vingtième siècle – grâce à quoi il indiquait au chauffeur qu'il pouvait repartir vers le prochain arrêt ; disparus les vitriers et les rémouleurs ambulants ; disparus les acheteurs de peaux de lapin, chiffons, ferrailles à vendre ; disparu l'employé des chemins de fer français qui distribuait avec bonhomie des coups de marteau sonores quand le train express faisait halte dans la gare de Lyon-Perrache tandis qu'un haut-parleur nasillard invitait les voyageurs à emprunter les passages souterrains pour rejoindre le quai N° 3 d'où partirait la correspondance en direction de Grenoble via Bourgoin-Jallieu (dont la spécialité est les chaudetelets, inventés et fabriqués par le père Pitrougnard qui les vendait, dit-on, sur le quai de la gare de Bourgoin précisément).

Incapable de demeurer à l'ombre d'un tilleul ou d'un robinier à méditer sur le comportement singulier de la mouche qui, trente fois de suite, revient se poser sur son nez et lui gâche sa sieste philosophique, l'homme s'est résigné à inventer de nouveaux métiers. Il doit faire preuve d'énormément d'imagination et s'il en manque il pourra toujours concourir dans n'importe quelle compétition télévisuelle, qui dans la chansonnette, qui dans la cuisine, qui dans la décoration d'appartement, qui dans l'amour qu'il lui faudra aller découvrir dans l'herbe grasse des alpages où fleurit obstinément le crocus sauvage, la gentiane et le randonneur pédestre à téléphone portable.

Il arrive aussi que, cédant à une impulsion primitive, il s'en aille ouvrir une parfumerie au beau milieu du Kalahari, dont il reviendra possiblement un jour, lassé des vastes solitudes et déplorant le peu de fréquentation dont son échoppe eut à souffrir. Tel autre se sera laissé séduire par un ambitieux projet de pêche au gros depuis les rives du lac Léman et aura finalement renoncé devant l'absence de débouchés avant de se reconvertir dans l'assistance psychologique auprès de victimes de la fracturation hydraulique, puisque c'est à peu près tout ce que l'on peut faire pour leur être agréable. Et encore.

Certains, dont le manque d'audace laisse pantois, ont fini par se porter volontaires pour aller rafistoler les centrales nucléaires japonaises lourdement endommagées par un trente et unième tsunami tandis que de sévères handicapés mentaux réussissaient, du premier coup, le concours d'admission dans la police. On le voit, la disparition de nos petits métiers crée un malaise qui affecte et gangrène la stabilité affective des jeunes ménages toujours en quête de réussite sociale. Même si cette situation, que les autorités jugent préoccupante, profite aux fabricants de boissons alcoolisées et d'anxiolytiques, elle ne favorise pas véritablement l'épanouissement des générations actuelles et futures qui ne voient pas d'un très bon œil l'ouverture de l'Europe à la Chine. C'est du moins l'avis des chercheurs français qui suggèrent, bien timidement certes, un inévitable retour à l'âge de pierre. Dans un premier temps, disent-ils.

août 2013

Négation de l'accusé de réception

Depuis le nombre impressionnant d'années au cours desquelles l'homme, ou la femme, s'est escrimé à lancer des bouteilles à la mer, force est de constater qu'il attend toujours une réponse. Car cela ne date pas d'hier, Jésus-Christ était encore dans les gonades de son père que déjà, prétextant avaries et naufrages, il balançait (pas Jésus-Christ, l'homme, ou la femme) des amphores par-dessus bord. Sans résultat évidemment. D'autant qu'elles coulaient illico et qu'il ne fallait pas, de surcroît, être manchot pour se livrer à ce genre d'activités du fait que le contenant était souvent plus lourd que le contenu. Plus tard et avec un succès identique, il userait du sous-marin à propulsion nucléaire, ayant pareillement échoué avec le bathyscaphe, car l'homme s'obstine parfois plus que de raison. Ce n'est qu'avec l'invention de la bouteille (du bas-latin *buticula* : petite amphore) de verre que l'on doit, selon Pline, aux Phéniciens, que s'est largement répandue cette manie d'expédier vers le large divers flacons dont on raconte qu'ils contiendraient un message sans qu'on n'ait jamais su quel en serait le destinataire. En toutes circonstances on se défiera de la cruche comme de la gourde. Du modeste récipient destiné aux analyses urinaires – dont le système de fermeture est nécessairement plutôt fiable – au Nabuchodonosor d'une contenance de quinze litres pour les très gros messages, l'homme persévère, dit-on, alors qu'avec Internet... C'est dans les années soixante, alors que Pompidou – qui clopait déjà comme un malade – n'était même pas encore sur le trône, que fut mise en service la première bouteille en plastique qui allait bouleverser radicalement l'esthétique du fameux récipient, ainsi que celle de nos aires de pique-nique. En dehors d'un sens éthique particulièrement développé, rien ne s'oppose à ce que l'on utilise la bouteille en plastique pour envoyer des messages que personne ne lira jamais. Car cet objet généralement transparent, ou au moins translucide, afin que l'on puisse déceler immédiatement la présence du fameux message fait le bonheur, certes temporaire puisque fatal, de divers mammifères et oiseaux marins qui le confondent, les sots, avec le filet de maquereau sans sa boîte. La quantité de plastiques de toutes sortes flottant sur les océans est actuellement estimée à sept millions de tonnes. Résultat : le message est illisible lorsque le capitaine Achab réussit enfin à harponner Moby Dick. Mais les tueurs de baleines japonais sont aujourd'hui beaucoup plus performants que cette pauvre andouille à jambe de bois inventée par le vieil Herman.

Un peu moins de quatre-vingt-dix-huit ans plus tard un pêcheur écossais a récupéré une des mille huit cent quatre-vingt-dix bouteilles jetées à la mer en 1914 à des fins d'étude des courants. Comme quoi il est recommandé de n'envoyer de message de détresse suivant ce procédé qu'en cas de coupure définitive pour impayés de sa ligne de téléphone, de grève illimitée des services postaux et de fermeture prolongée pour cause de décès du bistrot le plus proche. On parle en l'occurrence de situation totalement désespérée et il est alors préférable de se jeter de n'importe quel sixième étage, après avoir légué son corps à la science, ce qui est un bien grand mot quand on sait ce qu'ils en font. Certes certes, le problème peut venir de ce que l'on habite au rez-de-chaussée mais il existe quantités d'autres solutions, dont plusieurs pardonnent rarement.

On peut par exemple louer une chambre dans un hôtel du bord de mer, s'y faire livrer cinq ou six caisses de son vin préféré et s'installer sur la plage pour en ingurgiter méthodiquement le contenu. Chaque bou-

teille terminée sera balancée vers le large, dans une direction approximative et d'un geste progressivement moins précis. Sans aucun message à l'intérieur. Si, au terme de la sixième caisse, la délivrance n'est toujours pas venue, on peut en commander six autres mais, pour peu que l'on ait pris la précaution d'opter pour la mer du Nord et le mois de janvier, il est raisonnable de penser que l'issue ne devrait pas se faire trop attendre.

Je sais bien que lorsque la chance est contre soi, on peut finir par se décourager...

août 2013

Irréprochable

S'il est confortable et reposant de n'avoir point d'opinion, la sagesse même s'obtient en accédant à l'insensibilité absolue. La démarche doit être volontariste et obstinée car il est toujours tentant de se laisser aller, à telle ou telle autre occasion, à s'attendrir, à s'émouvoir et, fatalement, c'en sera fini de la belle sérénité. Certains naissent comme ça, rien ne les touche, ils sont plus imperméables à l'émotion qu'une paire de bottes en caoutchouc qu'on enfile pour la première fois, mais il s'agit de cas plutôt rares puisque, d'une manière générale, une telle disposition nécessite un apprentissage plus ou moins long. On ne peut être doué en tout. Il faudra en effet à l'individu qui aspire à la réussite énormément travailler afin de ne jamais, sous aucun prétexte, se laisser aller à ressentir quelque sentiment à l'égard d'un autre que lui. Sinon il ne sera jamais rien. Sa tranquillité d'esprit est à ce prix, il ne doit pas déroger. Seuls les faibles peuvent être émus. On ne conquiert le monde, aussi petit soit-il, qu'en se montrant inflexible, d'une indifférence totale. D'aucuns, passés maîtres dans l'art de s'abstraire, s'abandonnent parfois un instant au plaisir que peut procurer la souffrance ou la déchéance d'un autre, c'est un écart qui peut être dangereux car il rend vulnérable, on peut aisément y prendre goût, s'abandonner jusqu'à pratiquer soi-même la torture, en obtenir occasionnellement une petite érection, c'est alors s'exposer à des dénonciations, voire des procès dont on ne sortira pas forcément vainqueur, et sûrement pas grandi. Il faut être irréprochable.

Quiconque s'oublie dans la contemplation d'un tableau, la lecture d'un livre, l'écoute d'une œuvre musicale ou la vision d'un film risque de sombrer dans la complaisance que peut déclencher une émotion, quand se manifeste physiquement le moindre accès de sensibilité, d'autant qu'il n'y a guère loin de la sensibilité à la sensiblerie. L'homme pourra alors – sans que rien ne le laisse présager si ce n'est ce type de symptôme indiquant à celui qui sait se montrer attentif le déplorable relâchement – se laisser troubler par le visage d'une femme, le sourire d'un enfant, tel vieillard qui agonise, un cochon qu'on égorge, ce cheval qu'on martyrise et, pourquoi pas, ces arbres tricentenaires qu'on abat pour que passe, admirable, le pape. Il ne serait pas étonnant qu'ensuite, amoindri comme il l'est, il ne surprenne, voire effraie, son subalterne en posant les yeux sur lui et peut-être même en lui parlant. C'en est dès lors fini de son pouvoir, de sa grandeur, de sa superbe indifférence (dont Balzac disait qu'elle était la mort du cœur), n'importe qui peut désormais lui manquer de respect, l'humilier, le mépriser, il n'est plus rien, en tout cas rien de plus que ceux-là qu'il ignorait et qui dorénavant ne le craignent plus.

Nul ne peut ignorer combien il peut-être préjudiciable de s'oublier. Les conséquences peuvent en être au minimum désagréables, catastrophiques dans la pire des hypothèses. Solide sur son quant à soi, droit dans ses bottes – les bottes, quelle belle image ! –, sûr de soi en somme, l'homme à de solides chances de vaincre, porté par ce magnifique détachement qui est la marque des âmes fières et nobles, conquérantes sans lesquelles les Amériques seraient aujourd'hui encore exclusivement peuplées de sauvages, quant à l'Afrique et l'Asie je n'ose imaginer... S'attendrir est l'ambition des viandes mortes livrées aux mains expertes du boucher.

Cœur sec ne craint ni la pluie ni l'orage.

août 2013

Écrivez-nous un machin qui soit vendable

Les éditeurs sont parfois – souvent ? – affectés par le prurit psychosomatique de la correction, non point celle visant la faute d'orthographe ou la grammaire dont la charge est laissée, ainsi qu'il convient, au grouillot correcteur mais plutôt celle ambitionnant de rendre meilleur le manuscrit que l'infortuné plumitif a eu l'immense honneur de leur confier à des fins de publication. Ledit plumitif écrit comme il peut, persuadé que *l'œuvre* sur laquelle il a transpiré durant de longs mois est en tous points conforme à ses aspirations, qu'il n'y a aucune raison de déplacer tel paragraphe, de supprimer celui-ci et d'en ajouter un autre à cet endroit, de remplacer tel mot par tel autre et, pourquoi pas, de modifier le nom des personnages afin de rendre la chose plus moderne, voire contemporaine. Car l'éditeur sait. Il sait ce que le lecteur attend, il sait ce que la critique espère, il sait ce qui est bien, bon, excellent même et qui devrait, à coup sûr ou presque, nécessiter un retraitage parce que, finalement, les trente mille exemplaires dont on avait parlé ça manquait quelque peu d'ambition. Une fois les corrections effectuées, s'entend.

L'éditeur aime énormément couper, c'est son péché mignon. Il hait viscéralement les phrases trop longues dont on ne sait plus, lorsqu'arrive enfin – comme le taxi béni des dieux un soir d'orage en sortant d'un concert de Michel Sardou – le point final tant attendu, de quoi il était question à la page précédente. Couper l'exalte et, si on l'avait écouté, il aurait rendu Thomas Bernhard lisible, et Céline, et Proust également que plus personne ne lit parce qu'on n'a plus de temps à perdre, qu'il faut aller droit à l'essentiel, au sujet, tordre le cou aux circonvolutions, abolir les digressions, s'en tenir au récit, point à la ligne précisément. Ce qui n'implique nullement que *l'ouvrage* pèse moins de six à huit-cents pages, bien au contraire, mais que ce soit concis, et romanesque.

C'est dans cette perspective que je m'en tiens, avec une rigueur qui me stupéfie moi-même et sauf exception, à un ou deux feuillets, jamais plus. Oui, mais alors là mon vieux – l'éditeur est volontiers familier – c'est exagéré, vous n'avez rien compris. Il n'y a pas de personnages, ou alors quand il y en a ils n'existent pas psychologiquement, on ignore tout de leurs motivations, de leurs frustrations, on ne sait même pas pourquoi ils n'ont pas baisé leur mère et cédé aux tripotages de l'oncle Émile, il faut m'étoffer ça, développer une intrigue, c'est important l'intrigue, c'est ce qui pousse le lecteur à aller voir la page suivante pour découvrir les rapports ambigus que le neveu entretient avec le député maire... le député maire, la corruption, c'est parfait... vous pourriez d'ailleurs ajouter un chapitre sur les relations que celui-ci entretenait avec Himmler en 1943... mais si mon vieux – vous permettez que je vous appelle mon vieux, n'est-ce pas ! –, ça relève un peu la sauce et le lecteur aime bien les révélations, peu importe qu'elles soient fausses, du moment qu'elles sont plausibles... pardon ? non, ne croyez pas ça, un petit scandale est toujours bienvenu, ça booste les ventes, il y a ceux qui sont pour le député et ceux qui sont contre, et les deux achètent le bouquin et ils en parlent autour d'eux... mais non mais non, s'il devait y avoir procès ça n'en serait que meilleur, l'instruction, le jugement, on va en appel bien sûr, ça peut durer un an ou deux et pendant ce temps-là les ventes continuent, mieux que jamais, et vous aurez alors largement de quoi payer la caution et les avocats, c'est tout bénéf mon ami ! Retripatouillez-moi votre bazar dans le bon sens, ou écrivez-moi plutôt un bon vrai roman bien romanesque et oubliez vos petits trucs dont tout le monde se fout. Prenez exemple sur ce qui marche, bondieu ! ce ne sont pas les modèles

qui manquent – nonnon, je ne citerai pas de noms – on croirait que vous n’êtes jamais entré chez un libraire, que vous n’avez jamais regardé la télévision ni ouvert un journal, il faudrait quand même savoir si vous voulez réussir ou finir vos jours complètement ignoré. Déjà qu’à votre âge...
J’ai bouclé ma cent quarante-septième broutille et je me suis servi un verre de beaujolais blanc. On était le matin et il faisait déjà chaud.

août 2013

Mars attaque

Ces jours-ci circulait une information des plus préoccupante. Dans moins d'une semaine, le vingt-sept août exactement, les petits hommes verts devraient frôler la Lune dont nous ne sommes séparés que par quelques heures de tgv, si la grève des contrôleurs n'est pas reconduite. Frôler et possiblement bondir et s'élancer de la planète rouge – oui vous avez bien lu : rouge, on sent de nouveau se concrétiser ici le péril communiste – afin de procéder sans attendre à l'envahissement de la place du Tertre et de l'avenue Mac Mahon (ne me demandez pas pourquoi, je l'ignore), prélude à une colonisation générale visant à rafler, dans un premier temps, toutes nos réserves d'eau potable dont ils seraient fort dépourvus depuis que la mouise est venue, nous assurent les spécialistes François de Clozets et Jean-Pierre Pernaud, pour, dans un second temps en attendant le troisième, kidnapper nos plus belles femmes – selon leurs critères qui ne sont pas les nôtres, ni d'ailleurs ceux de mon boucher qui est homosexuel à un point incroyable – à des fins de reproduction. On devine la menace qui, de facto, pèse soudain et très abruptement sur notre pauvre humanité alors même que la plupart d'entre nous sont encore occupés à se mélanomiser malignement le derme, entassés comme sardines en boîte sur le sable vaguement blond cendré de nos bords de mer où fleurit dès la belle saison la seringue hypodermique et le préservatif usagés. L'événement est donc d'importance et je m'étonne que nos plus brillantes sommités intellectuelles et scientifiques ne l'aient pas déjà abondamment commenté, analysé et n'en aient point tiré la matière d'une quarantaine d'ouvrages et, surtout, d'interventions cathodiques afin que le peuple ne demeure pas dans l'ignorance – où il aime si souvent et stupidement se complaire puisque le savoir et la réflexion ne sont pas son domaine de prédilection, principalement à l'heure où le football club d'Oradour-sur-Glane pourrait bien faire trembler le Bayern de Munich, ce qui constituerait enfin une belle revanche, soixante-neuf ans après.

Les distributeurs de mauvaises nouvelles – qui semblent délibérément ignorer l'opulence et la plénitude sereine dans laquelle baignaient jusque là les populations éprises de fraternité et unies dans un commun effort visant à faire partout triompher le bien – affirment que ce jour-là, à minuit pile, la distance entre la Lune et Mars sera tellement ridicule que la collision pourrait s'avérer inévitable. On en frémit d'avance car, placés où nous sommes, c'est-à-dire juste en-dessous, les débris pourraient bien nous atteindre au moment où les enfants légitimes des hommes et des femmes seront benoîtement endormis, rêvant du loup qui boulotte la mère-grand sans se douter un instant qu'ils vivent peut-être, et même probablement, leurs derniers instants. Spielberg a déjà fait savoir qu'il en ferait un film, avec Tom Hanks forcément, mais producteurs et distributeurs se posent néanmoins la question de savoir s'il restera encore des salles de cinéma et des spectateurs. D'autant que les toilettes risquent d'être inutilisables en raison du manque d'eau.

De leur côté, les mâles encore valides se demandent avec qui ils vont bien pouvoir baiser puisque les petits hommes verts leur auront piqué les plus avenantes de leurs consœurs et qu'il ne restera plus que les moches. Les fabricants de niqab ont déjà anticipé une explosion fulgurante de leur chiffre d'affaires. Toutefois, si l'avenir n'est pas rose, il nous reste encore quelques jours de félicité et les éternels espérants chroniques continuent de penser que tout ira bien, que les petits hommes verts ne sont pas obligatoirement méchants et même qu'ils ne le sont sûrement pas, et que dans le pire des cas ils accepteront

certainement de négocier, et que ce sera peut-être l'occasion ou jamais de leur refiler tous les sous-hommes dont on n'a toujours pas réussi à se débarrasser (un sujet de soixante-dix kilos contient quarante-deux litres d'eau, ce qui équivaut à soixante pour cent de son poids et il n'est pas inutile de savoir que le nourrisson en détient jusqu'à soixante-dix-huit pour cent).

Profitons donc du sursis qui nous est octroyé pour faire, en mémoire du bon temps, quelques provisions, principalement du liquide qui permet de survivre en cas de disette prolongée, en attendant la famine, la guerre, les dénonciations et les exécutions sommaires. Profitons-en tandis que d'autres, nombreux, ont déjà sorti leur matelas à l'extérieur en prévision du spectacle, qui s'endormiront avant que ne survienne la collision et se réveilleront le lendemain matin avec un torticolis et une solide broncho-pneumonie.

On ne peut s'attendre à rien de bon avec les petits hommes verts.

août 2013

Comme un éclair de lucidité

Nous sommes aujourd'hui dimanche, jour haïssable entre tous, il est un peu plus de onze heures – du matin, je précise à l'intention des concepteurs d'horaires de trains, sinon j'aurais écrit vingt-trois heures –, la température a sensiblement baissé durant la nuit – il pleut sur Paris – et je viens, à l'instant, d'avoir un éclair de lucidité. Inopiné. J'ai soudainement pris conscience de la monstruosité tyrannique qui me pousse à vouloir à tout prix abreuver proches et amis de mes débordements narcissiques à caractère plus ou moins littéraire. Je dis littéraire, ce qui n'est aucunement un critère de qualité, j'en ai pleinement conscience, il s'agit juste d'une manière de caractériser la nature desdits débordements. Nous connaissons tous ce type de personnage qui se pique d'écrire et tente par tous les moyens d'obtenir d'une tierce personne qu'elle consente à se coltiner la lecture du fruit de ses plumitives éjaculations. Gaspillage de temps et de papier dont il faut impérativement faire profiter quiconque nous entoure, même à distance respectueuse. Nous sommes nombreux, des multitudes, à vouloir partager, de gré ou de force, l'admiration que nous portons à l'œuvre en train de s'édifier dès lors qu'elle est nôtre. Car l'auteur, comme l'artiste ou le musicien, aussi raté soit-il c'est-à-dire n'ayant réussi à intéresser personne d'influent qui soit susceptible de lui ouvrir la porte – il faut connaître le code – du corridor menant directement au succès, recherche l'approbation et ne recule devant aucune fourberie pour l'obtenir de victimes dont nous dirons, pour leur être agréable, qu'elles sont innocentes. Ce genre d'individu oublie alors les règles minimales de savoir-vivre qu'il aurait peut-être respecté en d'autres circonstances, il harcèle, s'insinue, intrigue, flatte si nécessaire, il peut même pousser l'outrecuidance jusqu'à jouer la carte de la modestie afin qu'on le loue enfin, que l'on s'applique, avec force circonvolutions, à saluer son talent, même si, sur tel ou tel autre point de détail... Lui reproche-t-on – le mot est sans doute excessif – cette manie de la répétition, la longueur excessive de ses phrases incompréhensibles, l'absence de romanesque dans ses écrits, et surtout cette mégalomanie qui semble lui faire oublier qu'il existe, en dehors de lui, d'autres êtres vivants auxquels il pourrait peut-être s'intéresser avec quelque profit, le voilà qui brandit comme un étendard le style, le fait – incontournable selon lui – qu'il préfère parler de ce qu'il connaît, qu'il n'est pas là pour torcher en deux temps trois mouvements de médiocres histoires de cul – ou d'amour, c'est la même chose – tout juste bonnes à faire s'alanguir la midinette, quand bien même celle-ci s'orgasmerait-elle dorénavant via David Guetta – la midinette ayant su s'adapter au contexte.

Certes certes, je vous l'accorde volontiers, je ne suis pas de cette espèce. J'ai néanmoins réalisé ce matin – alors que je n'avais pas encore dégusté mon premier ballon de blanc, c'est assez dire l'authenticité de ma lucidité – combien je pouvais, combien je devais échauffer le cortex cérébral de mes victimes en n'arrétant pas de les inonder de ma prose dont ils aimeraient beaucoup, énormément, qu'elle fût publiée, nonobstant l'ennui ou l'agacement qu'éventuellement – l'adverbe me semble de rigueur – elle génère, afin d'être à jamais débarrassées de ces séances de lectures punitives auxquelles je me plais à les convier aussi souvent que je réussis à en susciter l'indispensable mais contestable nécessité. Il est plus que temps de me ressaisir et de présenter mes excuses car je dois à mes proches et amis le respect de leur vie privée, de leurs loisirs, de leur attachement à faire sauter sur leurs genoux enfants et petits-enfants qui sont

tellement créatifs à l'école, de leur goût pour des repas au cours desquels on peut bavarder de choses et d'autres sans que pèse sur une convivialité de bon aloi la menace d'un ou plusieurs textaillons dont l'ingestion forcée en oblige généralement plus d'un à renoncer à la tarte aux framboises et à la petite prune de Sarlat en invoquant un rendez-vous impossible à remettre avec son dentiste. Un dimanche !

C'est que je ne voudrais pas prendre le risque de n'être plus invité nulle part, déjà que ! et de me voir opposer un refus poli et circonstancié lorsque je propose à la cantonade de partager avec moi un homard directement importé du Lichtenstein accompagné de quelques bouteilles de bâtard-montrachet. Car j'en suis arrivé à ce stade, j'appâte avec des mensonges gros comme les œuvres complètes de Catherine Rihoit – ce qui n'est pas énorme j'en conviens mais il faut quand même y arriver – et malgré cela, personne ne vient. Ils subodorent, les traîtres, quelque traquenard prétextant un deuil brutal, un cancer fulgurant de n'importe quoi, le Tour de France qui passe près de chez eux (en plein mois d'octobre !) et rend les routes impraticables, à moins de contourner le Massif Central, ou même, car ils osent tout sans vergogne les bougres, l'arrivée inopinée d'un cousin, écrivain Seuil ou Grasset qui se propose de les emmener, en plein âge d'or de l'architecture de demain, voir le château de Blois, alors qu'ils habitent juste à deux pas et que moi j'ai Cadarache. Certes, on ne peut pas visiter Cadarache parce que c'est trop dangereux – les ministres eux-mêmes n'y vont pas – mais son austère beauté n'est pas sans évoquer, de l'extérieur, les camps de concentration.

Voilà pourquoi j'ai décidé ce matin de ne plus importuner quiconque par courrier postal, via Internet ni même par téléphone – il m'arrivait parfois de lire à quelques-uns, triés sur le volet car je ne suis pas totalement inconséquent, jusqu'à vingt-cinq feuillets alors que je sentais bien qu'ils étaient occupés à autre chose, j'entendais grésiller des andouillettes sur la cuisinière, ou la douche qui coulait dans la salle de bains, ou le facteur qui apportait un recommandé avec accusé de réception. Ah ! ils pourront dire ce qu'ils voudront, me supplier, m'offrir des cadeaux, il est hors de question que je cède, tant pis pour ceux qui me regretteront. Il s'agit là d'une boutade. Mais c'est vrai que les soirées vont leur paraître bien monotones, et bougrement aculturelles tout à coup, ils renâcleront certainement à l'admettre, et je comprends que cela leur soit difficile mais les faits seront là et ils devront s'y résigner.

La vie brusquement lisse comme une piste de curling, décolorée telle une pétasse méditerranéenne qui se prendrait pour Madonna – ce qui dénote un manque profond d'ambition –, aussi triste qu'un bâtard mort depuis la veille dans la vitrine du boulanger, aussi ennuyante qu'un film d'Éric Rohmer, la vie désespérément vide, creuse et molle comme une huitre pourrie, qui fait qu'on se demande si ça vaut vraiment la peine... Et moi dans ma niche, plus obstiné qu'un bousier – il faut imaginer Sisyphe heureux – occupé à pousser sa boulette, je continuerai encore un peu à régurgiter mes humeurs intestines en format A4, jusqu'à épuisement, jusqu'à lassitude complète. Avec cependant grande frivolité. Le fait nouveau est que je respecterai désormais votre digestion et votre sommeil.

Mais il arrive parfois que l'homme, ayant perdu toute notion du ridicule, de respect des autres et de soi-même, oublie ses promesses...

août 2013

Éloge du robinier

Il faudrait quand même que l'on consente à clarifier un peu les choses, à appeler un chat un dégueulasse, ce que personnellement je m'efforce de faire à l'occasion, surtout quand il a déféqué sur le tapis persan que j'avais racheté à Mohammad Reza Pahlavi, un autre chah, qui était alors un peu dans la débîne. Tout un chacun, moi-même y compris, parle avec admiration de l'acacia aux feuillage clair et aux épines aiguës dont les lourdes grappes de fleurs blanches embaument très agréablement après la période d'épandage du fumier. En réalité, il n'en est rien puisque l'acacia véritable est en fait le mimosa, végétal frivole des bords de mer azurés que jamais personne ne nomme acacia tandis que le commun appelle, par habitude et sans trop se poser de questions, acacia le robinier. Rendons donc à Jean Robin, botaniste d'Henri IV, ce qui lui appartient, à savoir les robiniers à l'ombre desquels il m'est agréable de voir sombrer le soleil au-delà des collines d'ouest, encore paisibles avant qu'elles ne soient parcourues par l'écologiste en tenue de camouflage avide de sensations, armé de sa pétoire.

Je trouve quand même pour le moins invraisemblable que l'on traite d'acacia le robinier et que nul ne conteste ni ne s'oppose à de telles pratiques, au motif que ce sont l'un et l'autre du bois dont on fait les arbres et les arbustes. Pourquoi, dans ce cas, n'appelle-t-on pas morue le merlu, cabillaud, merluche, colin, lieu noir ou églefin, sans compter le stockfish et le haddock que des braconniers néerlandais et anglais introduisent plus ou moins clandestinement sur nos étals, persuadés que nous ne découvrirons pas la supercherie ? s'interroge, perplexe, l'homme qu'assaille un soudain désarroi face à son dictionnaire. Mais c'est qu'en vérité, lui rétorque l'autre qui sait tout, on les appelle, on les appelle. Car la morue c'est tout ce que vous venez précisément d'énumérer. À la différence du robinier, il n'y a point là quelque usurpation d'identité que ce soit, c'est juste qu'il est ainsi possible de vous vendre du lieu noir deux fois plus cher que du colin, dont on manque ces jours-ci, sous prétexte qu'il n'y a plus de morue parce que la saison est passée. Pour rester dans les poissons, observons qu'il en va de même pour le loup – que l'on se gardera toutefois de confondre avec le vieux loup de mer, parfois coriace – qui se nomme également bar, bien que le bar soit par ailleurs un lieu où l'on vient se noircir (on voit par là, une fois encore, le danger d'une méprise avec l'incontournable morue, dite lieu noir), de préférence si l'on y est connu comme le loup blanc.

Fort de ces exemples ô combien éloquentes, il me serait agréable que l'on cessât par conséquent d'entretenir la confusion pour ce qui concerne le robinier d'eau douce, qui n'est pas un poisson, et le robinier d'arrêt, qui n'est pas un chien de chasse. Merci d'en prendre bonne note. À ce propos et pendant que j'y pense, il serait préférable que les notes en bas de page soient inscrites directement sur la partition, on pourrait ainsi les identifier plus facilement, en n'oubliant naturellement pas de porter les noires sur du papier blanc et les blanches sur du papier noir, sinon on n'y comprend plus rien et la musique est injouable. Même par Yvette Horner.

Enfin et afin que nul n'en ignore, considérant l'exorbitant vocabulaire consacré à la morue, il me semblerait équitable que l'on exorbite pareillement concernant une multitude d'espèces, de produits ou éventuellement d'individus affublés d'un nom unique qui ne leur sied pas toujours bien au teint. Pourquoi a-t-il été décidé, fort arbitrairement, que l'anguille ne pourrait s'appeler qu'anguille alors qu'il existait quantité d'autres possibilités ? Et je comprendrais tout à fait que le pauvre Juan Miro eût

de beaucoup préféré que ses parents se nommassent Picasso ou n'importe quoi d'autre et qu'il ne fut point la risée de Salvador Dali, lequel ne manquait jamais de lourdement s'esclaffer – l'homme était d'une imbécillité rare – en répétant à tout bout de champ que lorsqu'on est Miro on ne choisit pas d'être peintre.

Ne serait-il pas judicieux de substituer le joli terme de cancrelat, dont la blatte et le cafard se passeraient fort bien, en remplacement de celui, parfaitement ridicule de curé, du latin *curare* <prendre soin> qui est un poison dont les peuplades d'Amérique tropicale usent pour paralyser les proies qu'ils chassent. Ainsi, me concernant, j'aimerais assez être débarrassé du sobriquet d'homme dont je ne suis pas trop fier. Je préférerais que l'on me nomme porte-plume... et porte-manteau en hiver, c'est plus joli que patère. Et je pourrais garder mon chapeau sur la tête, même devant les enterrements.

août 2013

Si Montesquieu savait...

On voit bien que Montesquieu ne sort pas souvent de chez lui, moins que moi, même. Je me faisais à l'instant cette réflexion en lisant cette sentence consignée dans ses *Cahiers*, laquelle démontre, s'il en était besoin, que le siècle dit des Lumières est bel et bien derrière nous. Affirmer que *les livres anciens sont pour les auteurs ; les nouveaux pour les lecteurs* était sans nul doute un constat que d'autres que lui ont pu faire, mais aujourd'hui que l'on publie, en France, plus ou moins quatre-vingt-mille nouveaux livres entre un prix Goncourt et le suivant, j'ai, pour ce qui me concerne, une vigoureuse tendance à plutôt aller voir du côté des anciens. Certes, ce ne sont pas seulement les anciens dont parlait Montesquieu puisque, pour mon plaisir, quelques nouveaux qu'il n'a pas eu l'heur de connaître sont venus s'ajouter aux siens. Au fur et à mesure que le nombre d'écrivains augmentait, et avec lui le nombre de livres éditées, la littérature s'asphyxiait, radotait et prouvait par $A > B$ qu'il n'est désormais plus nécessaire d'écrire pour être publié. Nombreux sont – en utilisant ce terme un peu vague je m'épargne lâchement de dire tous – les auteurs contemporains qui produisent avec une belle régularité ce qu'il a été décidé que leurs lecteurs attendaient. Ne disait-on pas jadis dans nos campagnes que c'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes ? Nos actuels romanciers – et romancières, car il ne faut surtout pas écarter ces dames d'une compétition où elles excellent, d'autant que les pots ne sont pas sexués – utilisent les mêmes légumes (le mixeur les dispense de la fastidieuse corvée de l'épluchage) et le temps de cuisson ayant été raccourci on y gagne en énergie, donc en prix de revient ! D'une année l'autre la tambouille a un goût exactement identique, ce qui est rassurant pour le consommateur qui est très attaché au suivi de la production, à condition que l'on n'oublie surtout pas de signaler par écrit et en couleur la nouveauté du produit, le mot étant à lui seul suffisant mais nécessaire.

À une époque, pas si lointaine, un certain Pessoa affirmait que *la littérature est la preuve que la vie ne suffit pas*. Dorénavant, avec la littérature qu'on nous propose par containers entiers, la vie a fini par suffire, il faut juste se contenter de peu, ingurgiter la romance et compenser avec le superflu. De là à parler de littérature... Quelle littérature ? Ce qui n'empêche nullement qu'ici ou là, quelques écrivains s'obstinent, s'acharnent à prouver qu'elle ne suffit pas, la vie, puisqu'ils en sont encore à croire qu'ils ont besoin de la littérature pour avaler la pilule. Mais ceux-là n'ont rien compris, ils n'ont pas lu le contrat et les autres, les nombreux, s'en donnent à cœur joie, c'est qu'ils ont le marché bien en main et connaissent sur le bout des doigts la recette du ragoût. Il suffit de changer les prénoms, le milieu, les métiers dont certains se démodent vite et d'appliquer le schéma 138. Ça devrait se vendre !

La littérature, la vie, c'est du pareil au même. Denise et Robert, Robert dans Denise, Denise sans Robert ou l'inverse, c'est bête comme chou la vie, et la littérature itou. Il faudrait néanmoins ne pas prendre le lecteur pour un imbécile en faisant exprès d'utiliser des mots qui n'existent pas, ou plus, ou alors dans les dictionnaires, à seule fin de le déstabiliser, le lecteur ce n'est pas n'importe quoi, tout de même. Monsieur, Monsieur ! s'il vous plaît, je vois que vous sortez à l'instant de la librairie, là... l'homme regarde dans la direction qu'on lui indique et répond oui, un peu inquiet. Vous venez d'acheter un livre... il regarde le paquet enveloppé sous son bras. C'est pour ma femme, avoue-t-il. Et de quel auteur s'agit-il, s'il vous plaît ? Ma foi, j'en sais rien, j'ai juste tendu le papier... un écrivain je crois, précise-t-il avec un sourire un peu idiot avant d'ajouter, embarrassé, c'est pour ma femme, elle a un cancer.

On voit bien par là que, parfois, la vie ne suffit pas.

août 2013

Bienheureux les ignorants

À l'exception de quelques individus particulièrement prétentieux l'homme ordinaire reconnaît volontiers qu'il ne peut pas tout savoir. Il peut par exemple admettre son ignorance concernant la façon dont il faudrait que le monde fonctionne pour que chacun puisse manger à sa faim et dormir avec un toit sur la tête. Il a bien quelques idées, dont il pressent toutefois qu'elles seraient fort difficiles à mettre en application. Et il devine, sans pouvoir affirmer qu'il en est certain, les raisons qui font que ceux-là qui mangent à leur faim, voire même un peu plus, et dorment avec un toit au-dessus de leur tête, et même parfois plusieurs n'ont guère intérêt à ce qu'il en soit autrement. C'est peut-être, se dit-il, que ceux qui ont chaque jour le ventre plein de bonnes choses coûteuses et se couchent dans un lit aux draps de soie n'ont pas vraiment envie de voir un jour les pauvres ne l'être plus et, du coup, refuser de continuer à faire ce qu'on leur dit de faire en échange d'une poignée de monnaie, ce qui conduirait alors les gens au ventre plein qui dorment dans la soie, ainsi privés de profit, à devoir se contenter de nourritures médiocres et, possiblement, à s'en venir ronfler sur un grabat pouilleux étendu sous quelque pont généreusement venté – étant entendu qu'il existe quantité d'endroits où nul pont n'a été prévu à cet effet. Ce à quoi ils ont bien raison de s'opposer, d'un point de vue strictement humain.

C'est juste une idée qu'il a, comme ça, l'homme ordinaire et, n'étant pas certain de la justesse de son raisonnement, il la garde pour lui et s'assoit dessus. On perçoit ici, en filigrane certes, ce qui justifie la place de l'esclave par rapport à son maître puisque l'homme ordinaire, qui est un esclave content se nourrissant raisonnablement et couchant dans le coton, ne peut pas tout savoir et, surtout, ne le veut pas. Car il tient au peu qu'il possède, *on* pourrait du jour au lendemain le lui retirer si *on* s'avérait mécontent. Et l'esclave content de l'être de courber un peu plus l'échine tandis que le maître lui ôte, de temps à autre, un petit privilège par ci, un autre par là, pour le plaisir de voir jusqu'où l'esclave content réussit à être encore content alors qu'il n'a bientôt plus rien qui le différencie de l'ex-esclave mécontent que l'on vient justement de fusiller. C'est à ce moment-là précisément, quelquefois, que l'ex-homme ordinaire constate que désormais il sait. Comme quoi l'homme, en général, a tout à gagner à ne jamais rien savoir. Rien ne concourt autant à la béatitude que l'ignorance la plus totale.

De brillants scientifiques – qui ne sont pas tout à fait des maîtres, seulement de fidèles serviteurs – ont observé que le maître et l'homme ordinaire finissaient l'un comme l'autre par mourir dans des conditions à peine différentes, avec juste un petit supplément de confort pour le premier. L'homme ordinaire s'en trouve rassuré et presque grandi tandis que le maître aurait préféré ne pas le savoir.

septembre 2013

Dieu lui-même...

L'honnête homme – j'y reviendrai – est épris d'utilité, il aime ce qui sert à quelque chose, ça le rend admiratif. C'est la principale raison qui le fit, dès le début du glorieux vingtième siècle, s'enthousiasmer pour le progrès et qui le pousse chaque année à s'en aller baguenauder d'un salon de l'auto à un salon des arts ménagers en passant par celui de l'agriculture, en bref partout où il a quelque chance de découvrir ce qui lui sera d'une possible utilité. Mais alors, me direz-vous avec quelque impatience, qu'est-ce donc pour vous qu'un honnête homme ? Je vous répondrai que l'honnête homme est multiple, que sa vertu première est d'être, en toutes circonstances, conforme. Il est par essence majoritaire. Quand bien même se risquerait-il à quelque excentricité, celle-ci sera nécessairement conforme à ce que l'on pouvait attendre de lui en termes d'excentricité, c'est-à-dire qu'elle soit avant tout convenable, discrète, de bon goût en somme afin qu'elle ne menace pas de lui nuire de quelque façon que ce soit. L'idéal serait que ladite excentricité soit la moins excentrique possible. C'est donc par le biais de sa stupéfiante conformité au modèle actuellement le plus courant qu'il sera admis à entrer dans le club, très ouvert, dit de l'honnête homme. Lequel honnête homme possède donc un sens particulièrement aigu de ce qui lui sera utile, à lui et à personne d'autre éventuellement. Et si l'excentricité de celui-ci ou de celle-là parfois lui pèse il saura s'y soumettre dès lors que cela peut lui être d'une quelconque utilité. En revanche, tout ce qui ne sert à rien est à proscrire et il s'emploie au quotidien à repérer la plus insignifiante petite chose manifestement inutile afin de chercher, puis trouver, la manière de la rendre enfin utile. Le mot lui-même ne lui plaît guère, qu'il estime vulgaire, et il préférerait que l'on dît plutôt fonctionnel, ou indispensable, notamment pour ce qui concerne l'œuvre d'art dont il vient de faire l'acquisition parce que les couleurs sont assorties à celles de la moquette et des double-rideaux, et puis aussi parce qu'il a vu la même, ou à peu près, chez le député de sa circonscription et qu'un tel homme ne saurait se fourvoyer, ni lui-même par conséquent. Car il trouve que l'art est utile – tant pis pour ce mot ignoble ! – dans la mesure où il égaie un intérieur et dénote une réelle sensibilité chez celui qui l'a acquis. L'honnête homme se plaît à paraître cultivé (tous ces circonflexes n'en sont-ils pas l'illustration ?) et le dos des reliures qui ornent sa bibliothèque le démontrent assez. Quelle utilité, dites-vous ? mais vous plaisantez, mon jeune ami, il est des écrivains qu'il faut avoir lus et je pourrais vous citer, de mémoire, tel paragraphe qui m'avait beaucoup impressionné dans ma jeunesse, je m'abstiendrai néanmoins par pure modestie... Sachez que depuis la nuit des temps l'homme, l'honnête homme bien entendu, n'a cessé de créer de l'utile et j'imagine que vous m'opposeriez telle ou telle autre babiole dont l'efficacité vous semble discutable. Voilà l'erreur, tout est utile, oui, la mort-aux-rats également, la bombe atomique aussi bien que le dichlorodiphényltrichloroéthane, l'uranium enrichi tout autant que l'appauvri, le génétiquement modifié et le cac 40, les banques suisses et Facebook, l'érythropoïétine et Mireille Mathieu, la guerre, la torture, le pape et la colonisation, le cancer de l'anus et Andy Warhol, le pacemaker et l'église de scientologie, rendez-vous compte mon jeune ami de l'époque dans laquelle nous vivons, quelle chance nous avons, songez donc que Dieu lui-même n'en aurait pas fait le quart...

L'honnête homme aurait sans doute eu la capacité de poursuivre son éloge de l'utile durant des heures tant il est vrai que l'homme, aussi honnête qu'il se revendique, ne cesse jour après jour d'envahir la planète de produits et d'innovations prétendument utiles. Mais peut-être conviendrait-il de s'interroger à propos de ce que l'on nous vend pour utile et qui n'est en vérité que nuisible. C'est à ce moment-là que je me suis souvenu de la disparition de ce brave Maurice Papon. J'ai débouché une deuxième bouteille.

septembre 2013

Le mot de la fin

La vie est ainsi faite que survient toujours, à un moment plus ou moins opportun, la fin de quelque chose dont les haricots ne sont que l'un des composants. Y compris de la vie elle-même mais on a au moins dans ce cas la quasi certitude que ce sera la dernière fois. Très tôt on découvre, sans comprendre vraiment pourquoi, la fin du biberon. Mais on perçoit rapidement qu'il s'agit d'une fin temporaire puisque, quelques heures plus tard en hurlant suffisamment, on peut sans trop de difficultés en obtenir un deuxième. Viendra ensuite la fin de l'année scolaire, à laquelle succèdera la fin des vacances. Puis il y aura la fin de l'année avec ses différentes coutumes et, un jour ou l'autre, la fin des études que certains, particulièrement résistants, réussissent à repousser bien après la quarantaine. Devenu à peine adulte, quiconque n'est pas parvenu à les poursuivre jusqu'à épuisement des ressources parentales voit arriver la fin du mois, qui peut s'avérer plus tragique que la fin de l'année, ne serait-ce qu'en raison du fait que ladite année compte généralement pas loin de douze mois. Durant cette période qui voit l'éclosion de l'acné et que l'on qualifie, certainement à tort car il y en aura d'autres, d'âge bête, survient la fin du premier amour, à laquelle succèdera celle du deuxième, puis du troisième et ainsi de suite jusqu'à ce que le ou la concerné(e) réalise que c'est également la fin de ses illusions. Une part importante de la population se réjouit, momentanément, d'avoir atteint sans trop de dégâts exagérément disgracieux la fin d'une grossesse quand l'éléphant (femelle, précisons-le) vient de s'en prendre pour vingt-deux mois sans périodure ni congé de maternité. De nombreux spécialistes ont observé qu'au cinéma, lorsque le mot fin (the end parfois) s'affiche sur l'écran, les lumières se rallument dans la salle alors qu'il reste encore vingt bonnes minutes de générique au cours desquelles on pourrait – mais il faut n'avoir vraiment que ça à faire, d'autant que c'est extrêmement difficile quand tous ces gens sont debout – faire connaissance avec le reste de la famille des principaux protagonistes du film. La fin de carrière précède bien souvent de peu la fin de vie et alors, comme on dit souvent, la boucle est bouclée. À ceci près toutefois que la fin de vie peut parfois tirer bougrement en longueur, surtout pour les autres qui attendent que la place se libère. Enfin, car il faut bien conclure, ne manquons pas de saluer la pertinence de ce proverbe machiavélien, la fin justifie les moyens, grâce à quoi nous pourrions donner raison à tous les criminels, grands et petits, qui ont quand même réussi à se faire un nom dans l'Histoire, sur le dos des autres. C'est donc intense satisfaction pour moi que d'écrire le mot fin au terme de cette seconde brassée de brouilles dont celle-ci porte le numéro soixante-dix-sept. Ainsi en avais-je décidé à l'avance et je suis assez impressionné par ma propre détermination. D'un autre côté j'estime passablement idiot de se priver, sous le fallacieux prétexte de détermination, du plaisir d'écrire soixante-dix-sept autres brouilles car le chiffre me plaît et je m'y tiendrai. Ce pourrait donc être *Brassée trois*, mais attention, je n'ai jamais dit que j'irai jusqu'à *Brassée soixante-dix-sept...*

septembre 2013

1.	Vous voulez rire...	4
2.	Une anecdote	5
3.	Irrécupérable	6
4.	Nécessité fait loi, ou devrait...	8
5.	Une petite pensée pour les seconds couteaux	10
6.	Historiquement parlant	12
7.	Va donc, eh !	13
8.	À un cheveu	14
9.	Albert est mon cousin	16
10.	Devine qui vient dîner	18
11.	Je renacle à trier	19
12.	L'horreur absolue	20
13.	Santé !	21
14.	Examen de passages	23
15.	Projet d'avenir	25
16.	Post-it	26
17.	Ah ! je ris...	28
18.	Demain, ou après-demain au plus tard	29
19.	Libre peut-être mais insomniaque	31
20.	Applause !	32
21.	Ceci est mon sang, disaient-ils	34
22.	Sachons nous montrer précis	35
23.	Seize neuvièmes	37
24.	La fin des grands hommes	39
25.	Seul et unique	40
26.	Parfois j'opine, souvent je réfute	41
27.	N'oubliez pas le guide, s'il vous plaît !	42
28.	Éditeur, ce n'est pas n'importe quoi !	43
29.	Madame	45
30.	That is the question	46
31.	Le roman et les vieux renards	48
32.	Craignons la fonte des neiges	50
33.	Pouvez-vous répéter votre question ?	52
34.	Quelle chance nous aurons eue	53
35.	Au-delà des grilles	55
36.	Pour en finir avec le jugement des hommes	57
37.	Sur toutes les lèvres	60
38.	Deux cent vingt-cinq grammes de bananes pourries	62
39.	Exclamons-nous !	64
40.	De l'art, rien que de l'art !	66
41.	Lisa	67

42.	Patientèle, mon cul !	70
43.	On ne prête qu'aux riches	72
44.	Entre nous...	74
45.	La bosse du commerce	75
46.	Fort dépourvue ?	77
47.	Les aveux d'un homme ordinaire	79
48.	Parvenir	81
49.	Des progrès, mais peut mieux faire	83
50.	Et ta sœur ?	85
51.	Une mère abusive	86
52.	Et si je me ruinais un peu l'esprit...	88
53.	Impuissant ? Moi jamais, non mais des fois !	89
54.	Moderato cantabile	91
55.	Une vérité tout à fait historique	93
56.	L'échelle du ramoneur et le sac plastique dans le frigo	95
57.	Quoique...	96
58.	Rendez-vous de juillet	97
59.	Exercice d'admiration	98
60.	Les mots de la fin	99
61.	Devriez suivre une formation !	100
62.	Irremplaçable ?	101
63.	Toujours recommencer, et pourquoi donc ?	103
64.	Concernant nos valeurs, je m'interroge	104
65.	La mort dans l'âme	105
66.	De l'abus des choux de Bruxelles	106
67.	Les chaudières du père Pitrougnard	107
68.	Négation de l'accusé de réception	108
69.	Irréprochable	110
70.	Écrivez-nous un machin qui soit vendable	111
71.	Mars attaque	113
72.	Comme un éclair de lucidité	115
73.	Éloge du robinier	117
74.	Si Montesquieu savait...	119
75.	Bienheureux les ignorants	120
76.	Dieu lui-même...	121
77.	Le mot de la fin	122